Sächsische Landesbibliothek – Staats- und Universitätsbibliothek Dresden
http://digital.slub-dresden.de/id362549893-17550000/1
gefördert von der Deutschen Forschungsgemeinschaft DFG

Sächsische Landesbibliothek –
Staats- und Universitätsbibliothek Dresden
http://digital.slub-dresden.de/id362549893-17550000/2
gefördert von der
Deutschen Forschungsgemeinschaft

Sächsische Landesbibliothek – Staats- und Universitätsbibliothek Dresden
http://digital.slub-dresden.de/id362549893-17550000/3
gefördert von der Deutschen Forschungsgemeinschaft DFG

Observatt: Litter: 383.

428.
Opera.

Sächsische Landesbibliothek – Staats- und Universitätsbibliothek Dresden
http://digital.slub-dresden.de/id362549893-17550000/4
gefördert von der Deutschen Forschungsgemeinschaft DFG

Sächsische Landesbibliothek –
Staats- und Universitätsbibliothek Dresden
http://digital.slub-dresden.de/id362549893-17550000/5
gefördert von der
Deutschen Forschungsgemeinschaft DFG

Sächsische Landesbibliothek – Staats- und Universitätsbibliothek Dresden
http://digital.slub-dresden.de/id362549893-17550000/6
gefördert von der Deutschen Forschungsgemeinschaft DFG

MELANGES

LITTERAIRES

ET

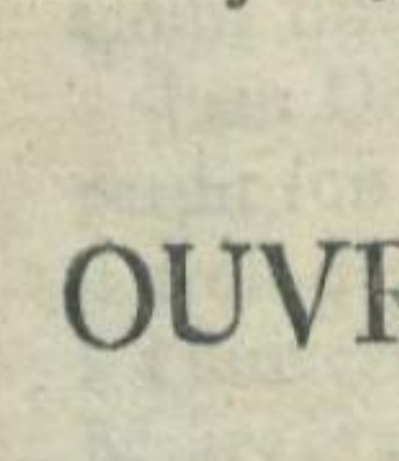
PHILOSOPHIQUES

Composés d'extraits de Livres nouveaux, de Jugemens sur quelques Auteurs anciens & Modernes, de Pensées, Mémoires, Observations, & autres Pieces intéressantes.

OUVRAGE PERIODIQUE

PAR

UNE SOCIETÉ DE GENS DE LETTRES



Omnibus æqui.

Tome I.

Sächs. Landes-Bibl.

A BERLIN.

CHEZ J. C. KLÜTER, LIBRAIRE.

M D C C L V.

Sächsische Landesbibliothek – Staats- und Universitätsbibliothek Dresden http://digital.slub-dresden.de/id362549893-17550000/7 gefördert von der Deutschen Forschungsgemeinschaft DFG

MELANGES

LITTERAIRES

ET

PHILOSOPHIQUES

Sächsische
Landesbibliothek
Dresden

Sächs.
Landes-
Bibl.

Sächsische Landesbibliothek –
Staats- und Universitätsbibliothek Dresden
http://digital.slub-dresden.de/id362549893-17550000/8
gefördert von der
Deutschen Forschungsgemeinschaft DFG

Nouvelles litteraires No. 1.

Outre la perte irréparable, que la République des lettres a faite cette amée dans la perſonne de M. le Préſident de *Montesquieu*, elle a encore à regretter celle de M. *Cary* auteur de l'hiſtoire des Rois de *Thrace* & du *Bosphore*, de M. de *Mosheim* Chancelier de l'Univerſité de *Gœttingen*, de MM. *Helvetius* (a), *Wahl*, *Bierling*, *Schoen*, *Hamberger*, (b) *Engau*, *Gutter*, (c) *Hahn*, *Gmelin*, (d) *Koehler* &c. A meſure qu'il nous parviendra des anecdotes ſûres & intéreſſantes au ſujet de ces ſavans, nous nous ferons un plaiſir de les communiquer au public. Nous commencerons aujourd'hui par le dernier, qui s'eſt acquis une juſte reputation dans le monde litteraire.

Jean David *Kœhler* naquit à *Colditz* en 1684. Il perdit ſon pere à l'âge de onze ans: Deux ans après, il avoit déjà fait aſſez de progrès; pour aller étudier à l'univerſité de *Wittenberg*. En 1704 il fut fait Maitre ès arts; en 1706 il paſſa à *Altorf* où il enſeigna quelque tems: il s'engagea enſuite comme Secretaire à la ſuite de M. le Baron de *Strahlenberg* Envoyé de la Cour de Suede au congrès de *Breslau*. En 1710 il accepta une chaire de Philoſophie à *Altorf*, & obtint deux ans après la place de Bibliothécaire & de Profeſſeur en hiſtoire dans la même Univerſité. Il y enſeigna pendant l'eſpace de 23 ans, & céda enfin aux ſollicitations de la Cour *d'Hannovre*, qui l'engagea de paſſer à *Gœttingen* 1735. Il y mourut le 11 mars de l'année préſente. De tous ſes ouvrages ceux qu'on eſtime le plus, ſont ſon *Hiſtoire de l'Empire d'Alle-*

)(

(a) Célebre Medeciu de Paris. Les trois autres ont été Profeſſeurs en droit.
(b) Profeſſeur en Medecine à *Jena*, & M. *Engau* l'étoit en droit.
(c) Profeſſeur en hiſtoire à *Kœnigsberg*, & M. *Hahn* en Langues Orientales.
(d) Profeſſeur en Medecine à *Tubingue*.

d'Allemagne & les 21 Volumes qu'il nous a donnés ſur les Monnoïes.

2.

Sa Majeſté Impériale a jugé à propos d'ériger en Academie la ſociété des ſciences & des beaux arts *d'Augsbourg*: elle lui a donné ſon nom, & la permiſſion de ſe choiſir elle même un Préſident & des Directeurs. M. de *Weſtheim* Patricien & Bourguemaitre de la même ville a été élu Préſident le 13 Aout. Il prononça à cette occaſion un fort beau diſcours.

3.

Les Gardes de la Bibliotheque du Vatican viennent de publier une annonce, qui fera beaucoup de plaiſir aux amateurs de l'antiquité, & qui prouve que M. le Cardinal *Paſſionei*, qui vient d'être élu aſſocié étranger à l'Academie Roïale des ſciences de Berlin, a dignement remplacé M. le Cardinal *Quirini*. Il s'agit d'un catalogue raiſonné de tous les Manuſcrits latins, grecs, hebreux &c. de la Bibliotheque du Vatican: Son Eminence a ordonné qu'on y travaillat, & non contente de procurer au public une notice auſſi intéreſſante, elle veut qu'on faſſe imprimer les Manuſcrits qui n'ont pas encore été publiés, ou dont les différentes éditions ſont devenues fort rares On a mis la main à l'œuvre, on ſe prépare à donner au Public 1) *Les Obſervations ſur le Pentateuque d'ALEX. DE FRANCISCIS* Evêque de *FORLI*, 2) le *ZIKUK* ou l'*Expurgatoire*, titre d'un manuſcrit anonime, compoſé dans le deſſein de guider l'Inquiſition dans les permiſſions, qu'elle pourroit donner pour l'impreſſion des livres hebreux. 3) Un Recueil d'Anecdotes inconnues ſur pluſieurs ouvrages grecs. 4) les Lettres d'*Ant. Auguſtinus*, de *P. Victorius*, de *Lat. Latinius* & de *Charles Sigonius*. 5) les ouvra-

ges

ges des Cardinaux *Jerome Alexandre*, & *Gaill. Sirlet* Bibliothécaires du Vatican. 6) Enfin une nouvelle Edition du *Codex Carolinus*, que *Gretſerus* a été le premier à publiér.

4.

Parmi le nombre des beaux tableaux & des portraits qu'on a expoſé au Louvre le jour de la Saint-Louis, on a ſurtout admiré le portrait en paſtel de Madame de Pompadour, il eſt de grandeur naturelle, & fait par M. *de la Tour*. On dit que ce beau morceau a couté 50000 livres. M. *Vernet*, chargé par Sa Majeſté Tres Chretienne de peindre tous les ports de France, expoſa le même jour celui de *Toulon* & de *Marſeille*, il a réüni tous les ſuffrages.

5.

C'eſt le R. P. *Guenard* Jéſuite, qui a remporté cette année le prix d'éloquence à l'académie francoiſe. Son diſcours vient d'être imprimé à Paris (8. pag. 35.) Le ſujet propoſé étoit de déterminer en quoi conſiſte l'eſprit philoſophique, & quelles ſont les bornes que la raiſon doit ſe prescrire conformément à ces paroles de St. Paul (Epit aux Rom. c. 12. v. 3.) *Non plus ſapere quam oportet ſapere.* Ce diſcours eſt diviſé en deux parties, dans la premiere l'orateur examine ce qui diſtingue l'eſprit philoſophique de toute autre ſorte d'eſprit, & dans la ſeconde il poſe les bornes qu'on ne doit jamais franchir. L'auteur définit l'eſprit philoſophique par le talent de penſer, & voici comment il dévelope cette idée: *Par quel endroit l'eſprit philoſophique s'éleve-t-il donc au-deſſus de la foule, au-deſſus même de tous les philoſophes ordinaires? C'eſt par le coup d'œil obſervateur, qui découvre à tout moment dans les objets des propriétés, des analogies, des différences, un nouvel ordre de choſes, un monde nouveau que l'œil du vulgaire n'apper-*

çoit jamais, c'eſt par le talent ſingulier, non de raiſonner avec plus de methode, mais de trouver les principes mêmes ſur les quels on raiſonne: non de compaſſer ſes idées, mais d'en FAIRE *de nouvelles, & de les multiplier ſans ceſſe par une réflexion féconde. Talent unique & ſublime, don précieux de la nature, que l'art peut aider quelquefois, mais qu'il ne ſauroit ni donner, ni ſuppléer par lui même. Voilà le génie qui créa les ſciences; & lui ſeul pourra les enrichir, & lui ſeul pourra les élever à la perfection.* Il entre en ſuite dans des détails, ou nous ne le ſuivrons pas, & anime ſon diſcours par des idées auſſi vraies, qu'élégament exprimées. Dans la ſeconde partie l'auteur poſe les bornes que l'eſprit philoſophique doit ſe preſcrire, & comme ce ſujet auroit pû lui fournir un très grand nombre de réflexions, il a choiſi celles qui lui ont paru les plus intéreſſantes: il enviſage ces bornes par-rapport aux ouvrages de goût, & par raport à la religion. *Il faut*, dit il, *que la philoſophie, quand elle veut nous plaire dans un ouvrage de goût, emprunte le coloris de l'imagination, la voix de l'harmonie, la vivacité de la paſſion: les beaux arts, enfans & peres du plaiſir, ne demandent que la fleur & la plus douce ſubſtance de votre ſageſſe,* non plus ſapere quam oportet... & plus bas. *L'eſprit philoſophique ſent à chaque inſtant, quand il veut avancer trop avant, ſes yeux s'obſcurcir, & ſon flambeau s'éteindre? C'eſt là qu'il faut s'arrêter. La foi lui laiſſe tout ce qu'il peut comprendre: elle ne lui ôte que les myſtères & les objets impénétrables. Ce partage doit il irriter la raiſon?* Cette derniere partie nous a paru ſuperieure à la premiere, & on peut dire à la louange du P. *Guenard*, qu'il eſt un des meilleurs écrivains de ce ſiecle.

Nouvelles Litteraires No. 2.

I.

J. George Gmelin naquit à *Tubingue* le 12 Aout 1709. Son Pere qui n'étoit qu'un apoticaire, ſe rendit célébre dans la republique des lettres par des connoiſſances très profondes dans la chymie. Ce fut ſous les yeux de cet habile chymiſte qu'étudia le jeune *Gmelin*, en état dès l'année 1722 de frequenter les leçons des Profeſſeurs de l'univerſité de *Tubingue*, & l'année ſuivante ſon pere le fit voïager avec lui; ils parcoururent enſemble les différents endroits de l'Allemagne, où l'on trouve des eaux minerales & des bains. Au retour de ce voïage le jeune *Gmelin* s'appliqua ſerieuſement à l'étude de la phyſique, & de la medicine: il profita ſurtout des leçons de M. M. *Duvernoy & Bilfinger*, & finit ſes études académiques par donner des preuves de ſon habileté. Des raiſons, que nous ignorons, engagerent M. *Gmelin* à aller à *Petersbourg* dans le courant de l'anné 1727, il y trouva les deux Profeſſeurs dont nous avons parlés, qui conjointement avec M M. *Mayer*, *Gruſſ*, *Krafft*, & *Weitbrecht* le reçurent comme un compatriote, qui ne pouvoit que faire honneur à leur patrie: il obtint une penſion l'année ſuivante quoiqu'il n'eut pris aucun engagement. On le chargea de diſſequer un Elephant, & on lui permit d'exercer la medecine, aïant été reçû abſent Docteur en medecine à *Tubingue*. L'amour qu'il avoit pour ſa patrie, lui fit bientôt déſirer d'y retourner, la Cour de Ruſſie ne voulut pas perdre un homme auſſi utile, elle lui fit des propoſitions fort avantageuſes, il les accepta, & en 1730 on lui donna la place de Profeſſeur en chymie. M. *Gmelin* préſenta à l'académie pluſieurs piéces, elles

ſont inſérées dans les Mémoires de cette ſocieté. Quelques années s'étoient à peine écoulées, que notre habile phyſicien fut choiſi pour faire le voïage de *Kamtſchaka*, voïage qui dura près de dix ans, & dont il ne ſera pas inutile de rapporter ici l'occaſion & le but. Le Czar *Pierre* le grand avoit formé à Paris le projet, d'envoïer quelques gens habiles dans la province de *Kamtſchaka*, afin que partant de là par l'ocean oriental vers le Nord de cette province, ils puſſent nous inſtruire ſi la *Siberie* eſt bornée par la mer, ou ſi elle eſt jointe à l'Amérique par quelque langue de terre: il exécuta ce projet, & on trouva que cette jonction étoit une chimere: mais ce voïage n'avoit pas eu tout le ſuccés qu'on s'en étoit promis, & l'Imperatrice ſongea à achever ce que le Czar *Pierre* n'avoit fait qu'ébaucher: elle ordonna à ſon académie de choiſir quelques uns de ſes membres pour entreprendre de nouveau un voïage auſſi utile. Tous les arrangemens furent pris, M. de *l'Isle* fut chargé de la partie géographique, M. *Gmelin* de ce qui regarde l'hiſtoire naturelle, & M. *Muller* de ce qui concerne les peuples des contrées qu'on alloit parcourir. Ces ſçavans partirent à la fin d'Aout de l'année 1733, & revinrent au mois de Fevrier 1743. M. *Gmelin* recommença ſes leçons dès qu'il fut de retour; il travailla à mettre en ordre les matériaux, qu'il avoit amaſſés & publia deux volumes in fol. de ſa *Flora Sibirica*, le troiſieme volume s'imprime actuellement à *Petersbourg*. M. *Gmelin* avoit gagné dans ce long voïage une eſpece de paſſion, pour aller d'un endroit à l'autre recueillir tout ce qui pouvoit regarder l'hiſtoire naturelle: il demanda en 1747 la permiſſion de faire un tour en Allemagne; & partit pour *Lubec* d'où il paſſa dans différentes Univerſités, & arriva enfin à *Tubingue:* il n'y reſta que fort peu, il étoit dans le deſſein

deſſein de parcourir encore la Suiſſe, & c'eſt ce qu'il fit, mais il la quitta bientôt: la chaire de Profeſſeur en medecine étant venû à vaquer dans ſa patrie, il accepta la vocation qu'on lui adreſſa: il ne fit pas long tems l'ornement de cette Univerſité, les fatigues l'avoïent épuiſé, il mourut le 14 Mai de l'année préſente regretté de tout le monde à cauſe de ſes lumieres & de ſon caractere aimable. Nous avons encore de M. *Gmelin*, 1) *La vie de Guillaume Steller*, où il refute les anecdotes qu'on a debitées ſur les voïages de *Steller*, 2) L'hiſtoire de ſon voïage en Siberie depuis 1733 jusqu'en 1743 en quatre volumes, 3) & pluſieurs diſſertations de medecine.

2.

Monſieur *Euler* vient de publier ſon *Calcul differentiel:* il eſt imprimé aux depens de l'académie de Petersbourg en 4 vol. med. 4.

3.

Voici le titre d'une collection de lettres manuſcrites, que le P. *Lazeri* Jeſuite, Bibliothecaire du *College des Jeſuites* publie à Rome: *Clarorum Virorum Theodori Prodromi, Dantis Alighieri, F. Petrarchæ, Galeacii Vice-Comitis, Ant: de Tortona, Colucii Salutati, Leon: & Car. Aretini, Porcelli, Jo. Manzini de Motta, & Jac. Sadoleti Epiſtolæ e Codd. Mſſt. Bibl. Collegii Romani S. J. nunc primum vulgatæ.* 40 feuilles in 8. On en promet douze volumes, le premier paroit & le ſecond eſt ſous preſſe. Il eſt à ſouhaiter que le ſavant Jeſuite ſoit à l'avenir moins indulgent à l'égard des auteurs, dont il publie les lettres: il y en a beaucoup de réellement inutiles.

4.

M. *Kœrber* a trouvé à *Jena* le ſecret d'une cire bleue, qui fond très bien à la lumiere, qui s'attaché

fortement au papier, & qui ne perd point ſa couleur par la flamme.

5.

Vie de M. de Haller par J. G. Zimmerman Zurig 8. 31. feuilles. Cet ouvrage allemand n'eſt pas du célébre M. *Zimmerman*, mais d'un autre qui porte le même nom, & qui eſt Medecin *à Brugg*. L'auteur a été le diſciple de M. de *Haller*, & plein du mérite de ſon maître il en a écrit l'éloge.

6.

L'aſſemblée du clergé, qui ſemble avoir terminé les querelles écleſiaſtiques des Janſéniſtes, & des Moliniſtes, a donné occaſion à deux piéces, que nous nous contenterons d'annoncer: la premiere eſt une *Lettre du Curé de M.... diocese de T... à un de ſes amis à Paris, à l'occaſion de l'aſſemblée du clergé*, cette piéce eſt deſtinée à faire ſentir les abus, qui regnent dans la maniere dont le clergé contribue aux impoſitions, aux dons gratuits &c... la ſeconde eſt une *Lettre de Made. la Marquiſe de.... en reponſe à la lettre de M. le Chevalier de... à M!.... Conſeiller au parlement:* c'eſt une reponſe à une lettre dont nous avons parlé dans l'article II. de ce Journal: La troiſiéme a pour titre: *Avis ſalutaire à nos Seigneurs les Archevêque & autres Eccleſiaſtiques de l'aſſemblée du Clergé*. 1755. 8. Ce petit ouvrage nous a parû écrit avec beaucoup de force, il entre bien dans le fond de la queſtion, & l'examine avec beaucoup d'impartialité. La crainte d'offrir à nos lecteurs des matieres, qui ne les intéreſſent pas aſſez, nous empêche d'en dire davantage.

Sächsische Landesbibliothek – Staats- und Universitätsbibliothek Dresden
http://digital.slub-dresden.de/id362549893-17550000/16
gefördert von der Deutschen Forschungsgemeinschaft DFG

AVERTISSEMENT.

Ce n'eſt point pour faire la ſatire des Journaliſtes, encore moins pour faire l'apologie de l'ouvrage périodique que nous nous ſommes propoſés de publier, que nous mettons à la tête de notre Journal, une eſpèce de préface deſtinée à expliquer nos vûes, & à rendre compte au Public de l'ouvrage, que nous allons entreprendre.

Nous nous attendons à voir la plus grande partie des Journaliſtes, fort attentifs à profiter de tout ce qui pourra nous être désavantageux. Ils ſe plaindront ſans doute, que le nombre des journaux s'augmente ſans néceſſité; ils n'auront pas plus de raiſon, que ces écrivains médiocres, qui en accablant le Public de nouvelles productions, ne ceſſent de reprocher aux nouveaux auteurs, l'envie de publier des ouvrages, dont on pourroit ſe paſſer.

Il ne s'agit pas de ſavoir, s'il y a beaucoup trop de ces ouvrages périodiques, qui épargnent au Public, & aux gens de lettres, la peine de conſulter les nouveaux livres; nous n'en diſconviendrons jamais, il ſeroit à ſouhaiter qu'il y en eût moins; mais le veritable moyen d'en diminuer le nombre, n'eſt pas d'empecher indiſtinctement, qu'il s'en établiſſe de nouveaux.

La médiocrité de la plus grande partie de ces ouvrages, eſt la véritable cauſe de leur abondance. Le Public prend & lit tout, parce qu'il ne trouve pas ce qu'il cherche; il ſe perſuade que la quantité le dédommagera de la qualité. Quelques bons journaux travaillés avec ſoin, dont l'aigreur & la partialité ſoient bannies, ſont le ſeul moyen capable de ſatisfaire & le Public, & ceux qui ſe plaignent de ce grand nombre d'ouvrages périodiques: s'il y avoit un ou deux bons journaux pour chaque nation, on verroit bientôt ces petits tirans de la litterature, réſerver à la converſation les jugemens qu'ils oſent produire en public.

Ce n'eſt pas à nous, qu'il convient de louer notre travail, nous nous contenterons de rapporter les loix, que nous nous ſommes preſcrites, & on jugera par nos premières feuilles, de ce qu'on peut eſpérer de nos efforts.

On peut réduire à trois tous les défauts des journaux ordinaires, la partialité, l'inexactitude, & l'ignorance. Ces défauts, plus ou moins intolérables, rendent pluſieurs de ces ouvrages plus qu'inutiles, nous eſpérons de n'y pas tomber. La plus grande impartialité régnera dans nos extraits; nous nous bornerons à quelques réflexions, pour épargner aux uns, la peïne d'en faire, & pour mettre les autres en état de juger de l'ouvrage, que nous leur annonçons. Nous ferons abſtraction de l'auteur, pour ne nous attacher qu'à l'ouvrage, nous en releverons tous les défauts avec ſoin, & autant qu'il nous ſera poſſible: fort eloignés de ces frivoles adulateurs, nous n'encenſerons point dans l'eſpérance de plaire aux auteurs, & nous n'aurons garde d'avilir notre plume par des éloges, qui ne font pas même honneur à ceux qui les reçoivent, parcequ'ils ne les méritent pas.

Nous

Nous nous abandonnerons encore moins à cet esprit de satire, qui aigrit sans corriger. Rigides observateurs de la décence, nous nous abstiendrons de toute espéce de personalités, & nous serons aussi portés à censurer les erreurs des nouveaux ouvrages, qu'à ne nous rien permettre, qui puisse blesser les loix les plus austéres de la candeur & de la probité. L'auteur nous sera toujours quelque chose de respectable, mais nous regarderons son ouvrage, comme s'il n'avoit rien de commun avec sa personne.

Comme Journalistes, nous n'embrassons aucun sistème. Il pourra nous arriver quelquefois de combattre le sentiment d'un auteur, mais ce sera sans le juger. Occupés du soin de faire connoître les ouvrages, que nous annonçerons, nous ne nous contenterons pas d'en citer des morceaux, nous expliquerons les vûes de l'auteur, nous

verrons ce qu'il y a à lui, & ce qu'il a emprunté des autres, en un mot nous tâcherons de mettre le lecteur en état de juger, jusqu'à quel point il peut accorder, ou refuſer ſon eſtime aux ouvrages annoncés.

Notre deſſein eſt ſurtout d'inſtruire: nous ne parlerons jamais des ouvrages médiocres, encore moins de ceux, dont les matieres trop ſublimes, & trop élévées ne nous permettront pas d'en parler d'une maniere intelligible, pour la plus grande partie de nos lecteurs. En tachant d'éviter le pédantisme, nous aurons ſoin de ne pas traiter ſuperficiellement, ce qui méritera d'être approfondi. Nous ne nous aſtraignons à aucun ordre; notre journal eſt fait pour tout ce qui peut inſtruire & amuſer. Les anciens nous fourniront quelquefois le ſujet de quelques articles, mais ce ne ſera jamais pour rebattre des matieres trop connues:

nues: nous comptons même insérer dans notre journal des morceaux entiers de littérature & de Philosophie: on nous en a déjá fourni quelques uns, ce que nous avons reçu est excellent.

Pour rendre cet ouvrage périodique aussi commode qu'utile, nous avons resolu de lui donner une forme entierement nouvelle; il ne différera, pour ainsi dire, d'un ouvrage suivi que par la variété des matieres. Comme les nouvelles littéraires n'intéressent gueres au bout de l'année, nous les ferons imprimer de maniere, que sans rien déranger à l'ordre, qui doit regner dans le corps de l'ouvrage, on pourra ou les mettre à la fin de chaque Volume, ou les supprimer entierement, si on le juge à propos.

Nous nous sommes déterminés à publier tous les quinze jours deux ou trois feuilles: nous n'irons

Sächsische Landesbibliothek – Staats- und Universitätsbibliothek Dresden http://digital.slub-dresden.de/id362549893-17550000/23 gefördert von der Deutschen Forschungsgemeinschaft DFG

jamais au de-là de trois, & nous ne donnerons jamais au deſſous de deux. Nous nous ſommes bornés à ce petit nombre de feuilles, afin de n'être jamais dans le cas de travailler à la hâte, pour remplir notre tâche. Il eſt auſſi déſagréable pour le Public, de ne pas reçevoir tout ce qu'on lui a promis, que de voir les auteurs ſe négliger pour remplir leurs engagemens.

Lettres

Lettres de Louis XIV.

Si l'hiſtoire de la vie de quelques particuliers, n'eſt jamais l'ouvrage de la plus exacte vérité, que ſera-ce de celle des grands hommes & des grands Princes? Plus on les voit de loin, plus auſſi on eſt ſujet à ſe tromper. C'eſt en raiſon de leur élévation, que la paſſion ſe mêle dans les récits, qu'on fait de leurs actions & de leur caractere. Il eſt donc fort agréable de trouver un moyen de s'en faire une idée juſte: ce moyen eſt celui de les examiner dans leur particulier, & de les juger ſur des actions, ſur des paroles, ou ſur des écrits, où ils n'ont eu aucune raiſon de déguiſer leurs véritables ſentimens.

Louis

Sächsische Landesbibliothek – Staats- und Universitätsbibliothek Dresden http://digital.slub-dresden.de/id362549893-17550000/25 gefördert von der Deutschen Forschungsgemeinschaft DFG

Louis XIV, dont on a dit tant de bien & tant de mal, que ſes admirateurs ont élévé presqu'au deſſus de l'humaniré, que ſes ennemis ont mis de niveau avec les Princes les plus ordinaires, *Louis XIV*, dis-je, étoit un grand Roi; les lettres qu'il a écrites, & qui portent un caractère de vérité, ſerviront beaucoup à le faire connoitre. M. (*) *Morelli* vient d'en enrichir le Public; les remarques, qu'il y a ajoutées, en facilitent la lecture; elles ſont placées avec diſcernement, & faites avec exactitude. L'Editeur ne nous apprend pas comment cette collection, faite par M. *Roſe*, lui eſt tombée entre les mains. Il s'agit dans ces lettres de ce qui ſe paſſa dans le courant de dix-ſept années, à commencer par celle de la mort du Cardinal *Mazarin*. *Louis XIV* y parle en parent, en allié, en ami, en citoyen, en Roi; on y voit un Prince attentif à ſa gloire,

(*) *Lettres de Louis XIV aux Princes de l'Europe, à ſes Généraux, Miniſtres, recueillies par Mr. Roſe, Secretaire du Cabinet avec des Remarques hiſtoriques par Mr. Morelli.* Paris 1755. 12. T. I. p. 213. T. II. 298. Le premier Volume contient les lettres des années 1661. 1662. 1663. 1664. Le ſecond celles des années ſuivantes juſqu'à l'an 1678.

Sächsische Landesbibliothek – Staats- und Universitätsbibliothek Dresden http://digital.slub-dresden.de/id362549893-17550000/26 gefördert von der Deutschen Forschungsgemeinschaft DFG

re, aux intérets de ſon peuple, au bien même des particuliers. Nous allons rapporter ce qui nous a le plus frappé dans cette lecture, que nous avons faite avec beaucoup de plaiſir. Parmi les lettres les plus remarquables, il faut placer la 73e, le Roi y rend compte à la Reine ſa Mere de la diſgrace de M. *Fouquet*; ce Prince, qui n'avoit alors que 24 ans, ſe conduiſit dans cette affaire avec toute la prudence imaginable. La 83e, adreſſée au Roi d'Angleterre, pourra juſtifier *Louis XIV* ſur le ſujet des perſécutions, il y demande qu'on tolere le Catholicisme, & il allegue pour raiſon la douceur, avec laquelle on traitoit les huguenots & en France & ailleurs; ſi l'on joint cette lettre à la 210e, addreſſée au Duc de *Saint Aignan*, on verra que ce Prince n'a eu aucune part aux maux, qu'on fit ſouffrir ſous ſon Regne à un ſi grand nombre de proteſtans: *Vous en avez uſé prudemment*, eſt-il dit dans cette lettre, *de ne rien précipiter ſur les avis, qu'on vous a donnés, touchant quelques habitans du Havre de la Religion prétendue reformée: Ceux qui en font profeſſion ne m'étant pas moins fidéles que mes autres ſujets, il ne faut pas les traiter avec moins d'égard & de bonté; & ſi vous*

trouvez quelque chose parmi ceux de la dite Religion, qui ne fût pas à souffrir, vous devez bien vous garder d'en faire une affaire générale, & vous contenter de prendre pour les particuliers seulement les précautions nécessaires. Qu'y a-t-il de plus équitable, & de plus digne d'un Prince aussi juste qu'il étoit grand? cette modération est d'autant plus louable, qu'il avoit fort à cœur la conversion des protestans, témoin la 85^e^. lettre addressée à M. *de Chanvalon* Archevêque de *Rouen*, & que nous croyons devoir placer ici. *M. l'Archevêque de Rouen, je sais le progrès, que vous avez fait dans la conversion des ames à la foi Catholique depuis votre retour à Rouen: je ne puis que bien espérer de celle, que vous avez entreprise du Conseiller dont vous me parlez, avec toute sa famille: Si l'on peut achever cette bonne œuvre, avec l'assurance d'une pension de mille Ecus sur un benefice, je vous donne tout pouvoir de la promettre de ma part: je dégagerai ma parole à la première occasion: c'est peu de chose pour un si grand bien.* Si *Louis XIV* étoit juste & équitable vis à vis de ses sujets, il ne l'étoit pas moins vis à vis de l'étranger; cela paroit par la reponse, qu'il fit au fameux *Cornifix Uhlefeld* (la 79^e^.), qui lui

lui avoit propoſé quelques moyens propres à augmenter le commerce des François dans le Nord: on y voit un Prince, qui craint de bleſſer les droits des autres Souverains, & d'entreprendre quelque choſe ſans être aſſuré du ſuccès: *Je voudrois bien*, y dit le Roi, *profiter de l'avis que vous me donnez, mais j'y vois peu d'apparence, puiſqu'il faudroit ôter aux Anglois & aux Hollandois la liberté du Commerce, qui leur eſt acquiſe par leur traité avec le Roi de Dannemarc. &c.* Il y a beaucoup de Lettres où le Roi entre dans le plus grand detail, on y voit un eſprit prévoyant & juſte, témoins la 137 & 144, toutes deux adreſſées à M. le Duc de *Beaufort*, au ſujet de l'affaire de Gigery, que le peu d'intelligence entre le chef & quelques officiers ſubalternes fit manquer. *Louis XIV* recommande par tout à ſes officiers de faire obſerver la plus exacte diſcipline, toutes les lettres qu'il écrit à ſes Généraux ſont remplies d'exhortations, & d'ordres exprès à ce ſujet. On ne ſauroit aſſez admirer l'attention de ce Prince à faire ſentir à ceux, qui s'étoient bien acquités de leur devoir, qu'il ſe ſouviendroit d'eux, & ſa bonté à ranimer le courage de ceux, dont les efforts ſe ralentiſ-

ſoient.

ſoient. *J'ai vû*, eſt-il dit dans la 153^e. lettre adreſſée à M. *de Coligny, la liſte des compagnies de Cavallerie, avec la diſtinction des bonnes & des mauvaiſes : vous pouvez témoigner de ma part aux Capitaines des prémieres, chacun en particulier, la ſatisfaction que j'en ai, & à l'égard des autres il ſuffira de publier en général, que je n'en ſuis pas content.* Nous faiſons le même vœu que M. *Morelli*, nous ſouhaitons que ceux, qui pourroient avoir quelques lettres de *Louis XIV*, veuillent bien les publier: c'eſt un preſent qu'ils feront au Public.

❀ II. ❀

Démélé au ſujet de la Bulle.

La diſpute ſur la Bulle *Unigenitus* dure depuis plus de quarante ans. Le Pape la donna en 1714. le plus grand nombre des Evéques l'accepta, quelques uns, qui avoient pour chef le Cardinal de *Noailles*, s'y oppoſerent, & en appellerent dans la ſuite à un futur Concile. Le P. le *Tellier*, alors Confeſſeur de *Louis XIV*, & ennemi juré du Cardinal, ſe propoſa de la faire recevoir ſans aucune eſpéce d'explication: le Roi mourut ſur ces entrefaites, & le commencement de la Regence ne

fut

fut pas favorable aux Jeſuites, on éloigna de la Cour leur plus grand appui, & le Cardinal entra dans le conſeil. Mais leur ſort changea bientôt de face, le nombre des appellans diminua de jour en jour, tandis que la haine augmentoit entre les deux partis. Le ſujet de la diſpute entre les Janſeniſtes & les Jeſuites n'eſt pas bien clair: M. de *Saleon*, mort Archevêque de *Vienne* en *Dauphiné*, & M. *Languet*, mort Archevêque de *Sens*, ont prétendu l'un & l'autre que, ſi ce qu'ils condamnoient dans les écrits des P. P. *Belleli* & *Berti*, n'étoient pas des erreurs, tout ce qu'on appelloit *Baïanisme*, *Janſenisme* & *Quêlenisme* n'étoit qu'un fantome: or la cour de *Rome* a conſtamment approuvé les ouvrages de ces Peres Auguſtins. Les Janſeniſtes prétendent defendre la doctrine de Saint *Auguſtin*, & il ſemble que les Jeſuites y ſoient oppoſés, il s'eſt formé un troiſieme parti, qui veut tenir le milieu entre eux, & qui s'appuye de l'autorité de Saint *Thomas*. Cette diſpute, où il entre peut-être beaucoup de logomachies, n'eſt pas encore à ſa fin: c'eſt elle qui à fait naitre l'affaire des billets de confeſſion, autre querelle eccleſiaſtique, mais qu'il ne faut pas regarder

comme essentiellement liée, avec la dispute sur la bulle: en effet dans la première il s'agit de la Hierarchie ecclesiastique, & dans la seconde il s'agit de certains dogmes: celle-ci a produit celle-là, on les a liées, mais il faut les distinguer. Il a paru nouvellement à *Paris* deux lettres sur cette matiere. (*) La premiere est de Mr. le Curé de *Saint Paul*; ce vertueux Ecclesiastique écrit à son Archevêque avec dignité, avec courage, & avec zéle. Il souhaiteroit, qu'on observât le silence imposé par le Roi, au sujet de la bulle & des billets de confession; il prouve que le bien de la Religion le demande; il cherche à démontrer à son Supérieur, qu'il n'est pas en droit d'exiger des mourans ni billet de confession, ni déclaration sur la bulle, encore moins d'obliger les prêtres à refuser les sacremens à ceux, qui ne veulent pas se déclarer sur le sujet de la constitution, ou qui n'ont pas de billet de confession à produire. Il nous a paru, que M. le Curé de St. *Paul* avoit le bien de l'Egli-

se

(*) *Lettre d'un Curé de Paris à M. l'Archevêque de Paris.* 8. pag. 24. *Lettre du Chevalier D***. à M,... Conseiller au Parlement, ou reflexions sur l'arrêt du Parlement* du 18 Avril 1755. 8. pag. 23.

Sächsische Landesbibliothek – Staats- und Universitätsbibliothek Dresden http://digital.slub-dresden.de/id362549893-17550000/32 gefördert von der Deutschen Forschungsgemeinschaft DFG

ſe fort à cœur, que ſes intentions étoient auſſi pures que nobles, qu'il s'exprimoit avec décence, & qu'il eſt auſſi fidéle ſujet que bon eccleſiaſtique. Nous ne diſſimulerons cependant pas, que cette lettre, ainſi que la plus part des ouvrages, que nous avons lus ſur ce ſujet, ne traite point la matiere à fond. On en parle beaucoup, ſans connoitre ce dont-il s'agit; il nous ſemble que, pour bien juger de cette queſtion il faudroit examiner, 1) Si un Evêque, qui a le droit d'ôter les pouvoirs aux prêtres de ſon diocéſe, lorsqu'il les regarde comme notés d'hereſie, ou comme gens de mauvaiſes mœurs, peut chercher quelques moyens, pour s'aſſurer de l'obéïſſance de ces eccleſiaſtiques. 2) Si le moyen des billets de confeſſion géne les fidéles, & s'il devient réellement un ſujet de ſcandale: 3) Si l'admiſſion pure, & ſimple de la bulle *Unigenitus* eſt réellement oppoſée, aux libertés de l'Egliſe gallicane: 4) Si les fidéles peuvent ſe plaindre, lorsque ſur deux ou trois mille confeſſeurs, on en ſupprime une cinquantaine, qui pour la plus-part ſont des gens, qui ont merité à bien d'autres égards d'être ſuſpendus: 5) Si au cas qu'un prêtre, qui n'a pas mérité de ſe voir privé de

ſes fonctions, ſe trouve ſuſpendu, parceque ſon Evêque a été prévenu contre lui, ou bien parceque l'Evêque s'eſt trompé lui-même dans le jugement, qu'il a porté de cet eccleſiaſtique, ſi, dis-je, dans ce cas là un fidéle a raiſon de s'obſtiner, ou bien s'il ne fait pas mieux, de prendre un autre prêtre pour ſe confeſſer. 6) Si le nombre de ces prêtres qui, au ſcandale de toute l'Egliſe, vont adminiſtrer les ſacremens l'épée au côté, & l'hoſtie dans la poche, célébrant le ſacrifice de la Meſſe dans des chambres, & dans les maiſons d'une trouppe de fanatiques, qui ont gambadé ſur le tombeau de l'Abbé *Paris*, ſi, dis-je, le nombre de ces prêtres n'eſt pas une raiſon bien forte, pour veiller à ce que les fidéles ne ſoient pas ſcandaliſés, & pour tolérer l'uſage des billets de confeſſion, du moins jusqu'à ce qu'on ait trouvé un autre moyen moins incommode, & moins ſujet à quelques abus. 7) Si la bulle *Unigenitus* étant recue par tous les catholiques, peut être regardée en France par quelques *appellans*, comme contraire aux déciſions de l'Egliſe, ou bien ſi cette admiſſion ne prouve pas, que ces mêmes *appellans* s'oppoſent, à ce que l'Egliſe ſemble avoir décidé du moins par

un

un conſentement tacite. 8) Si un Catholique Romain peut regarder ſa conſcience lézée, en ſe ſoumettant à ce que la bulle ordonne, tandis qu'il ſe croit en ſureté, lorsqu'il fait difficulté d'obeir à ſon Evêque, dans une choſe purement ſpirituelle. &c. &c. Ce ſeroit à la ſolution de ces difficultés, qu'on devroit s'appliquer, & alors on mettroit dans tout ſon jour une matiere, qu'il n'eſt pas auſſi facile d'éclaircir qu'on pourroit bien le penſer. Mais ce n'eſt pas ici le lieu de traiter une queſtion, dont l'examen demanderoit un autre ouvrage qu'un journal. Nous n'avons fait quelques réflexions, que pour faire ſentir combien on raiſonne mal ſur ce ſujet: dès qu'on ne part pas de certains principes. Les proteſtans regardent cette diſpute, comme *attentatoire* à l'autorité du Souverain, qui a impoſé le ſilence aux deux partis; ils ont raiſon, dès qu'ils ſe fondent ſur les ſentimens de leur Egliſe. Un Catholique Romain a des principes differens, il reconnoit deux pouvoirs, & les reſpectant tous deux, il craint que l'un ne ſouffre de l'autre; ſelon lui c'eſt dans l'harmonie de ces deux pouvoirs, que reſide le bonheur des peuples.

La ſeconde lettre, dont nous parlons, traite cette matiere encore plus ſuperficiellement: l'auteur cherche à prouver, que le Parlement devroit paſſer à la bulle le tître de *loix de l'Egliſe & de l'état*, puisque le Roi lui a ôté toute ſa force, & qu'il a reconnu le Parlement juge compétent, dans tout ce qui peut cauſer un ſchisme extérieur dans l'Egliſe.

❀ III. ❀

Eloge hiſtorique de M. le Baron de Wolf.

Il eſt auſſi ordinaire de faire l'éloge, & d'écrire la vie des grands hommes, qu'il eſt rare de voir des étoiles de la premiere grandeur s'eclipſer, elles qui méritent ſeules l'avantage d'être louées. Leur nombre eſt ſi petit, qu'on n'en voit gueres qu'un dans le courant d'un ſiecle; mais auſſi paroiſſent-elles alors ſi grandes aux yeux du monde, que leur perte cauſe une obſcurité ſenſible à l'horizon littéraire. C'eſt ainſi que débute M. *Gottſched*, & l'étoile dont il eſt ici queſtion, c'eſt Mr. le Baron de *Wolf*. (*) Il

(*) Hiſtoriſche Lobſchrift, c'eſt à dire: *Eloge hiſtorique de M. le Baron de Wolf, Seignëur de Doelzig, Conſeiller privé, Chancelier de l'univerſité de Halle, Profeſ-*

Il naquit à *Breslau* le 24 Janvier de l'année 1679. Son pere n'étoit qu'un ſimple bourgeois, à qui la médiocrité de ſes revenus, n'avoit pas permis de pourſuivre ſes études. Il eut ſoin, que ſon fils fut plus heureux que lui. Le Poëte *Gryph* fut le premier maitre ſous lequel M. de *Wolf* fit des progrès conſidérables; ce qui eſt d'autant plus ſingulier, que le diſciple s'eſt diſtingué dans les ſciences, que ſon maitre negligeoit & mépriſoit ſouverainement. M. M. *Neuman* & *Pohl* (autres maitres dont il profita) empécherent, que de ſemblables prejugés ne germaſſent dans l'eſprit de leur diſciple. On le deſtinoit à la Théologie il s'y appliqua, mais en faiſant toujours remarquer ſon gout décidé pour les Mathematiques. Ce fut auſſi le déſir de profiter des lumieres du célébre *Hamberger*, qui l'engagea en 1699. à ſe transporter à *Jena*. En 1703. il alla s'établir à *Leipzig*, & travailla à ce beau journal (*Acta Eruditorum*,) qui eſt

 tombé

Profeſſeur en Mathematiques, de l'Academie Imperiale de Petersbourg, des Academies Royales de Londres, de Paris & de Berlin. Halle 1755. 4. p. 182. ſans les pieces juſtificatives qui en comprennent 108.

tombé depuis plusieurs années. Devenu maitre es arts il soutint trois theses dans la même ville, & dans la même année: il commença aussi à y donner des leçons de Mathematiques, de Physique & de Metaphysique. Il eut bientôt de la reputation, on lui proposa une chaire de philosophie à *Giessen*, à *Danzig*, & à *Weimar*, il n'en accepta aucune, & peut-être n'auroit-il jamais quitté *Leipzig*, sans les malheurs que causa en 1707. l'irruption des Suedois. Il quitta cette belle ville, dans le dessein de retourner à *Breslau*, où il comptoit se retirer pour quelques tems: mais passant à *Halle*, plusieurs de ses amis l'engagerent à solliciter la place de Professeur en Mathematiques, qui venoit de vaquer; il écrivit à *Leibniz* pour le mettre dans ses intérets, & il obtint ce qu'il demanda.

Dès son entrée à *Halle*, il excita la jalousie des autres Professeurs, qui le persécuterent constamment. En 1710. il eut l'honneur d'être associé à l'Académie Royale des sciences de *Londres*, peu après on en fit autant à *Berlin*. En 1715. l'Université de *Wittemberg* chercha à l'attirer, le feu Roi de Prusse le retint, & pour le dédommager des avantages, qu'il lui faisoit

faiſoit perdre, il augmenta ſa penſion, & lui donna le tître de Conſeiller de Cour. Parvenu au Rectorat en 1720, il vit toute la méchanceté de ſes ennemis éclore tout à coup. On engagea des étudians à obſerver avec ſoin, tout ce qui pouvoit lui échaper dans ſes leçons de contraire aux idées reçues: ce moyen n'ayant pas réuſſi, on n'oſa pas encore l'accuſer, comme on ſouhaitoit de le faire, mais on crut enfin avoir trouvé l'occaſion de le perdre, & on ne ſe trompa pas. M. le Baron de *Wolf* en quittant le Rectorat prononça une harangue ſur la morale des Chinois; quelques Théologiens trop zélés crierent à l'allarme; *Confucius* leur parut déifié par le Philoſophe Allemand; ils porterent aux pieds du trone leurs craintes & leurs ſoupçons: le feu Roi de Pruſſe trop éclairé, & trop juſte pour condamner perſonne ſans l'avoir entendu, ordonna à M. de *Wolf* de ſe juſtifier. Mais les ennemis de notre Profeſſeur ſçurent rendre leurs raiſons ſi ſpécieuſes, que ſa Majeſté perſuadée, que la Religion étoit attaquée dans les écrits, & dans la harangue de l'accuſé, prit la reſolution de le congédier. Il quitta *Halle* en 1723, & accepta une chaire de Mathematiques à *Marpourg*: on

fit des repreſentations au *Landgrave*, mais elles furent ſans effet. M. le Baron de *Wolf* entra en fonction, & le malheur, qui venoit de lui arriver, n'empecha ni la Cour de *Ruſſie*, ni celle de Saxe de le ſolliciter conſtamment, à quitter le ſervice de ſon nouveau bienfaiteur: il ne pût s'y reſoudre, il refuſa même les avantages, que lui propoſa le feu Roi de Pruſſe, détrompé alors & convaincu, que le zele outré de quelques Théologiens avoit fait apperçevoir, dans les ouvrages de M. le Baron de *Wolf*, des erreurs qui n'y étoient pas. Mais il acçepta enfin la vocation, qui lui fut adreſſée en 1740. par les ordres de Sa Majeſté aujourdhui regnante: on lui donna la place de Vice-Chancelier, de Conſeiller privé & de Profeſſeur. M. le Chancelier de *Ludwig* étant mort en 1743, M. le B. de *Wolf* eut ſa place: deux ans après l'Electeur de Baviere, pour lors Vicaire de l'Empire, lui envoya le diplome de Baron, ainſi qu'a M. M. de *Kreitmayer*, de *Cramer*, d'*Ickſtædt*, de *Munch*, de *Schorf*, &c. Notre Philoſophe Allemand mourut dans un âge fort avancé le 9 Avril de l'année derniere: admiré, dans ſa jeuneſſe, il ſembloit avoir ſur la fin de ſa vie perdu de ſa première reputation. On

peut

peut dire, qu'un ſavant gagne ſouvent à ne pas vivre trop long tems, on ſe familiariſe bientôt même avec les phénomenes les plus extraordinaires: il faut dire à l'éloge de M. le B. de *Wolf*, que l'ordre avec lequel il a traité la philoſophie, & les mathematiques lui eſt entierement propre; on a eu raiſon de l'imiter, mais on auroit bien fait, ſi content d'employer ſa methode dans les ouvrages qui en étoient ſuſceptibles, on ne ſe fut pas aviſé de transporter cet air ſcientifique, ces *Scholions*, ces *Lemmes*, ces *Corollaires*, ces *Théoremes* dans des traités de théologie, de jurisprudence, & de medecine. Les partiſans de M. le B. de *Wolf* ne l'ont pas encore juſtifié ſur la prodigieuſe étendue de ſes ouvrages, ſur le nombre inutile de ſes définitions, ſur l'inutilité de beaucoup de démonſtrations, ſur la quantité d'erreurs dont ſes ouvrages de Mathematiques ſont remplis, & que M. *Segner* a rélévées par rapport à la Géometrie. Quant au fond même de ſes ouvrages, nous trouverons plus d'une occaſion, d'en parler dans le Courant de ce Journal, ce que nous ferons toujours avec l'impartialité, & la décence convenable. M. *Gotſched* a fait imprimer à la ſuite de cet éloge hiſtorique, un

nombre

nombre de lettres, qui ne fait pourtant que la plus petite partie de celles, dont on auroit pu faire uſage. On voit à la fin 118 tîtres d'ouvrages, ou de brochures publiées par notre Philoſophe. Son hiſtorien cherche à le juſtifier, ſur tout ce qu'on pourroit lui reprocher, il l'éléve au deſſus des plus grands hommes, & il ne manque pas de donner en paſſant, quelques marques de ſon amour excluſif pour la nation allemande. Il ſe flate & ſe felicite dans un de ſes derniers journaux, que le bon gout eſt perdu en France, & cette chétive piece (*Les Adieux du gout,*) que tout *Paris* a vu par des raiſons, que M. *Gotſched* ignore, lui ſert de preuve. Pourroit-il être juſte après cela, & ne pas vouloir qu'on juge de ſes talens, ou de ſon eſprit par ces delicateſſes, que les bouffons allemands débitent ſur leur théatre?

❀ IV. ❀

Sur les faux Miracles. (*)

Les miracles ſont les preuves les plus évidentes de la divinité d'une religion, parce-qu'ils

(*) *De Miraculis, quæ Pythagoræ. &c.* c'eſt à dire. *Traité ſur les miracles attribués à Pythagore, à Apollonius*

qu'ils prouvent évidemment le concours d'une puiſſance, ſupérieure à la nature : mais il s'agit de prouver, que ces miracles aient été faits ; c'eſt pourquoi les premières preuves de la religion ſont des faits, & c'eſt par eux, bien mieux que par des raiſonnemens & des démonſtrations, qu'on en établit la verité : Auſſi tous ceux, qui ont voulu introduire une nouvelle Religion, ou perſuader aux autres, qu'il y avoit en eux quelque choſe de divin, ont ils eu recours aux miracles & aux prodiges. Toutes les Religions en veulent avoir, mais quelle difference entre ces pretendus prodiges, que la fraude & l'impieté ont vû naitre, tandis que l'ignorance & la ſuperſtition les ont accreditées, & ces événemens ſurnaturels, que Dieu a permis, lorsqu'il a voulu convaincre les hommes, qu'il avoit part à ce qu'on leur annonçoit! Les impies, confondant *Mahomet* avec J. Chriſt, comparent aux miracles de ce Sauveur les fourberies du premier, la honte de l'humanité ;

nius de Thyane, à S. François d'Aſſiſe, à S. Dominique, & à S. Ignace. Nouvelle Edition augmentée de pluſieurs remarques par Phileleutherus Helvetius à Edimbourg (Zurig) 1755. 8vo. pag. 414.

nité; & les ſuperſtitieux ne diſtinguent pas les preuves éclatantes de la Religion Chrêtienne, d'avec ces hiſtoires ridicules dont les Legendes des Saints ſont remplies, hiſtoires aux quelles la plus ſaine partie des Catholiques n'a garde d'ajouter foi. Il eſt donc de l'intérêt de notre Religion, d'examiner quels ſont les miracles dont quelques impoſteurs ſe ſont vanté, & c'eſt le but que M. Zimmerman, à l'exemple des Peres de l'Egliſe, qui combattoient ainſi les Payens, s'eſt propoſé dans un ouvrage, où il a jugé à propos de prendre un nom ſuppoſé: La première Edition de ſon traité *ſur les miracles attribués à Pythagore & à quelques Saints*, parût il y a plus de 20 ans, celle-ci eſt augmentée: l'auteur nous apprend, qu'il en a retranché, tout ce qui lui eſt échappé de trop dur, & nous croyons, qu'il n'a pu mieux faire: il ſeroit à ſouhaiter, que lors qu'on traite des matieres de cette eſpéce, on ſe contentât de combattre l'erreur, ſans inſulter à la foibleſſe de quelques eſprits dominés par la ſuperſtition. Qu'on ne penſe pas, que l'ouvrage de notre judicieux Critique ſoit inutile de nos jours, ce ſiecle quelqu'éclairé qu'il ſoit, n'a gueres moins de ſuperſtitieux, que les ſiecles les plus barbares; l'on

l'on voit encore de honteuſes legendes, qu'un ſavant Abbé n'a pas fait difficulté d'appeller *les Donquichottes de la ſpiritualité*, ſervir d'Evangile au peuple, qui ſe nourrit de menſonges. On a vu M. le C. de *Noæilles* donner en 1725. un mandement, pour aſſurer que la gueriſon de Mad. *la Foſſe* étoit miraculeuſe: tout le monde a entendu parler de l'Abbé *Paris*. Nous ſouhaiterions, que l'ouvrage de M. *Zimmerman* fut traduit, ce ne ſont pas les gens de lettres, qui ont beſoin d'une ſemblable lecture. Nous allons tirer de notre auteur, tout ce qui nous a paru remarquable.

Pythagore vivoit du tems de *Cambyſe*, & de *Tarquin* le *Superbe* vers le 60^e^. Olympiade. Son Pere *Mneſarche*, au rapport de *Jamblique*, étant venu à *Delphes* avec ſa femme *Parthenide*, pour y conſulter l'Oracle ſur le ſuccès d'une entrepriſe en eut pour reponſe, que ſa femme, dont la groſſeſſe n'étoit pas encore ſenſible, auroit un fils dont la ſageſſe, & la beauté ſurpaſſeroient celles de tous les hommes. *Mneſarche* changea auſſi tôt le nom de *Parthenide* en celui de *Pythaide*, & donna à ce fils, qui lui naquit a *Sydon*, le nom de *Pythagore*. M. *Dacier*, qui a ecrit l'éloge de ce Philoſophe, nous rapporte ce conte avec une

une eſpéce de confiance; cependant il eſt aſſez vraiſemblable, que *Parthenide* s'accommoda aux circonſtances, & qu'elle fut contente de ces prêtres d'*Apollon*, qui, renfermés dans leur temple, ne renonçoient pas à tous les plaiſirs de la vie. Quoi qu'il en ſoit, *Pythagore* ſuçant avec le lait des principes d'enthouſiasme & d'orgueil, fut preparé dès l'enfance à jouer le role d'un Philoſophe inſpiré: ce qui acheva de le gâter, ce fut le voyage qu'il fit en *Egypte*. On ſait qu'il n'y eut jamais de nation plus credule, & plus ſuperſtitieuſe. M. *Dacier* a bien eu tort d'appeller leurs connoiſſances hieroglyphiques une *véritable ſageſſe*: ces caracteres myſterieux firent naitre à *Pythagore* des idées tenébreuſes; ſon attachement pour la Philoſophie Egyptienne dura toute ſa vie, il la recommandoit ſans ceſſe. *Jamblique* nous apprend, qu'il aimoit beaucoup la ſolitude; qu'il cherchoit les bois, & qu'il étoit ſouvent ſeul ſur le mont Carmel. A ſon retour de l'Egypte il enſeigna la Philoſophie par Symboles. Il n'eſt pas douteux qu'il chercha à perſuader à ſes diſciples, qu'il avoit quelque commerce avec les Dieux, auſſi nous rapporte-t-on qu'on recevoit ſa doctrine, comme ſi elle étoit d'une

origine

origine céleſte. Ses diſciples ſe croyoient de petits Dieux, ils s'imaginoient être au deſſus des loix, & ils ne vouloient pas ſeulement voir les lieux, où l'on adminiſtroit la juſtice: ils dreſſoient des ſépulchres vuides à ceux, qui les quittoient, comme ſi c'eut été quitter la vie, que d'abandonner leur ſecte. *Pythagore* enſeigna la transmigration des ames, il diſoit avoir été *Euphorbe* au ſiege de *Troie*, & promit de faire voir par combien de corps ſon ame avoit paſſé, avant que d'animer celui qu'il avoit alors. *Porphyre* & *Jamblique* rapportent l'un et l'autre, qu'il ſe vantoit d'entendre, & de comprendre la *douce harmonie des aſtres, qui formoient une eſpece de concert*: Si l'on explique ces mots d'une maniere raiſonnable, & qu'on les entende de l'intelligence, que *Pythagore* pouvoit avoir du cours des aſtres, on ſera toujours obligé d'avouer, qu'il parloit du moins avec beaucoup de myſtere. On raconte, qu'il adoucit un jour un Ours furieux, qu'une autre fois ayant eu une longue converſation avec un bœuf, qui mangeoit des feves, il engagea cet animal, à n'en plus manger; on appella enſuite ce bœuf, le *bœuf de Pythagore*. Il y a plus, *Abaris* vint le trou-

ver, & le prit pour *Apollon*, *Pythagore* au lieu de le détromper, le tira à l'écart, lui parla en ſecret, lui montra ſa cuiſſe d'or, & l'aſſura qu'il n'avoit pris la figure humaine que pour mieux ſervir les hommes. *Diogene de Laërce* nous apprend, que ce Philoſophe deſcendit un jour dans un autre, & qu'après en être ſorti il ſe vanta d'avoir été aux enfers, & d'avoir vû les peines que ſouffroient *Homere* & *Heſiode*: cela ne s'accorde gueres avec ſon ſyſteme de la transmigration des ames. Ajoutons à cela ce ſilence de cinq ans qu'il exigeoit de ſes nouveaux diſciples, ces Symboles obſcurs, & ce ſoin de cacher ſa doctrine à tous ceux qui ſuivoient ſon étendart, & nous verrons que ce philoſophe n'étoit ni un ſage ni un amateur de la ſageſſe. Quand on lit *Jamblique*, on ne ſait s'il faut plus de crédulité pour croire toutes ces abſurdités, que d'impudence pour les débiter: Avouons cependant qu'il y a eu des momens dans la vie de *Pythagore*, où il a paru moins enflé de ſon ſavoir: il n'a pas toujours été ſemblable à ces arbres élévés, qui ne donnent pas même de l'ombre; quelquefois plus modeſte & plus philoſophe qu'à ſon ordinaire, il a fourni aux zélés admirateurs de l'antiquité,

le

le moyen de le louer. Il ne nous reſte rien de bien détaillé ſur ſa doctrine ; il eſt certain que les Platoniciens y ont ajouté quelque choſe, & il n'eſt pas ſurprenant après cela, qu'on trouve pluſieurs excellentes vérités, mêlées avec tant d'abſurdités. Les *vers d'or*, qu'on lui attribue, & qui ſont ou de *Lyſis*, comme le veut *Diogene de Laërce*, ou de *Philolaus*, ou de *Phocylide*, ou enfin d'*Empedocle* méritent ſans doute beaucoup d'éloge, mais ils ne renferment pas la pure doctrine de Pythagore, & d'ailleurs il y a bien des idées peu philoſophiques dans ces vers, qui s'ils avoient eu le malheur d'être une production moderne, auroient été eſtimés bien peu. Il croyoit un Dieu, une providence, l'immortalité de l'ame ; il enſeignoit auſſi qu'on devoit un culte non ſeulement aux Dieux, mais aux Heros & aux Génies ; que les ames paſſoient d'un corps en un autre &c. M. *Dacier* a tenté d'expliquer ſainement le dogme de la transmigration des ames, mais M. le *Clerc* l'a réfuté on ne peut pas plus ſolidement dans le XX. T. de la Bibl. choiſie. Nous ne parlons pas de toutes les ridicules cérémonies, qu'il vouloit qu'on obſervat, peut-être ne nous ſommes nous que

trop étendus ſur cet article, il faut paſſer à ce qui regarde *Apollonius* & finir par dire un mot de S. *François*, de S. *Dominique*, & de S. *Ignace*.

Philoſtrate nous a laiſſé la vie d'*Apollonius* de *Thyane*. Sa naiſſance ne fut pas ſans miracles, c'eſt l'ordinaire. *Protée* apparut en ſonge à ſa mere, elle étoit groſſe, & elle lui demanda ce quelle mettroit au monde, il répondit: *Moi*. Dans le ſens littéral cela auroit été difficile, & la bonne mere entendit bien ce que le Dieu vouloit dire. *Apollonius* s'appliqua à la philoſophie Pythagoricienne, il s'abſtenoit de la chair des animaux, & ne vécut que de végétaux: pendant les cinq années de ſilence, il ſéjourna en partie dans la *Pamphylie*, & en partie dans la *Cilicie*, il ne parla jamais, & s'étant trouvé préſent à quelque ſédition, ſon air & le mouvement de la main ſuffirent pour impoſer ſilence, & remettre la paix. Le matin dèsqu'il étoit lévé, il s'éloignoit de tout le monde, pour vaquer à certaines occupations, qu'il ne faiſoit connoitre qu'à ceux, qui avoit déjà obſervé un ſilence de quatre ans. Il alla trouver les Mages de *Babylone*, quoi qu'on pût lui repréſenter, il répon-

répondit même à ceux, qui le sollicitoient de rester avec eux, *J'ai consulté les Dieux, pour savoir leur volonté, je vous l'apprends; puisque vous êtes encore si foibles, restez ici, appliquez-vous à la philosophie, j'irai où la sagesse me conduira.*

Apollonius ayant trouvé un homme, qui savoit plusieurs langues, il lui dit qu'il les savoit toutes sans les avoir étudiées, & que cela ne devoit pas l'étonner, puis qu'il savoit même ce que les hommes vouloient lui cacher. Un Satrape de *Babylone* s'étant informé du nom de l'étranger, qui étoit entré dans la ville, *Apollonius* répondit: *la terre est à moi, c'est pourquoi j'ai la puissance d'aller où bon me semble:* Il rendoit un culte religieux au soleil, il chassa des spectres par des imprécations: il assura d'avoir été autrefois maître d'un navire Egyptien: il se vantoit de pouvoir évoquer les morts, d'avoir des conversations avec eux, & il racontoit celle qu'il avoit eue avec *Achille:* il prétendoit avoir été à *Ephese* & à *Smirne* en même tems, c'est-ce qui fut cause qu'on l'appella enchanteur au rapport de *Cedrenus.* On nous raconte encore, qu'un jour un lion étant entré dans un

temple où il étoit, cet animal vint le careſſer; le Philoſophe dit que c'étoit l'ame d'*Amaſis*, Roi d'*Egypte* qui ſe trouvoit dans le corps de ce lion: qu'une autre fois il annonça à *Epheſe* la mort de *Domitien*, qui fut tué le même jour à *Rome*. Il diſoit que ceux qui philoſophoient comme lui, devoient s'entretenir le matin avec les Dieux, parler enſuite d'eux, & enfin examiner avec les hommes ce qui peut regarder la vie humaine. Il faiſoit beaucoup de cas de l'eau; il ne vouloit pas, qu'on bût ce qui étoit reſté dans une coupe, dont on s'étoit ſervi pour faire quelque libation. Enfin la peſte ravagea la ville d'*Epheſe*, il s'y transporta, & ayant aſſemblé le peuple au milieu d'une place, il le harangua, & lui ordonna de lapider un vieillard, qui ſe trouvoit là: il fut obéi, & ce malheureux fut bientôt couvert de pierres, peu après *Apollonius* fit ôter ces pierres, ammoncelées ſur le corps de cet homme, & on y trouva à ſa place un chien, qui avoit l'air d'un loup: La peſte ceſſa.

S. François fut décidé par deux ſonges miraculeux, & par une apparition de Dieu même, à ſe vouër à la ſainteté, & à la converſion du genre humain. Plein de ces idées il donna

tout

tout ce qu'il avoit, & ne garda que ce qui lui falloit pour ſe couvrir. Dieu avertit lui même ſes diſciples de la ſainteté de leur maitre, ils le virent aſſis ſur un chariot de feu. Pendant qu'il étoit au chapitre général de l'ordre, un certain *Monaldus* le vit à pluſieurs lieux de là à un chapitre provincial. Sa tempérance fut ſans exemple, il ne mangeoit rien de cuit, il couchoit durement; ayant un jour pris un couſſin, à cauſe de ſes maux de tête & d'yeux, le diable s'y mit & l'inquiéta dans ſes prieres: il ſe mettoit jusqu'au col dans la glace pour éteindre les feux ſecrets de la concupiſcence, il entendoit le langage des animaux. Le Cardinal de *Bonaventure* nous a laiſſé la vie de *S. François d'Aſſiſe*: tout le monde connoit *l'Alcoran des Cordeliers*, qui eſt un extrait du livre, que *Bartholomée de Piſe* fit imprimer en latin en 1510 ſous le titre de *Livre des conformités entre la vie du bienheureux & ſéraphique Pere Saint François, & celle de Jeſus Chriſt.*

Saint Dominique fit auſſi des miracles, & donna comme *S. François* des marques d'une vertu & d'une ſageſſe ſupérieure à celle de *Minerve.* On peut conſulter *la vie miraculeuſe du très ſaint Patriarche & Grand Pere*

S. Dominique fondateur de l'ordre des precheurs, & premier instituteur de la confraternité de la très sainte couronne de roses par le P. Dillinger de l'ordre des precheurs 1677. Le R. P. *Tournon* a écrit la vie de ce saint, elle parut à *Paris* in quarto en 1739.

Saint Ignace est le fondateur de l'ordre des Jesuites: On peut juger par ce que nous avons dit, de ce qu'il y auroit à rapporter sur le sujet de ce saint, qui parvint à être le chef d'une société, célebre depuis long tems, que *Pascal* a peut-être trop décriée, & que d'autres ont trop ménagée. Nous avons la vie de *S. Ignace*, par *Ribadeneira*, par *Maffeus*, par *Bussier* & par le P. *Bouhours*.

Tel est le sujet des 9 premiers chapitres. Les Ch. 10^e^. 11^e^ & 12^e^ sont destinés à prouver que ces miracles ne viennent pas de Dieu même, dans le 13^e^ M. *Zimmerman* examine s'ils peuvent être l'ouvrage du démon, & comme il le nie, il prouve dans le 14^e^, que tous ces prodiges sont autant d'inventions que la fourberie des uns, le zele aveugle des autres, & les fraudes pieuses de quelques-uns ont accréditées. Dans le 15^e^. l'auteur combat l'infaillibilité du Pape, & dans le 16^e^ il montre

que

que *Socrate* étoit plus digne du tître de saint, que tous ces philosophes & ces saints à miracles. C'est tout ce que nous avons à dire sur la fin de l'ouvrage de M. *Zimmerman*, puisque nous ne voulons pas entrer dans des matieres de controverse : nous ajouterons seulement que ce traité nous a paru fort solide, & d'une erudition bien peu commune.

❀ V. ❀

Nouvelle Theorie des sentimens agréables. *

La Physique de l'ame, ou la théorie de ses *affections*, est sans doute la plus importante de toutes les parties de la Philosophie. Il est surprenant, qu'on n'y ait pensé, qu'après avoir écrit une infinité de volumes sur les proprietés des corps. C'est cependant une chose avouée de la plûpart des Philosophes, que nous sommes plus à portée de connoitre l'ame & ses proprietés que les corps

* Nous donnerons ici le precis d'un Systeme sur les sentimens publié par un auteur allemand en forme de lettres sous le tître: (Uber die Empfindungen) sur les Sentimens, à Berlin chez Vos 1755. 8vo.

Sächsische Landesbibliothek – Staats- und Universitätsbibliothek Dresden http://digital.slub-dresden.de/id362549893-17550000/55 gefördert von der Deutschen Forschungsgemeinschaft DFG

avec leurs attributs & leurs qualités. Quoi qu'il en ſoit, il paroit que le grand *Des Cartes* ait été le premier, qui ait donné quelque choſe de ſolide ſur cette partie de nos connoiſſances. Nous avons de lui une énumeration exacte des paſſions, & les Lettres qu'il a adreſſées à la Reine *Chriſtine*, ſont remplies d'excellentes réflexions ſur le bonheur & ſur le plaiſir, tirées de la nature de l'ame. Il eſt le premier, qui ait entrepris d'expliquer l'origine des ſentimens agréables & désagréables. Il vit que dans tout objet, qui produit un ſentiment de plaiſir, il y a une perfection vraie ou imaginaire, & il déduiſit le ſentiment agréable de l'apperception de quelque perfection *réſidente* en nous mêmes.

Le célebre *Wolf*, dont l'excellent ouvrage ſur la *Pſychologie* a beaucoup ſervi à la phyſique de l'ame, ſuivit les traces de *Descartes*. Il crut trouver l'origine du ſentiment agréable dans l'apperception de quelques perfections d'un objet. Son Syſteme ne differe de celui de *Descartes*, qu'en ce que celui-ci déduiſit le ſentiment agréable de l'apperception d'une perfection ſuppoſée *réſidente* en nous mêmes, au lieu que ſelon l'autre il ſuffit de la voir dans

Sächsische Landesbibliothek – Staats- und Universitätsbibliothek Dresden http://digital.slub-dresden.de/id362549893-17550000/56 gefördert von der Deutschen Forschungsgemeinschaft DFG

dans l'objet qui produit le ſentiment. Mais ni l'un ni l'autre de ces deux Philoſophes n'a pu rendre une raiſon ſenſible des plaiſirs des ſens. M. de *Pouilly*, dans ſon bel ouvrage ſur la *théorie des ſentimens agréables*, établit un autre principe, qui paroit plus général, vû qu'il renferme même toutes les eſpeces de plaiſirs des ſens. Selon lui le ſentiment agréable, nait de tout ce qui occupe nos facultés ſans les fatiguer. Il y a plus de vérité dans ce principe, qu'il ne paroit d'abord. Car il eſt certain que *l'activité* de l'ame eſt le principe eſſentiel de tout plaiſir. L'ame eſt un être beaucoup plus actif que *contemplatif*; dans le plaiſir ſur tout elle paroit bien plus agir que contempler.

Lequel de ces ſentimens qu'on adopte, il reſte toujours une difficulté importante à reſoudre. L'apperception d'une perfection *réſidente* en nous, ou hors de nous, *pourquoi eſt-elle agréable?* Une occupation proportionée à nos forces & convenable à nos facultés, *pourquoi & par quel mécanisme excite-t-elle le ſentiment agréable?* Un auteur Anglois, philoſophe judicieux & obſervateur très exact (*) veut nous

(*) Hutcheſon. Voyez ſon Ouvrage traduit en françois, ſous le tître de *recherches ſur l'origine des idées touchant la beauté &c.*

nous perſuader, que l'ame a des ſens, tout comme le corps, & que c'eſt la nature de ces ſens d'être agréablement touchés par des objets, qui ont une beauté ou une perfection ſoit phyſique ſoit morale. Mais c'eſt là introduire dans la phyſique de l'ame les qualités occultes, ſi heureuſement bannies de la phyſique des corps. Qu'eſt-ce qu'un ſens intérieur? d'où nait il? comment eſt il fondé dans l'eſſence de l'ame?

Un auteur plus moderne * ſemble avoir fait un pas de plus que ſes prédéceſſeurs. Il donne au moins une raiſon tirée de la nature de l'ame pour expliquer, pourquoi le beau & le parfait plaiſent, & pourquoi ils doivent *néceſſairement* plaire non ſeulement à l'ame, mais généralement à tout Etre penſant. Il met pour fondement de ſon Syſteme, que l'eſſence de tout Etre penſant conſiſte dans une force, ou une tendance perpétuelle à produire ou à recevoir des idées. De là il prouve à *priori*, que tout objet capable de ſatisfaire à ce beſoin eſſentiel eſt néceſſairement agréable à l'ame, parcequ'elle ne peut ſentir que conformément à ſon eſſence.

* *M. Sulzer.* Voyez les Mem. de l'Acad. Royale des ſciences & belles lettres de Berlin Années MDCCLI & LII.

Sächsische Landesbibliothek – Staats- und Universitätsbibliothek Dresden http://digital.slub-dresden.de/id362549893-17550000/58 gefördert von der Deutschen Forschungsgemeinschaft DFG

eſſence. Il prouve après cela que tout ce qui eſt beau & parfait, dans quelque genre que ce ſoit, fournit à l'eſprit le moïen de ſatisfaire ſon penchant primitif, que les objets, qui produiſent les plaiſirs des ſens, en font autant, & que même ils ne ſont agréables, qu'autant qu'ils excitent, quoique confuſément, la perception de l'ordre & de la beauté.

L'auteur des Lettres ſur les *ſentimens* paroit avoir adopté ce Syſteme dans ſa plus grande partie, quoiqu'il ſemble n'avoir connu, que la moitié des mémoires de l'Académicien, dont nous parlons, vû qu'il ne fait point mention des deux qui traitent des plaiſirs des ſens & de ceux du cœur. Quoi qu'il en ſoit, nous allons rendre compte à nos lecteurs du Syſteme contenu dans ces lettres, écrites avec beaucoup d'élégance & de netteté. L'auteur adopte le principe fondamental de M. *Sulzer*, en déduiſant le ſentiment agréable de cette activité eſſentielle à l'ame & à tout être penſant. Pour ce qui eſt des plaiſirs intellectuels, il veut qu'on diſtingue ſoigneuſement, ſi ce qui les produit eſt beau ou s'il eſt parfait, & il prétend contre l'Académicien, que ces deux ſortes d'objets excitent le ſentiment agréable par des raiſons pres-

presqu'oppoſées. M. *Sulzer* avoit rangé le *Beau* & le *Parfait* dans la même claſſe, & il avoit trouvé la raiſon du plaiſir qu'excite l'un & l'autre, dans la multitude d'objets ou d'idées qui y ſont liées ſoit par l'unité ſoit par l'ordre. Notre auteur prétend, que l'unité dans le *Beau* ne contribue à l'agrément qu'autant qu'elle facilite à l'ame la perception de la multitude; d'où il conclue, que Dieu ne peut pas avoir le ſentiment du *Beau*, parcequ'il n'eſt pas limité, & que le ſeul objet agréable à l'Etre infini eſt le *parfait*. Il remarque très bien que moins un Etre penſant eſt limité, & plus il eſt parfait, moins auſſi il ſe plait à des beautés, où l'unité eſt trop marquée, c. à. d. qui ſont trop ſimples. Il nous paroit cependant, que cela ne prouve rien contre le ſentiment de M. Sulzer: car quelque Syſteme qu'on adopte, il ſera toujours vrai, que plus un eſprit eſt parfait, plus il lui faut de compoſition, ou de varieté pour que l'objet lui ſoit agréable.

Selon notre auteur le parfait produit le ſentiment agréable, par une raiſon très différente. C'eſt la force actuelle de l'ame, qui opere alors. La perfection ne plait pas par l'unité des parties, mais par leur liaiſon & par leur harmonie. Ce ſont les loix par leſquelles les parties d'un Tout parfait ſont liées, qui produiſent dans l'Etre penſant cette vivacité, avec la quelle il

ſaiſit

ſaiſit un ſemblable objet, pour le contempler. Plus un Etre eſt parfait, plus il doit ſe plaire dans la contemplation de la perfection. C'eſt la ſeule eſpece de plaiſir, qui convient à l'Etre ſuprême.

Notre auteur remarque (& il ſe ſert de cela comme d'une preuve de ce qu'il avoit avancé touchant la beauté) qu'il y a infiniment plus de perfection, que de beauté dans la nature. L'homme ou tel autre animal n'eſt beau que par les dehors. Otez-lui, ce qui couvre les parties internes, ce n'eſt plus qu'un objet hideux, des figures difformes, une confuſion horrible dans la poſition des parties; tout cela eſt caché ſous une figure agréable à la vûe. Mais c'eſt dans cet amas de parties, monſtrueux en apparence, que ſe montre la perfection, les vûes & les loix de la plus ſublime ſageſſe. Il en eſt de même de tous les objets naturels: la beauté n'occupe que les ſurfaces, & la perfection qui réſide intérieurement eſt ſi grande, & procure tant de plaiſir qu'on paſſe facilement ſur la beauté, dèsqu'on eſt capable d'appercevoir la perfection.

Quant aux plaiſirs des ſens, notre auteur paroit avoir entierement ignoré ce que M. Sulzer en a dit. Il déduit l'agrément des ſenſations d'un ſentiment confus de l'ame touchant la perfection de ſon corps. Toute ſenſation agréable marque une diſpoſition harmonique des parties, elle contribue à une activité du corps qui s'exerce aiſément. C'eſt après la jouiſſance d'une ſenſation agréable, que le jeu de tous les reſſorts du corps devient plus vif & plus facile, & que la tranſpiration augmente; preuve inconteſtable, dit notre auteur, qu'après cette jouiſſance la ma-

chine

chine eſt en bon état. Tout cela ſe paſſe avant que la partie penſante s'en mêle, & l'ame ne s'apperçoit qu'après cela de l'état de perfection où eſt ſon corps, cet état lui promet la continuation de l'exercice de ſes facultés, & c'eſt ce qui produit la perception confuſe de la perfection de ſon corps, & le ſentiment agréable qui en reſulte.

Voila un précis du nouveau ſyſteme. Nous n'en dirons pas d'avantage, parceque nous voudrions engager nos lecteurs, à chercher plus de détail ſur cette matiere intéreſſante, dans l'ouvrage même que nous lui annonçons. Outre la théorie des ſentimens, on y trouve des réflexions ſolides, & ingénieuſes ſur les beaux arts tant en général qu'en particulier; les tours de l'auteur ſont heureux, & ſes expreſſions des expreſſions de génie. La ſixième & la ſeptième lettre méritent ſurtout l'attention d'un lecteur philoſophe: On y traite du mérite des recherches ſpéculatives, & on y refute, d'une maniere auſſi ſolide qu'ingénieuſe, les principaux doutes formés contre la providence, & tirés du mal moral. Dans les dernieres lettres on voit une nouvelle démonſtration pour établir, que le *ſuicide* eſt oppoſé aux loix de la raiſon & de la nature.

Nos lecteurs ſeront peut-être ſurpris d'apprendre, qu'un auteur auſſi judicieux dans ſes réflexions, que poli dans l'expreſſion, eſt un jeune homme d'un metier, qui ne lui permet de donner aux muſes, que les heures que d'autres employent au ſommeil & au repos, & d'une nation dont le triſte eſclavage, ſous lequel elle gémit, ſembleroit devoir la rendre incapable de travaux littéraires. C'eſt un phénomene digne de toute l'attention du Public.

Sächsische Landesbibliothek – Staats- und Universitätsbibliothek Dresden http://digital.slub-dresden.de/id362549893-17550000/62 gefördert von der Deutschen Forschungsgemeinschaft DFG

Essais Philosophiques

sur

L'Entendement Humain *

On a beaucoup écrit sur l'entendement; mais on reduiroit ce qu'on en a écrit à un bien petit nombre de volumes en retranchant les repétitions. Il n'y a si mince Philosophe, qui pour avoir sû copier quelques prétendues démonstrations ne croye connoitre l'ame humaine à fond, & ne s'imagine avoir démontré l'excellence de la sienne en particulier. L'ouvrage dont je vais parler est d'une tout autre espece: M. *Hume* est un de ces génies rares qui savent se frayer de nouvelles routes, & qui laissent des sillons lumineux dans tous les endroits où ils ont passé. La belle traduction que l'Abbé *le Blanc* nous a donnée de ses *Essais sur le Commerce* l'a fait connoitre, hors de l'An-

* *Philosophical Essays concerning human Understanding, by the Author of the Essays, Moral and Political*, The. 2. Edition, London MDCCL. 8. C'est après cette edition qu'un anonime a donné une traduction allemande de cet ouvrage. *Philosophische Versuche über die menschliche Erkentniss &c.* Leipsig 1755. 8.

l'Angleterre, comme un politique profond, comme un homme de goût, & comme un eſprit orné de toutes les connoiſſances utiles & agréables. Nous allons conſidérer en lui le métaphyſicien le plus ſubtil, le plus hardi, & peut être le plus ſingulier qui ait paru depuis le renouvellement de la Philoſophie: ſes ſentimens, ſa métode, ſon ſtyle, ſes erreurs même, tout mérite l'attention & l'examen de ceux qui font profeſſion d'aimer & de cultiver les ſciences abſtraites. Je me ſuis fait une loi de ne rien omettre d'eſſentiel dans l'extrait ſuivant: on y trouvera toute la chaine des raiſonnemens de mon auteur: je les ai raportés, autant qu'il ſe pouvoit, dans ſes propres termes: & où cela étoit impoſſible, je les ai reſſerrés de façon à leur conſerver leurs principaux avantages. Je n'ai pas crû devoir bigarrer cette analyſe par un mêlange d'obſervations critiques, je m'en ſuis diſpenſé d'autant plus volontiers que la traduction allemande eſt accompagnée des remarques d'un habile philoſophe, dont nous rendrons compte dans la ſuite.

(*) La Philoſophie morale, qui eſt la Science

(*) Eſſay I. *ſur les différentes eſpeces de Philoſophie.*

Sächsische Landesbibliothek – Staats- und Universitätsbibliothek Dresden http://digital.slub-dresden.de/id362549893-17550000/64 gefördert von der Deutschen Forschungsgemeinschaft DFG

ce de l'homme, peut être traitée de deux manieres, dont l'une eſt aiſée & populaire, l'autre profonde & abſtruſe. Dans celle-là on conſidere l'homme comme un être actif, & l'on s'efforce de lui rendre la vertu aimable en relevant ſes attraits par les brillantes couleurs de l'éloquence & de la poëſie. Dans celle-cy l'homme eſt enviſagé comme un être raiſonable: on examine la nature de ſon entendement, & l'on remonte aux premiers principes de ſes actions.

La premiere de ces méthodes emportera toujours les ſufrages du grand nombre, qui la préférera à la ſeconde & pour l'agrément & pour l'utilité; ſon influence ſur les mœurs & ſur la vie commune eſt, en effet, plus puiſſante & plus ſenſible. De là vient que les ouvrages écrits dans ce genre jouiſſent d'une réputation plus durable & plus juſte que les livres où regne une métaphyſique abſtraite: Addiſſon ſera lû avec plaiſir, lorsqu'on ne ſe ſouviendra plus de Locke.

Un homme qui n'eſt que philoſophe, n'eſt pas fort accueilli dans le monde; mais dans un ſiecle éclairé & dans une nation polie, un

parfait ignorant eſt parfaitement mépriſé. On ſuppoſe le caractere le plus accompli entre ces deux extrêmes: la nature elle même ſemble nous avoir préſcrit un genre de vie varié: en nous rendant raiſonnables, ſociables, & actifs, elle a mis en nous trois reſſorts dont nous ne devons laiſſer aucun tirer trop à lui, de peur qu'il ne nous rende incapables d'obéir aux autres.

Ce ſeroit cependant outrer cette maxime que de s'en ſervir pour condamner entierement l'étude de la métaphyſique; il y a de bonnes raiſons à alléguer en ſa faveur.

D'abord elle rend des ſervices ſignalés à la philoſophie commune en y mettant de la juſteſſe & de l'exactitude. La connoiſſance de l'homme intérieur eſt requiſe pour décrire, avec ſuccès, l'homme externe: l'anatomie offre à l'œil le plus dégoutant de tous les ſpectacles; mais c'eſt avec ſon ſecours que les images d'Hélene & de Venus s'embelliſſent ſous le pinceau. Or les ſciences abſtraites ſont l'anatomie de l'eſprit; & les belles lettres ſont la peinture des mœurs.

L'eſprit philoſophique fait ſentir ſes heureuſes influences dans tous les divers étages de la ſociété où il eſt répandu. Le politique, l'hom-

l'homme de loi, & le chef des armées en deviennent plus exacts dans leurs calculs, dans leurs raisonnemens, & dans leurs opérations. Les états modernes ont des fondemens plus solides: & la philosophie moderne a été perfectionnée.

Cette étude est féconde en plaisirs innocens: ses recherches ne sont pénibles que pour les esprits livrés à une molle indolence; mais il en est de certains esprits comme de certains corps, qui se plaisent dans des exercices durs. Et enfin, si l'obscurité est rebutante; quelle satisfaction ne doit ce pas être de pouvoir changer les ténebres en lumiere?

L'objection la plus plausible contre la Métaphysique est tirée de son incertitude & des erreurs où l'on prétend qu'elle nous entraine. On attribue son origine à la superstition: c'est elle, dit-on, qui se ménage ces buissons & ces ronces entrelassées pour y cacher sa foiblesse. Semblable à un voleur chassé des lieux découverts, elle se réfugie dans cette forêt épaisse, pour insulter plus commodément le voyageur qui ne se tient pas en garde contre les surprises.

Mais on a tort. C'est précisément par une étude saine de cette science que l'on purge l'es-

prit des erreurs & des préjugés puisés dans la philosophie sophistique, & qu'on chasse la superstition de ses retraites. Il faut en essuyer la fatigue pour vivre désormais en repos: il faut cultiver la vraye métaphysique pour n'être plus dupe de la fausse.

Elle a outre cela des avantages positifs. C'est de marquer les différentes facultés de l'ame, de tirer les lignes qui les séparent les unes des autres, de tracer en un mot la carte géographique de l'entendement humain. Cette carte a bien des pays inconnus; mais elle en a aussi que nous connoissons, ou que nous pouvons espérer de découvrir.

Car enfin, si cette science étoit entièrement chimérique; il ne nous resteroit plus qu'un Scepticisme destructeur de toute spéculation & de toute pratique: il n'y auroit plus ni vray ni faux, ni aucune certitude dans nos connoissances. Des exemples illustres & récens font voir qu'on peut la cultiver avec succès: & après tout, le tems qu'on donne à l'étude de soi-même est, pour le moins, aussi bien employé que celui qu'on met à calculer la position & la marche des planetes.

Sächsische Landesbibliothek – Staats- und Universitätsbibliothek Dresden http://digital.slub-dresden.de/id362549893-17550000/68 gefördert von der Deutschen Forschungsgemeinschaft DFG

Ne pourroit on pas eſpérer de pouſſer ces recherches plus loin, ſi elles étoient appuyées & encouragées par la faveur du public? Newton a créé une nouvelle Aſtronomie: la Phyſique, la Critique, la Logique, & la Politique ont reçû, de nos jours, des accroiſſemens considérables. Seroit il impoſſible à un génie heureux, doué des mêmes capacités, & uſant de la même circonſpection, de reculer les limites de la ſcience de l'eſprit humain? Il y auroit plus de préſomption & même de dogmatisme à renoncer à cette prétention qu'à ſe jetter, à l'avanture, dans les Syſtemes les plus poſitifs & les plus téméraires.

Si les raiſonnemens métaphyſiques ſont abſtraits, ce n'eſt pas à dire qu'ils ſoient faux. Ce qui a échapé à tant de grands hommes, pourroit il être à la portée de tout le monde? Mais ſuppoſons que tous nos travaux ſoient infructueux; nous ſaurons, au moins, à quoi nous en tenir; & nous pourrons abandonner nos ſpéculations avec connoiſſance de cauſe.

Enfin, s'il eſt vrai, comme il ne l'eſt que trop, que ces ſciences ayent des faces obſcures; le devoir du philoſophe eſt de tâcher d'y porter la lumiere: c'eſt à lui à ſaiſir le

point de réunion des différentes métodes en alliant la profondeur avec la clarté, & la vérité avec la nouveauté. Et c'eſt ce qu'on ſe propoſe de faire dans les Eſſais ſuivans.

(*) Le ſecond traite *de l'origine des idées.* Il y a une différence très bien marquée entre appercevoir ou ſentir, & entre ſe rappeller ou imaginer une choſe: cette différence conſiſte dans les degrés de force dont ces opérations ſont accompagnées: & ces degrés deviennent un caractere diſtinctif, par lequel toutes nos perceptions ſe diviſent en deux claſſes. Les perceptions foibles ſont nommées *idées* ou *penſées*; & comme les perceptions fortes manquent d'un nom commun, on leur donne icy celui d'*impreſſions*, en y comprenant non ſeulement les ſenſations externes, mais encore les ſenſations internes de l'ame, comme ſont par exemple, l'amour, la haine, le déſir &c.

Au premier aſpect, rien ne paroit plus libre que la faculté de penſer; cependant un peu de réfléxion nous montre qu'elle eſt reſſerrée dans des bornes fort étroites, & le prétendu pouvoir créateur de l'ame ſe reduit à celui de compoſer,

(*) Eſſay II. *Sur l'origine des idées.*

poſer, de transpoſer, d'augmenter, & de diminuer les matériaux, accumulés par les ſens & par l'expérience. Toutes nos *idées* ſont copiées d'après des *impreſſions*; il ſuffit de deux raiſons pour nous en convaincre.

1. Nos idées les plus complexes peuvent être analyſées: elles ne ſont qu'un aſſemblage d'idées ſimples, dont chacune eſt tirée d'une impreſſion correſpondante. Si quelqu'un s'aviſe d'en douter; il n'a qu'à produire le cas qui doit faire exception, & l'on s'engage à le faire rentrer dans la regle générale.

2. Ceux qui manquent de certaines ſenſations, ſoit par un défaut d'organes, ſoit parceque les objets propres à les exciter n'ont jamais été appliqués à leurs organes, ne ſont point ſusceptibles des idées qui naiſſent de ces ſenſations: l'aveugle né n'imagine point les couleurs: le Lapon ne connoit pas le goût du vin. Ceci ſe vérifie encore, quoique dans un moindre degré, par raport aux ſenſations internes: un homme dont les mœurs ſont douces n'a point d'idée de la cruauté, ni de ces haines invéterées: une ame intéreſſée ne conçoit pas le ſublime de l'amitié.

Mr. Hume convient cependant qu'il y a un phénomene contraire à ſa theſe, mais qui à cauſe de ſa ſingularité n'en doit pas empêcher la concluſion. Chaque nuance d'une couleur a quelque choſe qui la diſtingue eſſentiellement des autres, à qui elle reſſemble pourtant à certains égards. Or ſuppoſons un homme qui ait acquis la connoiſſance de toutes ſortes de couleurs à l'exception d'une ſeule nuance de bleu: on place devant lui toutes les autres nuances de cette couleur, en descendant du plus clair au plus foncé; il s'appercevra d'une lacune; & Mr. Hume penſe que ſon imagination ſeule pourra la remplir en dévinant la nuance qui manque. (*)

Cette maxime, au reſte, eſt d'un grand uſage en philoſophie. Dès qu'on ſoupçonne un ter-

(*) *Je crois qu'il ſe trompe. L'imagination pourra bien ſuppléer ce que la nuance en queſtion a de commun avec les autres, en le prenant ſur les nuances voiſines de la lacune. Mais ſi la premiere a ſon caractere particulier & diſtinct; d'où eſt ce que l'imagination prendroit ce caractere? Le déviner ne ſeroit ce pas créer en effet? Et ſi l'ame avoir ce pouvoir dans un cas; elle pourroit bien encore l'avoir dans d'autres. C'eſt donc ſans néceſſité que Mr. Hume a mis cette reſtriction à ſa maxime.*

terme d'être vuide de ſens; on n'a qu'à ſe demander *de quelle impreſſion vient l'idée qu'il doit repréſenter.* En faiſant paſſer nos idées par cette épreuve, nous pourrons nous aſſurer de leur réalité ou de leur *non-réalité*, de leur juſteſſe, ou de ce qu'elles ont de défectueux, & couper court à un grand nombre de diſputes.

Il a regné bien des abus dans la controverſe ſur les *idées innées*: Mr. *Locke* lui même n'eſt pas exemt d'ambiguité & de confuſion à cet égard. La diſtinction fondamentale de cet Eſſay débrouille cette doctrine & la met dans un très beau jour, comme notre auteur le fait voir, dans une note, avec beaucoup de netteté & d'élégance.

(*) Après avoir fixé l'origine des idées, il paſſe à leur *Connexion.* Il eſt inconteſtable qu'il y a des principes qui lient nos idées les unes aux autres. Ces principes ſont manifeſtes dans nos réfléxions ſérieuſes, & dans nos discours ſuivis; mais ils ſe retrouvent encore dans nos ſonges les plus bizarres, dans nos rêveries les plus extravagantes, & dans nos converſations les plus libres. L'analogie, qui a lieu

(*) Eſſay III. *Sur la Connexion des idées.*

Sächsische Landesbibliothek – Staats- und Universitätsbibliothek Dresden http://digital.slub-dresden.de/id362549893-17550000/73 gefördert von der Deutschen Forschungsgemeinschaft DFG

lieu, à cet égard, entre les diverſes langues des peuples même les plus barbares, & les plus éloignés les uns des autres, prouve que ces principes ſont univerſels.

On peut les reduire à trois claſſes, celle de la *Reſſemblance*, celle de la *Contiguité de tems ou de lieu*, & celle de la *Cauſſalité*. Ce ſont là les rapports connus; on n'oſeroit aſſurer qu'ils fuſſent les ſeuls poſſibles; mais on ſe contente icy de montrer dans quelques cas, comment ils influent ſur nos paſſions & ſur notre imagination.

Tout ouvrage de génie doit avoir un plan, & tendre à un but: quelque libre que ſoit une compoſition, on doit au moins ſavoir pourquoi l'auteur a pris la plume. Cette regle eſt ſans exception, c'eſt elle qui met dans toutes ſortes de productions cette *Unité*, ſans laquelle elles ne mériteroient d'être lûes que par les citoyens des petites maiſons.

Mr. Hume s'attache à des exemples pris du genre *narratif*: Les événemens y doivent être liés; & c'eſt à l'hiſtorien ou au poëte à choiſir les raports les plus convenables. Les Métamorphoſes d'Ovide ſont dreſſées ſur le principe de la *Reſſemblance*: toutes les trans-

for-

formations miraculeuſes entrent dans le canevas de l'auteur, & il ne faut aux événemens que cette ſeule circonſtance pour figurer dans ſon plan. Ceux qui écrivent des Annales s'aſſujetiſſent au principe de *Contiguité*. Mais le raport le plus ſuivi dans les récits & le plus ſatisfaiſant pour l'eſprit eſt celui *des cauſes & des effets*. Un hiſtorien judicieux, ayant choiſi une portion de cette longue chaine d'événemens qui compoſe l'hiſtoire du genre humain, s'efforce de toucher à chaque chainon, & plus il préſente la chaine entiere, mieux il remplit ſon plan.

Icy l'on peut ſe former une idée de cette *Unité d'action* dont Ariſtote & ſes commentateurs ont tant parlé, mais qu'ils n'ont pas aſſez bien développée. L'Unité doit ſe trouver dans toute compoſition réguliere, & chez le Biographe qui écrit la vie d'Achille, & chez le Poëte qui chante la colere de ce héros: ce dernier cependant y eſt aſtreint d'une façon plus particuliere, & parceque ſa narration eſt plus ſerrée, & parceque les paſſions & l'imagination ſont montées ſur un plus haut ton dans le poëme épique que dans un ſimple récit. Mr. Hume juſtifie cette idée par deux re-

remarques, où regnent un jugement, une fineſſe, & un goût exquis.

La premiere c'eſt que la poëſie, étant une eſpece de peinture, demande des détails qui ſeroient ſuperflus dans l'hiſtoire. Si Homere eſt ſouvent trop prolixe, le chantre de Henry paſſe avec trop de rapidité ſur les événemens. Ce qui ſeroit minutie dans le genre hiſtorique ne l'eſt point dans le poëtique. Mais s'il falloit reprendre la guerre de Troye depuis le rapt d'Hélene, le poëme ne pourroit avoir ſes juſtes proportions ſans tomber dans le vice d'une longueur qui feroit languir, & qui produiroit infailliblement le dégoût.

La ſeconde raiſon ſe tire de la force mutuelle que ſe prêtent les paſſions excitées dans le récit poëtique. Il faut leur faciliter le paſſage par des raports bien marqués entre les objets que l'on préſente, il faut, pour ainſi dire, les reſſerrer dans le même canal & les faire couler dans la même direction. Or le poëte manquera ſûrement cet effet s'il ſe perd dans des écarts, s'il me préſente trop de nouveaux perſonages, ſi me transportant dans de nouvelles régions il m'oblige trop ſouvent à chan-

changer d'interêt, s'il ſépare les événemens par trop d'intervalle, s'il lie des actions qui ne ſont pas aſſorties. Bientôt mon imagination, ſenſible à toutes ces *brèches*, ne jette plus que des étincelles mourantes, & à la longue elle ſe fatigue & s'endort. Les grands poëtes ont ſenti cet inconvénient; & de là vient l'artifice des *narrations obliques*, employées avec tant d'adreſſe dans l'Odyſſée & dans l'Enéide.

Dans un drame bien ordonné la regle de l'Unité eſt tout auſſi indiſpenſable que dans la poëſie héroïque. Des ſcenes détachées, & qui ſont corps à part, de nouveaux viſages, des interêts partagés, de doubles intrigues, enfin tout ce qui coupe les paſſions y eſt un défaut inſuportable. Grande leçon pour les compatriotes de notre auteur.

Ces licences lui paroiſſent cependant plus excuſables dans le Comique. Le poëte épique, par ſa premiere propoſition, qui renferme le plan de ſon ſujet, s'engage à être fidele à ce plan: d'un autre côté les ſcenes tragiques rempliſſent l'ame des paſſions les plus vives. Ces deux circonſtances, n'étant pas eſſentielles à la Comédie, ſemblent y autoriſer de petites libertés, & l'action qui ſe paſſe ſous

les

les yeux même du ſpectateur ſert à les voiler: *Térence* en a uſé, mais ſobrement; *Congreve* s'eſt permis d'avantage; auſſi peut on dire avec raiſon qu'il reſſemble plûtôt à *Plaute* qu'à *Térence*, & par cet endroit, & par ſes dialogues licencieux, quoiqu'il ſoit le plus chaſte des Dramatiques Anglois.

On peut conclure des réfléxions précédentes que la guerre du Péloponneſe ſeroit un ſujet propre pour l'hiſtoire, le ſiege d'Athenes pour le poëme épique, & la mort d'Alcibiade pour la tragédie. Cette diſtribution eſt faite ſur les différens degrés d'Unité requis dans ces trois genres; mais dans la plûpart des cas c'eſt au goût à décider.

Homere a paſſé le ſujet de ſa propoſition fondamentale: la colere, qui occaſiona la mort d'Hector, n'eſt pas la méme que celle qui cauſa à la Grece ce déluge de maux dont il eſt queſtion dès l'entrée de l'Iliade; mais le paſſage de l'une à l'autre eſt ſi imperceptible, & parſemé de tant de beautés que nous y trouvons une unité ſuffiſante.

Dans *le Paradis perdu*, la rébellion des anges eſt une cauſe tirée de trop loin, & la création du monde, qui y fait un long épiſode,

n'eſt

n'eſt pas plus cauſe de la chute d'Adam que de la bataille des Pharſales, mais il nous ſuffit que ces événemens paroiſſent contigus, & qu'ils ſe reſſemblent en ce qu'ils ſont tous deux miraculeux & en ce qu'ils prêchent la même morale, à ſavoir l'obéiſſance dûe au créateur de l'univers.

Je me ſuis arrêté avec plaiſir ſur cet Eſſay, parceque j'ai crû y trouver une des plus brillantes applications de la philoſophie aux belles lettres. Je vais repaſſer, avec Mr. Hume, de l'Elyſée de la littérature dans les champs arides de la plus ſubtile métaphyſique: je vais apprendre à mon lecteur à douter, & à ſe défier des connoiſſances qu'il croyoit les plus ſûres. *

Les rélations des idées, & *les faits* ſont les deux claſſes dans lesquelles ſe diviſent tous les objets dont la raiſon humaine peut ſe propoſer la recherche; il y a entre-elles cette différence remarquable, que la premiere contient des vérités éternelles & *démontrables* avec la derniere évidence: au lieu que la ſeconde ne renferme que des événemens dont le contraire eſt poſſible & peut-être diſtinctement conçû.

(*) Eſſay IV. *Doutes Sceptiques touchant les opérations de l'entendement humain. P.* 1.

Quelle eſt donc la nature de cette certitude que nous avons (ſi tant eſt que nous en ayons) touchant les choſes de fait, qui ne ſont ni préſentes aux ſens, ni *enrégîtrées* dans la memoire?

Toutes les concluſions, qui roulent ſur ce ſujet, ſe fondent ſur la rélation des cauſes avec leurs effets: cette rélation ſe préſente toujours prochaine ou éloignée, directe ou *collatérale*. Demandés à un homme pourquoi il croit un fait: il vous donnera toujours pour raiſon un autre fait.

Mais comment connoiſſons nous le raport qui eſt entre les effets & les cauſes? On peut démontrer que ce n'eſt pas *a priori*. Qu'on préſente à quelquun un objet qui lui ſoit entierement neuf, & qu'il ne ſauroit comparer avec aucun autre objet: qu'on lui en laiſſe examiner, à loiſir, toutes les qualités ſenſibles: il eſt inconcevable qu'il puiſſe trouver ni les cauſes qui l'ont produit, ni les effets qu'il produira. Ce n'eſt donc pas la raiſon, mais uniquement l'expérience qui nous inſtruit des cauſes & des effets.

Il y a trois cas dans lesquels tout le monde admet cette vérité. 1. Lorsqu'on ſe ſouvient d'un tems où les objets en queſtion nous étoient

étoient entièrement inconnus. 2. Dans les événemens rares & qui ont peu d'analogie avec le cours ordinaire de la nature. 3. Dans ceux à qui nous ſuppoſons des cauſes trop compliquées. Mais dans tous les autres cas, nous nous croïons capables de connoitre les effets par les cauſes, & les cauſes par les effets. C'eſt ainſi que la coutume nous déguiſe notre ignorance en ſe déguiſant à elle même.

Mais il n'y a qu'à réfléchir que ſi nous n'avons point d'expériences antérieures, nous n'avons point de données d'où nous puiſſions partir, pour conclure des cauſes à leurs effets, & des effets à leurs cauſes. Nous ſerions donc alors reduits à imaginer ces choſes au hazard; & quand nous les devinerions, nous ne verrions pas encore ce lien qui les fait dépendre néceſſairement les unes des autres; cette dépendance demeureroit donc arbitraire. Il faut donc renoncer à toutes ces vaines prétentions, & reconnoitre que tout ce que nous nommons *cauſe & effet*, & ce qu'on apelle rélation entre ces deux choſes, revient à *une* conjonction d'événemens connue par des expériences ſouvent réitérées.

Les philoſophes modeſtes ont toujours

avoué leur insuffisance à déterminer les premieres causes : l'élasticité, la pesanteur, la cohésion des parties, la communication du mouvement par le choc, ne sont par rapport à nos connoissances que des phénomenes généralisés & ce sont pourtant les dernières causes aux quelles nous puissions remonter en Physique. Tout ce que la Géometrie peut faire c'est d'assister la Physique dans la découverte des loix de la nature, ou de déterminer leur influence dans des cas particuliers, qui sont susceptibles de mesure & de calcul.

* Mais nous voicy dans une question toute nouvelle & bien plus difficile à résoudre que les précédentes : *Sur quoi sont fondées les conclusions tirées de l'expérience?* Elles ne le sont sur aucun procédé de l'entendement : on va le prouver.

Mes sens m'ont appris quelle est la couleur, le poids, la consistance d'un certain objet que je nomme du pain. J'ai éprouvé que cet objet est une nourriture propre à fortifier, & à conserver le corps de l'homme : & autant de fois que je revois un objet doué de qualités semblables, j'en attends les mêmes effets. Je veux que cette conclusion soit juste ; mais est elle raisonnée? Je ne vois rien dans les qualités sensibles

(*) Essai IV. *Doutes Sceptiques &c* P. 2.

bles du pain, qui ait le moindre raport avec la faculté de nourrir: Je n'ai aucun terme moyen qui lie cette faculté avec ces qualités; & quand je l'aurois, je ne pourrois conclure que pour l'objet & pour le tems préſens.

Nous avons vû que tous nos raiſonnemens s'appuyent ou ſur des rélations d'idées, ou ſur des faits. Mais la conſéquence, que nous tirons ici ne découle ni de l'une ni de l'autre de ces ſources. Elle n'eſt point démonſtrative, puisque ſon contraire peut être conçû très diſtinctement: & on ne peut la déduire de l'expérience ſans commettre un cercle vicieux, car il s'agit préciſément de ſavoir ſur quel fondement repoſent les concluſions tirées de l'experience.

Toutes ces concluſions roulent ſur la *Similitude*: de la reſſemblance de ce que nous nommons *cauſes* nous inférons celle des *effets*. Si cette induction étoit raiſonnée, elle devroit ſe préſenter à l'eſprit la premiere fois auſſi bien qu'après une expérience mille fois réiterée: & elle ſe rapporteroit indiſtinctement à tous les cas ſemblables & à tous les tems, ce qui eſt faux de l'aveu de tous les philoſophes. Il faut un bon nombre d'expériences avant que l'eſprit

acquieſce à cette concluſion: les effets peuvent changer ſans que les apparences ſoient altérées: enfin tout le cours de la nature peut varier d'inſtant en inſtant, & les facultés ceſſer d'être jointes à leurs qualités ordinaires.

Pour ne garder aucun doute ſur ce que cette concluſionne peut être l'ouvrage du raiſonnement, remarquons que les bêtes & les enfans la forment auſſi bien que les hommes, qui ont l'uſage de la raiſon: & par quel ſyllogiſme la forment ils? En vérité, il faut que nous ayons bien retrogradé dans nos études, puisque nous ne pouvons ratraper un raiſonnement, qui nous étoit déjà ſi familier avant même de quitter le berceau.

Il paroit ſingulier de vouloir guérir le ſcepticiſme par le ſcepticiſme, comme on écraſe le ſcorpion ſur la playe qu'il a cauſé. C'eſt cependant ce qu'entreprend Mr. Hume dans la *Solution Sceptique* des doutes, qu'il a propoſés dans le précédent Eſſai. *

La Philoſophie Académique eſt la plus ſaine & la plus raiſonable de toutes: ennemie déclarée des préjugés & des paſſions, elle mortifie l'orgueil des philoſophes viſionnaires, fait main

* Eſſai V. *Solution Sceptique des doutes précédens.* P. I.

main baſſe ſur les toiles d'araignée qu'ils ont tiſſues, & ſacrifie à l'amour de la vérité leurs ſpéculations les plus chéries. Mais elle ne porte aucune atteinte à la pratique, & ne dérange en rien les reſſors de la vie humaine. Elle vient de nous montrer, par exemple, que ce n'eſt pas la raiſon qui nous fait conclure du paſſé à l'avenir, mais, elle y ſubſtitue un autre principe auſſi ſûr, auſſi puiſſant, & auſſi inébranlable que la raiſon même.

Suppoſons un homme doué par la nature d'un génie ſupérieur, & de facultés exquiſes qu'il n'a pas encore eu occaſion de développer. Suppoſons le tombant, pour ainſi dire, tout d'un coup dans cet univers : il ne verra d'abord qu'une ſuite d'événemens détachés, qui paſſeront devant ſon eſprit, ſans qu'il puiſſe même ſoupçonner entre-eux aucune liaiſon, aucun raport de cauſes ou d'effets. Jusqu'icy ſes connoiſſances ſe bornent aux ſens & à la memoire.

A meſure qu'il acquiert de l'expérience, il obſerve une conjonction conſtante de certains objets & de certains événemens. C'en eſt aſ-

ſez pour que déſormais il ne puiſſe plus s'empêcher de conclure l'exiſtence de l'un de l'apparition de l'autre. Cette concluſion n'eſt fondée ſur aucun procédé intellectuel, elle eſt toute mécanique. Sur quoi eſt elle donc fondée? Sur la *coutume* ou ſur *l'habitude*: & c'eſt là le principe que nous déſirions de connoitre, le principe d'où dérivent toutes nos inductions expérimentales, le guide unique de nos actions, le ſeul qui nous rende capables d'ajuſter les moyens aux fins, & de lire l'avenir dans le paſſé.

Dans la Morale, dans la Phyſique, & dans la Politique on a tort de diſtinguer la raiſon de l'expérience. Tous les argumens, employés dans ces ſciences, ſe terminent à des faits expoſés à nos ſens, ou recueillis dans notre memoire. Tout raiſonnement qui manque de cet apuy n'eſt qu'une pure hypotheſe, une chaine de conſéquences dont les anneaux tiennent les uns aux autres, mais dont le tout ne tient à rien.

Ce que l'on nomme *Créance* n'eſt donc que l'habitude d'inférer des événemens ſemblables d'autres événemens ſemblables, & ſe reduit à un inſtinct auſſi fatal & auſſi inévitable que le ſont l'a.

l'amour, la haine & nos autres ſenſations intérieures.

* On peut demander quelle différence il y a entre *croire* & *imaginer*. Suppoſé que je me ſois bâti un roman dans toutes les regles de la vraiſemblance; d'où vient qu'il ne tient pas à moi de réaliſer la ſerie des événemens qu'il contient, & de croire que ces événemens arrivent ou ſoient arrivés en effet? La difficulté ne gît point dans un idée particuliere; car qui m'empêcheroit d'attacher cette idée à ma fiction? Je puis joindre idéalement une tête humaine au tronc d'un cheval; mais je ne puis me perſuader qu'un pareil animal exiſte.

Cette différence vient donc d'un ſentiment naturel & plus fort que moi: on ne peut le définir, mais on peut le décrire: la *créance* eſt une conception plus vive, plus tenace, plus durable, & qui influe plus efficacément ſur l'ame, que ne le font les fantômes de l'imagination.

Il y a des analogies très propres à confirmer cette théorie & à la rendre plus générale. Cette vivacité ſupérieure de conception n'eſt pas affectée au ſeul raport de *cauſſalité*; elle ſe

* Eſſai V. *Solution Sceptique &c.* P. 2.

retrouve encore dans la *reſſemblance* & dans la *contiguité.*

Le portrait d'un ami abſent donne plus de vie à l'idée que je m'en forme, & à l'interêt que je prends à ſa perſonne. C'eſt la raiſon, que rendent les docteurs de l'Egliſe Romaine, de l'uſage des types & des cérémonies dont cette Egliſe ſe ſert: ils prétendent élever par là l'eſprit à la contemplation des objets inviſibles, & les lui rapprocher en les repréſentant ſous des images corporelles.

Il eſt encore connu, que la diſtance diminue la force des idées: à deux lieues de chez moi tout ce qui ſe paſſe dans ma maiſon & dans ma famille me touche infiniment davantage que quand des mers & des royaumes m'en ſéparent. Les endroits même que les grands hommes ont fréquentés produiſent des émotions ſurprenantes. Voyés *Piſon* * ſe promenant à Athenes dans l'Académie: il lui ſemble voir *Platon* en jettant ſes regards ſur les jardins de ce philoſophe, qui ſont dans le voiſinage, & ſur ces lieux révérés qui retentirent autrefois de ſa céleſte doctrine: Les images vénérables des *Catons*, des *Scipions*, & des *Lælius* ſe retra-

* *Cicero de finibus.* l. 5.

tracent vivement dans ſon eſprit au ſeul aſpect du bâtiment, où de leur tems le ſénat avoit coutume de s'aſſembler.

Dans tous ces phénomenes il ſe fait une tranſition d'un objet préſent aux ſens, ou au ſouvenir, à un objet *corrélatif*: & il en eſt de même dans les conſéquences que nous tirons des cauſes. L'eſprit, qui paſſe de l'objet préſent à l'objet abſent, transporte à ce dernier toute la vivacité de conception qui eſt attachée à la préſence, ou à la ferme perſuaſion de l'exiſtence d'une choſe.

On peut obſerver une eſpece d'*harmonie préétablie* entre le cours de la nature & la ſucceſſion de nos idées. L'*Habitude* eſt le principe qui entretient une union auſſi eſſentielle à notre être & à notre bien-être. Les partiſans des cauſes finales trouveront ici amplement de quoi s'émerveiller. Ils verront auſſi ſans peine, pourquoi un acte ſi néceſſaire n'a pû être confié aux progrès tardifs, & aux opérations trompeuſes de la raiſon humaine: & combien il étoit convenable à la ſage nature de le placer dans un inſtinct, dans une tendance mécanique, qui ſe manifeſtât dès notre entrée dans

la

la vie, qui ne demandât aucune recherche laborieuſe, & qui ne nous égarât jamais.

* La doctrine de la *Probabilité* s'explique fort heureuſement par ce moyen. Monſieur Locke diviſe tous les argumens en *démonſtratifs* & en *probables*; mais il y a un milieu entre ces deux choſes: il eſt plus que probable & moins que démontré que tous les hommes doivent mourir. Il vaut donc mieux faire trois claſſes en joignant les *preuves* aux démonſtrations, & aux probabilités.

La nature de ce que l'on nomme le *parfait hazard*, conſiſte à nous rendre également probables tous les divers événemens, qu'il renferme. En jettant un dés ſur la table, j'ai une raiſon égale de parier pour chacune des ſix faces, & rien ne peut me faire ſoupçonner que l'une tournera plûtôt que l'autre. Mais ſuposons quatre de ces faces marquées d'un même nombre de points, & les deux autres d'un nombre différent, il devient déjà probable que le premier nombre tournera plutôt que le ſecond.

C'eſt le cas de notre créance & de toutes nos opinions touchant l'avenir. L'esprit

* Eſſai IV. *Sur la Probabilité.*

prit, refléchiſſant ſur les diverſes poſſibilités, s'arrête à celles qu'il rencontre le plus ſouvent, & qui lui ſont retracées par le plus grand nombre d'événemens: l'aſſurance avec la quelle il s'y repoſe eſt proportionnée à ce nombre. Le concours de toutes les vûes qui ramenent la même idée l'imprime plus fortement dans l'imagination; & nous avons vû que de la force de cette empreinte réſulte la *créance.*

Il y a des cauſes que nous n'avons jamais vû manquer leurs effets, le feu, p. e. a toujours brulé; & touchant ces ſortes d'effets nous prononçons avec la derniere aſſurance, & ſans le moindre doute. Mais il y a auſſi des cauſes dont les effets ont varié, au moins en apparence. Lorsque nous raiſonnons ſur celles-ci, en tranſportant le paſſé à l'avenir, nous tranſportons, en même tems, toutes les variétés que nous avons obſervées, & dans la même proportion que nous les avons obſervées, l'une dix fois, l'autre cent fois, & ainſi de ſuite. Delà il eſt aiſé de concevoir, comment naiſſent les différens degrés de probabilité.

Cette matiere, qui n'eſt peut-être pas aſſés approfondie dans les ſyſtêmes ordinaires de philoſophie

phie, pourroit ouvrir un vaſte champ aux ſpéculations les plus curieuſes & les plus intéreſſantes.

Les ſix Eſſais que je viens d'analyſer renferment les principes de la Philoſophie de Mr. Hume : dans l'expoſé des ſix ſuivans, on trouvera l'application de ces principes aux ſujets les plus importants des ſciences ſpéculatives.

❀ VII. ❀

Les deux Moineaux.

(a) Fable.

Deux moineaux priſonniers s'en aimoient d'avantage,
Mais ſous le même toit ils vivoient ſeparés.
A leurs feux ſeulement de tems en tems livrés,
Pour appaiſer Venus on leur ouvroit la cage.
Leur cœur de ces inſtans hâtoit le doux retour.
Ces amans le matin célébroient moins l'aurore,
Que l'eſpoir d'être heureux avant la fin du jour.
Si le ſoir ils chantoient encore,
Des fruits de la journée ils béniſſoient l'amour.
Dans leurs douces chanſons l'amour entroit ſans ceſſe.
Pourtant de ſes faveurs pleurant la rareté,
Ils ſouhaitoient à leur tendreſſe,
Moins de déſirs, dit-on, & plus de liberté.

Mais

(a) Cette fable n'a point encore été imprimée

Mais ces mêmes déſirs ſont une volupté,
Petits oiſeaux pourquoi vous plaindre?
Helàs! on voit ſi tôt s'eteindre,
Un feu qui par l'eſpoir ceſſe d'être irrité.
Petits oiſeaux, l'amour eſt un enfant gaté,
Toujours impatient d'atteindre
Aux objets, qu'on refuſe à ſon avidité;
Leur prix ſe perd à l'inſtant qu'on lui cede
Et le refus leur donnoit mille appas;
Il eſt de glace aux choſes qu'il poſſede
Il eſt de feu pour tout ce qu'il n'a pas.
Le tems fit une brêche à la cage du male,
L'amour l'avoit, dit-on, ſecondé quelque peu,
Tout s'uſe ſous les traits de l'un & l'autre Dieu;
Pour la deſtruction leur puiſſance eſt égale.
Il faut à la priſon remettre des barreaux;
La même cage alors reçoit les deux moineaux;
L'amant alla coucher au nid de ſa maitreſſe;
Qui fut le plus content de l'hote ou de l'hoteſſe?
Ils le furent également.
Ce jour là leur amour éclata vivement,
Le lendemain il fut moins tendre:
A peine ils ont cinq fois compté l'aube en ce lieu,
L'autre cage revient. Le male alla s'y rendre
Sans ſoupirs, ſans regrets, ſans même dire adieu.

❀ VIII. ❀

L'amour & l'intérêt

Fable. (a)

Le dieu de l'intérêt & celui de l'amour
Chez un gros partiſan ſe trouverent un jour

L'avan.

(a) Par M. le Marquis de *Saint Aulaire*.

Sächsische Landesbibliothek – Staats- und Universitätsbibliothek Dresden http://digital.slub-dresden.de/id362549893-17550000/93 gefördert von der Deutschen Forschungsgemeinschaft DFG

L'avanture étoit rare, un même domicile
Par eux n'étoit guere habité,
Chacun alloit de ſon coté
L'un au plaiſir, l'autre à l'utile.
Voici, dit l'interêt, un drole bien nippé
Traits dorés, bon carquois d'ébene
La dupe paroit bonne, & je ſuis bien trompé
Si je n'en tire quelqu'aubeine
Veus-tu jouer, fils de Cypris?
J'ai des bijoux à ton uſage,
Qui pour argent prêté me furent mis en gage,
Bracelets de cheveux, ou tiennent des rubis,
Bagues de ſentiment, qui couvrent un miſtere,
C'eſt autant de tréſor. A qui le dites vous?
Je connois, dit l'amour, le prix de ces bijoux,
Le tarif en eſt à Cythere.
Ca jouons, maſſe un trait, paroli, maſſe trois
Va le reſte de mon carquois;
Facilement amour ſe pique
Son jouer, habile narquois,
A bientôt raflé la boutique
L'enfant dévaliſé s'enfuit au fond des bois
Cacher ſa defaite & ſes larmes,
L'intérêt diſpoſe des armes
Dont l'amour uſoit autrefois.

Sächsische Landesbibliothek – Staats- und Universitätsbibliothek Dresden http://digital.slub-dresden.de/id362549893-17550000/94 gefördert von der Deutschen Forschungsgemeinschaft DFG

Bahr-azang,

ou

les Hommes-cages:

Hiſtoire Indienne.

Mutatis mutandis.

Tout le monde ſait la barbare politique des ſouverains d'Aſie, de ſe défaire de ceux à qui la naiſſance donne quelque droit au trône, ſans épargner leurs propres freres. A Conſtantinople la mort d'un Sultan éleve à l'empire ſon fils aîné, & livre ſes autres enfans au fatal cordeau. Ailleurs une coutume, peut-être plus barbare encore, croit offenſer moins l'humanité, en ſe contentant, ou de leur faire créver les yeux, ou de ne leur cauſer même qu'une ſurdité, mais durable & bien complette. La choſe ſe pratique aux Indes d'une façon toute différente; plus douce ou plus cruelle, ſelon qu'on eſt d'humeur de l'enviſager. On n'attente, ni aux jours, ni à la liberté des princes freres du monarque, lorſqu'ils n'ont d'autre crime que le funeſte avantage de leur naiſſance. On ne les prive, ni de la vue, ni de l'ouie, ni d'aucune de leurs

facultés corporelles. Un breuvage en leur faisant perdre l'usage de la raison, les rend absolument inhabiles au trône. Du reste on leur laisse, & des domestiques en grand nombre pour les servir, & des revenus suffisans, pour leur procurer avec les commodités de la vie les plaisirs qu'ils peuvent souhaiter.

Il faut cependant que la seule perte de la raison ait paru une peine bien rigoureuse, même chez une nation qui a des coutumes très déraisonables. L'histoire des Indes rapporte que des princes, dont elle loue la justice & la sagesse, ne l'ont infligée qu'à de grands criminels, entre lesquels il est à remarquer qu'elle compte ceux qui étoient convaincus d'un long & constant abus de leurs talens & de leurs lumieres. „Supplice affreux, dit un „ancien auteur du pays, mais supplice égal „au crime! Cet instrument qui t'avoit été don„né pour le service de ton prince, de son „peuple, & de toi-même; tu l'as tourné „contre tous, ou tu l'as rendu inutile. Mal„heureux, tu en seras privé. Toi qu'un esprit „sublime, un savoir profond, une éloquen„ce propre à gagner les cœurs, une valeur intré-

„intrépide dans les combats, une adreſſe ex-
„quiſe dans le maniement des affaires; toi que
„tant de talens de toute eſpece rendoient pré-
„ſomtueux; qui t'admirois, & pouvois être
„digne d'être admiré; regarde ces inſenſés,
„qui ont joui, & abuſé comme toi, de la rai-
„ſon. Quelle démence! Quel délire honteux!
„C'eſt l'état où tu vas être.

Le même auteur parle de SCHAH-GAHID comme du monarque le plus juſte & le plus éclairé qui ait jamais régné ſur les Indes, & celui qui a fait de ce genre de ſupplice un uſage plus ſingulier. Il prétendoit le faire ſervir à perfectionner la ſience de l'homme. Plein de vues philoſophiques ſur l'origine des connoiſſances humaines; & perſuadé d'ailleurs, que rien n'eſt moins déterminé, plus incertain, plus vague, que les limites qui diſtinguent la nature de l'habitude, il crut qu'il falloit multiplier les expériences ſur ce ſujet, & les diverſifier à l'infini. Il préféroit, entre toutes, celles qui mettant l'homme dans les ſituations les plus étranges, donnent lieu à des habitudes, ou à des développemens de la nature, également étranges, ou même plus étranges encore. Il entreprit, pour ainſi dire, de mé-

tamorphoſer l'homme en un autre être, de lui donner un autre corps, d'autres organes, de le placer dans un autre monde; & voulut voir quelles modifications recevroit le principe qui penſe en lui, & quel ſeroit le réſultat de ſes penſées en conſéquence de cette métamorphoſe. Après avoir tiré des lumieres conſidérables des délires, des phrénéſies, des ſonges, de l'état de privation d'un ou de pluſieurs ſens, de l'état d'animal brut & ſauvage, & combiné le tout avec l'état ordinaire de l'homme, ſain, muni de ſes ſens, mais modifié par les coutumes & par les préjugés de l'éducation, il voulut faire l'eſſai d'une ſituation toute différente; refondre l'homme en un mot; & voici la maniere dont il s'y prit.

On avoit, dit notre auteur, découvert une ſource dont les eaux avoient la proprieté de faire perdre entiérement le ſouvenir de ce qu'on ſavoit. Il falloit que ce fût quelque éruption du Léthé, comme il y en avoit de l'Acheron en Italie & en Epire. D'autres font honneur de l'invention aux recherches du Sultan-même. Chymiſte auſſi expérimenté que philoſophe profond, voyant les effets de l'opium, qui tantôt chaſſe de l'eſprit les noirs cha-

grins,

grins, tantôt cauſe le plus affreux délire, ou un ſommeil tranquille, ou un aſſoupiſſement mortel, il fit ces réflexions. „Nous tenons une „expérience, dit-il un jour aux phyſiciens de „ſon académie. Qui nous empêche de la pouſ„ſer? Il eſt de fait que des liqueurs agiſſent „ſur le cerveau, au point d'en effacer des im„preſſions auſſi tenaces que le ſont celles d'un „cuiſant chagrin. Pourquoi ne trouveroit-on „pas moyen d'effacer des impreſſions bien „plus légeres? Seroit-il impoſſible d'en amol„lir toute la ſubſtance comme l'on fait la cire „d'une tablette en l'échauffant; en ſorte que „les anciennes empreintes ayant diſparu, le „cerveau eût aſſez de molleſſe pour en rece„voir de nouvelles & une conſiſtance ſufiſan„te pour les garder? Allons; cherchons à „l'envî le tempérament de principes néceſſaire „pour cet effet. La moitié de mon empire „ſera la récompenſe du ſuccès.„

Comme le Sultan avoit eu la gloire du projet, on aſſure qu'il eut auſſi celle de la découverte, & que tout ſon empire lui demeura. Quoi qu'il en ſoit, au rapport de SCHEICK-ZAHREM-ARAH-FATHIM, c'eſt le nom de l'auteur Indien, on conſervoit encore de ſon

tems grande quantité de vaſes pleins de cette eau. Ceux qui en buvoient tomboient ſoudain dans un ſommeil létargique où ils reſtoient pluſieurs jours. Au réveil leur ame étoit la table raſe de Locke. Ils ſe trouvoient avoir oublié jusqu'à leur langue maternelle & leur propre nom. L'enfant qui vient de naître n'eſt pas plus dépourvu d'idées; mais auſſi ſon cerveau n'eſt pas mieux diſpoſé à en recevoir. C'eſt bien dommage que ce ſecret ſe ſoit perdu; & il ſeroit fort à ſouhaiter que des ſociétés ſavantes s'employaſſent à le chercher. Celle qui le retrouveroit, ne ſervit-elle qu'à faire oublier ce que toutes les autres croyent ſavoir, de quelle utilité ne ſeroit-elle pas? ſurtout ſi la liqueur avoit la propriété ſpécifique de s'attaquer à ce qui s'appelle hypotheſes, principes, ſyſtèmes &c., & du reſte de ne faire oublier que ce qu'on voudroit ne plus ſavoir? De combien de connoiſſances frivoles on pouroit décharger le cerveau des jeunes-gens à leur entrée dans le monde, au ſortir de leurs études? Combien d'éducations qui ſont quelque choſe de pis qu'inutiles, on pouroit réduire à n'être qu'un tems perdu? avantage déjà fort grand! Sur combien de philoſophies

ſophies ténébreuſes, d'idées chimériques, de fauſſes notions, il ſeroit facile de paſſer l'éponge? Les hommes ne le ſoupçonnent pas. Quelque beſoin qu'ils ayent d'apprendre, ils ont incomparablement plus beſoin d'oublier. Un pas, & un pas eſſentiel à faire pour le genre humain, c'eſt que d'heureuſes révolutions anéantiſſent les trois quarts & demi des plus importantes connoiſſances qu'il croit avoir. Un ſage ſcepticiſme eſt l'eau d'oubli, eſt l'éponge, dont en attendant il nous eſt donné de faire uſage.

Schah-Gahid, pour le deſſein qu'il ſe propoſoit, avoit fait conſtruire des cages dont il faut donner ici la deſcription. C'étoient des eſpeces de boêtes où le corps d'un homme pouvoit tenir à l'aiſe en diverſes ſituations, aſſis, debout, couché. L'air y entroit en quantité ſufiſante par des ouvertures obliques qui ne procuroient point de lumiere: mais il y avoit d'autres ouvertures, auxquelles étoient ajuſtés des verres différemment colorés, qui peignoient les objets en petit, & très diſtinctement, ſur des ſurfaces diſpoſées comme il convenoit. Preuve, par parentheſe, que nos plus beaux ſecrets d'optique étoient connus aux

Indes de tems immémorial. Ainſi l'on étoit là comme dans de vrayes chambres obſcures, où l'on jouiſſoit des ſpectacles les plus variés. Car chaque boêre avoit trois, quatre, cinq, ou même plus de ces ouvertures, dont chacune offroit les objets extérieurs ſous des aſpects fort différens. Les cages étoient poſées ſur des roues; & à l'aide de certains mouvemens, dont on ne manquoit pas de prendre aſſez vîte l'habitude, on pouvoit ſe transporter avec elles où l'on vouloit. Un parc immenſe, dont les allées ſpacieuſes étoient bien applanies & ſoigneuſement entretenues; c'étoit l'univers deſtiné par le Sultan pour l'habitation de ces étranges créatures. C'eſt ainſi que j'appelle les priſonniers qu'il renfermoit là pour toute leur vie, après leur avoir fait perdre le ſouvenir de leur état paſſé. On jugera bientôt ſi c'étoient encore des hommes. Pour la nourriture, ils la trouvoient ſans peine, en appliquant la bouche contre les parrois de la cage, à certains endroits, d'où ils tiroient, comme à travers une trémie, des alimens préparés qu'on y plaçoit de dehors. Ce ſoin & le nettoyement de la cage étoient l'affaire des muets, à qui la garde & l'entretien du parc étoient confiés. Mon auteur

teur entre ſur le méchaniſme de tout cela en des détails approfondis, que je crois devoir laiſſer à la réflexion de mes lecteurs. Il ſuffit de faire remarquer, qu'il n'eſt pas plus impoſſible que des hommes ayent vécu des vingt & trente années de la ſorte, que dans un cul de baſſe foſſe humide & mal ſain, accablés ſous le poids des chaînes. La choſe eſt même plus concevable. Mon auteur y ajoute l'exemple des Faquirs de ſon pays, dont pluſieurs paſſent volontairement leur vie dans des poſtures gênantes, & dans des ſituations de corps où c'eſt un prodige qu'ils puiſſent ſubſiſter quelques jours.

Une difficulté plus conſidérable eſt de comprendre comment des hommes, remis dans l'état d'enfance, ont pu apprendre à s'aider de leur machine, de la maniere qu'il falloit pour y vivre & s'y mouvoir. Mon auteur s'en tire à la façon des poëtes, par l'entremiſe de la divinité; & c'eſt le Sultan qui eſt le dieu dont il fait intervenir l'action fort à propos. Schah-Gahid confioit d'abord ſes priſonniers à de fideles miniſtres inſtruits de ſes deſſeins. Ceux-ci, comme autant de génies tutélaires de ces foibles créatures, les dirigeoient au commen-

cement dans les choſes indiſpenſables, comme de leur faire appliquer la bouche aux endroits d'où elles devoient recevoir leur nourriture; de leur tourner les yeux vers les ſpectres mobiles & colorés, dont l'éclat ne pouvoit manquer de fixer bientôt leur attention; enfin de les accoutumer aux mouvemens propres à pouſſer la machine de côté & d'autre ſelon le beſoin. Souvent le beſoin lui-même étoit leur maître, comme il eſt celui des animaux & le nôtre en mille rencontres.

Les premieres habitudes priſes, on fermoit & ſcéloit la boête; puis on abandonnoit le priſonnier à ſa propre direction: & il n'étoit point à craindre qu'il ſe ſouvînt jamais d'avoir appris, autrement que de ſoi-même, à voir, à marcher, & à ſe nourrir; pas plus que nous ne nous ſouvenons nous autres des objets qui nous ont frappés dans les premiers jours de notre enfance.

Schah-Gahid peupla ſon parc d'une multitude de pareils habitans. Il n'y en mit pas pour un ſeul couple, parceque la diverſité des ſexes ne pouvoit ici ſervir de rien, & que quand-même elle eût pu ſervir, cette voye de population étoit trop longue pour ſes def-

deſſeins. Le Sultan en mit pluſieurs milliers, vuidant de la ſorte, dit mon auteur, les priſons de ſon empire, que des conjurations & des révoltes n'avoient que trop remplies depuis quelque tems. Sous ſon regne, qui fut de près d'un ſiecle, cet uſage ſubſiſta, & même encore ſous pluſieurs de ſes ſucceſſeurs. Tout criminel, qui avoit mérité de perdre ou la vie ou la raiſon, étoit contraint de prendre le breuvage d'oubli; non ſans qu'on lui eût fait enviſager auparavant l'état de dégradation terrible, où ſes crimes l'alloient réduire. Alors ajuſté dans ſa cage, on l'inſtruiſoit, comme je l'ai dit, de la maniere de s'y gouverner, avant de l'envoyer groſſir le nombre des habitans du vaſte enclos, & de lui donner, ſi je puis parler ainſi, cette nouvelle naiſſance dans un monde également nouveau. Mouroit-il quelque priſonnier; les muets gardiens du parc ne manquoient pas de s'en appercevoir dans leur ronde journaliere, & l'enlevoient de nuit avec la cage. Paroître dans la ſociété des autres, & diſparoître, ſans qu'on ſçût comment, c'étoient donc les ſeules idées de la naiſſance & de la mort, que pût avoir ce peuple ſingulier que mon auteur appelle BAHR-AZANG, c'eſt

c'eſt-à-dire *Hommes-cages* dans l'ancienne langue de ſon pays. En effet il remarque que tous ces gens ſe croyoient cages, ou plûtôt qu'ils ne ſe diſtinguoient point de leurs cages. Ce fut la premiere expérience que fit le Sultan; & il étoit facile de la prévoir. Ne ſe ſouvenant point qu'ils euſſent jamais été dans un autre état, & ne pouvant voir l'intérieur de leur machine .... (Quant à l'extérieur, ils le voyoient par réflexion, à l'aide de pluſieurs grandes glaces & de pieces d'eau fort ſpatieuſes, qu'on avoit diſpoſées artiſtement dans toute l'étendue du parc. Le Sultan avoit compris que ſans de pareils ſecours jamais ſes priſonniers n'auroient plus d'idées de l'extérieur que de l'intérieur de leurs machines, puiſque les organes de leur vue ne pouvoient, comme ceux de la nôtre, ſe replier, ni ſe promener ſur la perſonne entiere; qu'au contraire ils ne pouvoient même en appercevoir directement la moindre partie. Il fallut donc, en multipliant les ſurfaces réfléchiſſantes, leur multiplier les occaſions de s'appercevoir & de ſe reconnoître. Et l'on ſentira que la choſe étoit aſſez difficile, ſi l'on penſe que tout le peuple Bahr-azang étoit privé de la vue directe

de

de ces ſurfaces réfléchiſſantes, auſſi bien que des autres objets. L'avantage d'avoir une petite fente qui donnât cette vue directe, étoit un privilege réſervé à ceux qui devoient être les génies ſublimes, & les foux de la nation. Le reſte ne voyoit abſolument que les objets qui pouvoient être renvoyez par une ou pluſieurs réflexions ſur les miroirs de la chambre obcure. C'eſt là que le priſonnier devoit être attentif, & qu'entre toutes les images peintes ſur la rétine de ſa cage il pouvoit démêler ſa cage même, à la correſpondance conſtante de ſes mouvemens avec ſa propre volonté.) Qu'on me pardonne cette parentheſe. Je reviens. Ces gens, ai-je dit, ne ſe ſouvenant point d'avoir jamais été dans un autre état, & ne pouvant voir l'intérieur de leur machine, s'étoient comme identifiés avec la forme extérieure qu'ils connoiſſoient. Envain faiſoient-ils uſage de leurs membres, ils n'en avoient aucune idée, non plus que de la figure de leur corps; de même que nous n'avons aucune idée des parties internes du nôtre, de leur action & de leurs uſages, ſi l'anatomie ne nous les démontre. Un enfant digere dans ſon eſtomac, penſe dans ſon cerveau, ſans ſe douter ſeulement

ment qu'il ait un eſtomac & un cerveau. Des hommes faits à qui on n'en auroit point parlé, ne s'en douteroient pas plus que cet enfant. Pendant près de ſix mille ans, le ſang n'a t-il pas circulé dans les veines & dans les arteres du corps humain, avec une rapidité inconcevable, ſans que perſonne le ſoupçonnât? & perſonne eut-il ſoupçonné même qu'on eût du ſang, ſi jamais on n'en eût verſé?

Les Bahr - azang s'étoient à tel point identifiés avec la figure de leurs cages, qu'ils n'imaginoient pas qu'un être penſant pût être autre choſe que cette figure. Quand avec le tems, & après bien des méditations profondes, il ſe fut établi parmi eux qu'il y avoit un Principe d'action & de ſentiment qui dirigeoit la cage, toûjours demeura-t-il pour conſtant qu'une cage étoit quelque choſe de très approprié, ſi même elle n'étoit eſſentielle, au ſentiment & à l'action. Il leur vint les penſées les plus bizarres ſur la nature de ce Principe. Ce n'étoit plus la cage: c'en étoit une certaine partie; ou les roues, ou les ouvertures, ou l'harmonie du tout, ou un nombre, ou un ſon, ou une couleur, ou une figure. Il n'y eut rien qui ne fut dit. Mais la figure & la couleur

étant

étant ce qui leur étoit le plus familier, c'eſt à quoi l'on s'en tint auſſi le plus généralement, même parmi les philoſophes. Tel dédaignoit le vulgaire, aſſez aveugle encore pour croire qu'un Principe d'action & de ſentiment pût être cette groſſiere figure de cage; & s'eſtimoit beaucoup, de croire que ce dût être quelque figure plus mignonne & plus déliée.

Choſe très digne de remarque. La figure humaine n'étoit point inconnue à nos priſonniers; c'étoit même une de celles qui les frappoit le plus ſouvent. Une multitude de muets alloient & venoient ſans ceſſe dans le parc; les uns chargés de l'entretien des eaux, des glaces & des allées; d'autres de celui des cages qui demandoit ſeul un grand détail. On n'avoit point lieu de craindre leur indiſcrétion; mais de peur qu'ils ne nuiſiſſent d'une autre façon, le Sultan tenoit à leur tête nombre d'officiers fideles & intelligens, dont l'emploi d'ailleurs étoit d'obſerver avec ſoin les procédés du Peuple-cage, & de lui en rendre un compte exact. Lui-même paroiſſoit auſſi fréquemment, avec ſa cour philoſophe. Cependant, aſſure mon auteur, aucun ne ſoupçonna jamais qu'il eût rien de commun avec ces figures-

res-là. L'étérogénéité des formes & des manieres d'agir n'en laiſſoit pas venir l'idée. Qu'étoit-ce donc? Des phénomènes ordinaires; des agens purement phyſiques; comme ſont pour nous le vent, la pluye, ou tel autre météore. Nous ne ſommes pas plus étonnés, que la pluye mouille, & que le vent deſſeche, qu'ils ne l'étoient des différentes actions de ces agens. Tel étoit pour eux l'ordre de la nature; ample ſujet de réflexions, de raiſonnemens, & de ſyſtèmes plus divertiſſans les uns que les autres, & qu'il faut lire dans mon auteur. Là nous voyons, longtems avant nous, nos impertinences miſes en jeu par cette ignorante & préſomptueuſe eſpece d'hommes, qui dans ſon loiſir n'entreprit rien moins que de tout connoître. Là brillent nos hypotheſes; nos attractions & répulſions, nos ſympathies & antipathies, & les entités, & les qualités de toutes les ſortes. Là nous voyons, comme chez nous, les circonſtances les plus accidentelles, & même les plus arbitraires, érigées en cauſes merveilleuſement propres aux effets qu'on leur ſuppoſe. Par exemple, les muets chargés d'une fonction étoient-ils pour la commodité de leurs chefs diſtingué par des livrées

vrées différentes de ceux qui étoient chargés d'une autre fonction; ceux qui nettoyoient les pieces d'eau vétus de rouge; & ceux qui applaniſſoient les allées, de bleu: nos philoſophes ne manquoient pas de trouver dans ce rouge & dans ce bleu la raiſon prochaine & ſuffiſante de ces actions, & de louer la ſageſſe de la nature avec une admiration des plus ſtupides. Ecole à laquelle il eſt bon de renvoyer nos phyſiciens, auſſi dignes de la cage ſouvent que ces pauvres inſenſés, qui réduits à la contemplation de quelques ſurfaces ſe piquoient de ſavoir le fond des choſes.

Mon auteur eſt plein de traits, qui donnent lieu à de pareilles réflexions. Tout ce qu'il rapporte des opinions & des tournures d'eſprit de ſes Bahr-azang eſt extrèmement curieux. J'en tirerai ce qu'il y a de plus intéreſſant. D'abord ce qu'il dit de quelques prétendus métaphyſiciens du Peuple-cage, qui s'établirent dans les derniers tems une réputation de profondeur, pour avoir enſeigné, comme je l'ai touché plus haut, *l'indiſpenſable néceſſité d'une cage pour le développement de la faculté de penſer*, & cet autre point très important, *qu'il faut regarder pour voir*. La maniere

dont un philoſophe Bahr-azang, tout encagé qu'il étoit, réfuta l'un de ces principes, & réduiſit l'autre à ſa juſte valeur, mérite aſſurément notre attention, à cauſe de la liaiſon ſinguliere qui ſe trouve partout entre nos fotifes & les fotifes de ce peuple-là. Enſuite, nous élevant plus haut, ce même philoſophe nous fera toucher au doigt la futilité & l'indéecence de tout ce qui s'appelle *preuves phyſiques*, pour fonder la notion d'un être ſuprème. Plein des plus ſaines idées de cet être, & du reſpect le plus ſincere, il ne laiſſera pas de nous faire rire des petiteſſes puériles, & des extravagances, qu'on oſoit lui attribuer, chez ce peuple, comme chez bien d'autres. Nous ſentirons quel eſt l'aveuglement de ceux qui à force de mettre la Providence où elle n'eſt pas, la font méconnoître, à l'eſprit révolté, jusques dans les traits où elle éclate. Enfin prenant notre vol, avec ce hardi philoſophe, jusqu'à la ſphere des choſes *ſurnaturelles*, nous apprendrons à diſtinguer les caracteres d'une vraye révélation de ceux d'une fauſſe. Nous nous convaincrons qu'il n'y a prodiges, miracles, ni bouleverſement de tout ce qu'il nous plaît d'appeller nature, qui puiſſe établir

la

la vérité d'une doctrine manifeſtement abſurde. Nous nous convaincrons en un mot, que tous les morts vinſſent-ils à ſortir de leurs tombeaux, la terre à treſſaillir, & les aſtres à pâlir, à la voix de celui qui ordonneroit de croire que *deux & deux font cinq*, & non pas quatre; c'eſt le cas où l'univers doit s'écrouler ſans ébranler l'ame du ſage.

Avant d'entrer dans ce détail, peu frivole, ſi je ne me trompe, je veux, d'après Scheik-zahrem-arah-fathim d'où je le tire, affermir mon lecteur contre quelques objections ſur la probabilité de cette très véritable hiſtoire. Car j'entens d'ici les difficultés. On me paſſe la découverte de l'eau d'oubli, dont les effets peuvent être rendus vraiſemblables par ceux de l'opium. On me paſſe auſſi que des priſonniers ayent pu vivre, des trente & quarante années & davantage, dans des cages obſcures, mais ſufiſamment ouvertes à l'air, auſſi bien, & mieux que dans des cachots infects. On me paſſe encore même, que n'ayant aucun ſouvenir d'un autre état, ils ſe ſoyent comme identifiés avec leurs cages, & ayent formé pluſieurs des jugemens, que je leur attribue ſans grand effort d'imagination. Mais

on m'arrête. On me nie que ces gens ayent pu avoir des penſées fort réfléchies, faute de langage; qu'ils ayent pu avoir de langage, faute de ſociété; ni former de ſociété entr'eux, faute de beſoins capables de les unir les uns aux autres.

C'eſt un problème ſi embaraſſant, ajoute-t-on, d'expliquer l'origine des langues & de la ſociété parmi les hommes conſtitués comme ils le ſont. Eſt-ce la ſociété qui a donné naiſſance aux langues? Sont-ce les langues qui ont fait naître la ſociété? C'eſt l'éloquence, diſent les orateurs: non, au dire des poëtes, c'eſt la poëſie: éloquence ou poëſie; c'eſt donc le langage qui a raſſemblés les hommes. Mais les hommes diſperſés ont-ils un langage? Si chacun a le ſien, de quoi lui ſert-il, ſoit dans la ſolitude où il vit, ſoit auprès de la multitude qu'il eſſaye de raſſembler? Ou bien y auroit-il eu originairement un langage de la nature commun à tous les hommes? Pourquoi ne s'en retrouve-t-il de traces nulle part? Les hommes naiſſent les uns des autres, & les uns auprès des autres.... Et les animaux auſſi. Pourquoi ceux-là reſtent-ils enſemble, tandis que ceux-ci n'y reſtent pas? Quelque

ſoit

ſoit la difficulté, continue-t-on, il eſt viſible, qu'elle eſt ſans comparaiſon plus grande à l'égard de ces Hommes-cages, qui ne ſont point liés par la naiſſance, & n'ont qu'un très petit nombre de beſoins bornés à l'intérieur de leurs cages, & ſatisfaits par une action étrangere qui ne leur eſt pas même connue. Ils végéteront dans ce loiſir, plus ſtupides que l'huître en ſon écaille. Iſolés, indépendans les uns des autres; point de langue, point de penſées; ni de ſyſtémes par conſéquent; ni d'opinions, abſurdes ou ſublimes. Cette nouvelle école, où vous appellez le genre humain, n'eſt élevée que ſur des fondemens très chimériques.

Pas tant. On auroit tort de croire que je ne débite ici qu'un conte mal digéré. Si l'autorité de Scheick-zahrem-arah-farhim, hiſtorien très judicieux, n'eſt pas ſufiſante, pour conſtater autant qu'on le déſireroit des faits d'une ſi grande antiquité, il eſt eſſentiel au moins que ces faits n'ayent rien de contradictoire, ni de phyſiquement impoſſible; & c'eſt ce qu'il juſtifie d'une maniere ſatisfaiſante.

Soit qu'on lui eût fait ces mêmes objections, ou qu'il eût voulu les prévenir, voici comme il s'explique. „La difficulté, dit-il, de ren„dre une raiſon probable de l'établiſſement des „langues & de la ſociété parmi les hommes, „n'eſt pas à beaucoup près auſſi conſidérable „qu'on ſe l'imagine. Il ne s'agit que de s'en„tendre. Ce que l'on demande, n'eſt pas „pourquoi les hommes ſont ſuſceptibles de s'u„nir entr'eux, & de ſe communiquer leurs pen„ſées par la parole. Autant vaudroit-il de„mander, pourquoi les hommes ſont des hom„mes; pourquoi ils ont des penſées, voyent „les yeux ouverts, vivent des nourritures qu'„ils prennent; & mille autres queſtions pareil„les. Encore un coup ce n'eſt pas cela. J'ai „toujours vu que laiſſant de côté le fond de la „choſe, la faculté de la parole, & celle de la ſo„ciabilité dans l'homme, comme ſuppoſées „naturellement propres à l'eſpece humaine, „on ne cherchoit que la maniere dont elles „avoient pu ſe développer. La queſtion n'eſt „que celle-ci; Comment les hommes, capables „de parler & de s'unir, ſont venus à parler & „à s'unir? Si l'on en croit certains diſcoureurs, „qui, quelque bien qu'ils s'énoncent, feroient

„beau-

„beaucoup mieux de ſe taire, il a fallu des mil-
„lions de ſiecles pour que les hommes, même
„en ſe voyant & ſe rencontrant ſans ceſſe, ſur
„la ſurface de la terre toute couverte de leur
„muette engeance, ſe ſoyent aviſés ſeulement
„de lier entr'eux le moindre commerce. Ce-
„lui des deux ſexes n'a dû être qu'inſtantané.
„Rien de plus preſſé que de ſe ſéparer enſuite,
„pour ſe perdre dans la foule & ne ſe recon-
„noître de leur vie. Les enfans qui pendent
„au ſein des meres, bientôt ne leur ſont pas
„moins étrangers que tout le reſte. A peine
„ſont-ils ſur pieds, que la main de ces philo-
„ſophes leur attache des aîles, pour les faire
„s'éloigner plus vîte. Tant on a peur de voir
„naître la ſociété. Et c'eſt-là l'homme parfait.
„Le ſauvage Ethyopien du midi * n'en eſt
„qu'une foible image; mais le vrai modele
„s'en retrouve chez les ours, les tigres & les
„pantheres. Parler, penſer, c'eſt un état de
„dégradation; & ces animaux farouches ne
„ſont point en risque d'y tomber.** Il ſemble,

 „con-

* Le Hottentot.

** C'eſt l'étrange doctrine, qui vient d'être ſoutenue le plus éloquemment du monde, dans un livre des mieux

„continue Scheick-zahrem, que je doive être „très embaraſſé, de rendre vraiſemblables, à „ces mieux écrits, & des plus mal penſés qui ayent paru depuis lontems, intitulé; *Diſcours ſur l'origine & les fondemens de l'inégalité parmi les hommes*, par Jean Jaques Rouſſeau Citoyen de Genève; imprimé à Amſterdam, chez Marc Michel Rey, 1755. Un ami du genre-humain ne peut que s'indigner de l'abus de tant de talens. L'auteur, qui n'eſt déjà que trop connu par ſon Diſcours contre les lettres & les arts, n'employe une éloquence très ſupérieure encore à celle de cette piece, qu'à peindre l'érat de ſociété, entre les hommes parvenus à penſer, & à ſe communiquer leurs penſées par la parole, que comme un état de dégradation, très funeſte à l'eſpece humaine. Heureusement l'excès du venin en eſt le remede. Ceux qui ont pris, avec le plus de ſuccès *& de bonne foi*, la défenſe des beaux arts contre ce redoutable adverſaire, n'ont rien produit, qui approche de le faire tomber dans le diſcrédit qu'il mérite, autant que ce dernier ouvrage. On eſt ſoulagé, de voir que le même écrivain qui regarde la culture de l'eſprit comme une vraye peſte, n'a pas de la ſociété elle-même, & des doux liens qui la forment, des idées moins noires, ni moins extravagantes. Les hommes ſont méchans, & très méchans ſans doute, en ſociété; mais ce n'eſt que là qu'ils peuvent être ſaints & juſtes. Les plus éclairés, s'ils ſont méchans, ſeront les pires: mais ils ſont auſſi les plus vertueux, & peut-être les ſeuls vertueux, quand ils le ſont. Puisque l'auteur ſemble le reconnoître, à quoi ſervent tant de déclamations,

„ces gens-ci ſurtout, l'union des Bahr-azang, „leur ſociété, leur langage, & cette comuni- „cation de leurs penſées, interceptées par „Schah-Gahid & ſes miniſtres, & conſervées „dans les anciens regiſtres où je les ai lues.

„Je demande, ajoute-t-il; je demande à „mon tour, moi, non d'où les hommes ont „appris à parler & à s'unir, mais d'où ils vien- „nent. Cette ſeconde queſtion donne la ſolu- „tion de la premiere. Si l'on eſt d'humeur de „croire que les hommes & les animaux ſont „nés par hazard du limon de la terre échauffée „par le ſoleil, que veut-on de plus? Pourquoi „ne ſuppoſeroit-on pas avec une égale facilité, „qu'un certain degré de coction a formé tous

„les tions, qu'à décourager les hommes, en leur faiſant enviſager ſous un point de vue très faux les déſavan- tages de leur état?

On ne peut qu'applaudir à l'Académie de Dijon de n'avoir point couronné cette piece; quoiqu'elle eût couronné l'autre, très inférieure en éloquence, & bien auſſi mal fondée dans la doctrine. Franchement, pour une ſociété ſavante, c'eſt plus que découvrir l'eau d'oubli; c'eſt trop, & plus que trop, de cou- ronner une piece, qui décrie les arts & les ſiences comme quelque choſe de pernicieux. Il ne reſtoit qu'à fermer boutique, comme un marchand de dro- gues qui mettroit au deſſus de la ſienne, *Ici l'on ne débite que des poiſons.*

„les hommes ou quelques hommes, parlans „& diſcourans, comme un autre les a formés „tous, mangeans, buvans, & digérans? On „ne fait que nous rebattre les oreilles des in„ſtincts des animaux. Pourquoi l'homme „n'auroit-il pas ſon inſtinct? & pourquoi cet „inſtinct ne ſeroit-il pas, non la ſociabilité en „général, mais la ſociété actuelle; comme l'ex„périence nous le montre de pluſieurs eſpeces „d'inſectes, d'oiſeaux, & de quadrupedes? „*Une abeille ſeule, & loin d'un eſſaim, eſt une „abeille égarée.* Autant en faut-il dire de la „fourmi, du caſtor, & d'une infinité d'autres „animaux. Pourquoi modeler l'homme ſur „les eſpeces farouches, plûtôt que ſur celles „que la nature raſſemble en ſociété? Si l'on „trouvoit partout les hommes iſolés, diſper„ſés.... mais on n'en trouve point qui ne ſoi„ent unis, au moins par petites troupes, ou „par familles. *Un homme ſeul n'eſt pas moins „un homme égaré qu'une abeille ſeule.* Ce n'eſt „l'état ni de l'un ni de l'autre. Et l'on deman„de l'origine des ſociétés humaines! Que l'on „demande donc auſſi l'origine de la ſociété chez „toutes les eſpeces ſociables; & pourquoi les „oiſeaux de paſſage, par exemple, n'entre„pren-

„prennent jamais leurs voyages de long cours,
„qu'en caravanes, ſous les loix d'un ou de plu-
„ſieurs chefs. Le hazard, la nature des cho-
„ſes le veut ainſi. Mais ſi l'on n'eſt point
"d'humeur de s'en tenir à un hazard, ou à
„une nature aveugle; ſi l'on croit que l'action
„immédiate de quelque intelligence ſe mêle ſans
„ceſſe aux actions des êtres qui lui ſont ſoumis;
„faudra-t-il chercher plus loin l'origine de la
„ſociété & du langage qui en eſt le lien? Pou-
„ra-t-on douter, que l'intention de l'être quel-
„conque qui a peuplé les divers globes, com-
„me autant de vaſtes parcs chacun de diverſes
„eſpeces d'animaux, & qui a mis à la tête des
„eſpeces de ce parc-ci l'homme; poura-t-on
„douter, dis-je, que ſon intention n'ait dû être,
„que les eſpeces ſociables y vécuſſent en ſocié-
„té? Ce ſera lui qui en aura facilité les occa-
„ſions à l'homme & lui en aura procuré le
„plus ſûr moyen.„

Mon auteur entre ici dans des diſcuſſions, que je paſſe, tout intéreſſantes qu'elles ſont, parcequ'à mon avis elles l'écartent trop de ſon ſujet. Je ne ferai que les indiquer, avec promeſſe d'y revenir quelque jour.

Tout part de cette diſtinction fixe, & qui

ne

ne ſoufre point de milieu. Ou les animaux, & les hommes, & le globe qu'ils habitent, & les mondes qui nagent à des diſtances de celui-là; ou l'univers en un mot exiſte tel qu'il eſt ſans le ſecours d'une intelligence: ou bien c'eſt une intelligence qui a diſpoſé ces immenſes demeures pour des vues & des deſſeins.

Dans le premier cas il n'y a plus de queſtions à faire. Un Amphion, un Orphée, ont pu ſortir de terre avec leurs lyres; un Homere debiter ſes poëmes dans des carrefours; un Démoſthène tonner dans une aſſemblée nombreuſe, frappée d'admiration. (Mon auteur nomme ici les Amphions, les Orphées, les Homeres, & les Démoſthènes de ſon pays.) De puiſſantes cités, de vaſtes empires, ont pu naître tout-à-coup avec tous les arts dans leur ſein. Il n'y a rien là de plus incroyable que la ſuppoſition elle-même.

Dans le ſecond, nous devons *ſubdiſtinguer* avec grand ſoin beaucoup d'autres cas, qui donnent lieu à des queſtions très importantes, „ſur leſquelles, dit Scheick-zahrem, un vrai „ſage doit chercher à prendre ſon parti, s'il „aſpire *à démêler qui nous ſommes, & d'où nous „venons*„.* X.

* *La ſuite une autre fois.*

Sächsische Landesbibliothek – Staats- und Universitätsbibliothek Dresden http://digital.slub-dresden.de/id362549893-17550000/122 gefördert von der Deutschen Forschungsgemeinschaft DFG

Epitre
à l'ombre de Despreaux. *

SAGE Rival de LUCILE & d'HORACE,
Toi qui près d'eux assis sur le Parnasse
Avois pesé dès ta jeune saison
Les droits du *Stile* & ceux de la *Raison*,
Quand sous les loix d'une juste Harmonie,
Asservissant ton austere génie,
Tu nous traçois dans des Propos divers,
L'Art d'allier le *Sens* avec les *Vers*.
Chantre fameux, digne des Tems antiques!
Né pour bannir des côteaux poëtiques,
Tous gens intrus, tous maigres Nourrissons;
Que ne peux-tu, par d'utiles leçons,
Venger encor la *Raison* offensée,
Des attentats de la *Mode* insensée!
Tu proscrirois ces Ecrits ampoullés
Dont les Auteurs sur CHAPELAIN moulés,
Pleins du Demon qui rima la PUCELLE,
Prennent pour guide une morne étincelle,
Un

* Ou *ESSAI SUR LE GOUT MODERNE*

Stulta est clementia, cum tot ubique
Vatibus occurras, peritiræ parcere chartæ. JUV.

! Cette Epitre est de M. *Auneix de Souvenel*, célébre Avocat du Parlement de Bretagne: après avoir fait de très bons vers dans sa jeunesse, & y avoir renoncé dans l'âge mur, il les a repris dans sa vieillesse. C'est bien là le phenix qui renaît de sa Cendre. Nous croïons ne pouvoir mieux faire, que de mettre dans notre journal des morceaux aussi intéressans.

Sächsische Landesbibliothek – Staats- und Universitätsbibliothek Dresden http://digital.slub-dresden.de/id362549893-17550000/123 gefördert von der Deutschen Forschungsgemeinschaft DFG

Un Feu-follet, le charme du Badaut,
Et qui pourtant, d'un air ſûr, d'un ton haut,
A chaque auteur aſſignant ſon partage
Oſent s'aſſeoir au plus ſublime étage.
O quel bonheur, ſi d'un Poſte uſurpé
Jamais comptable au Public détrompé,
Tout Charlatan, tout vendeur de fumée,
Pouvoit mourir avant ſa Renommée,
Et prévenant un burleſque Deſtin,
Se dérober aux malheurs de COTIN!
Or, croyons-nous que dans huit ou dix Luſtres
On priſe encor tant d'Avortons illuſtres,
Tant de Rimeurs ſur échaſſes montés,
Tant d'Orateurs par l'exemple gâtés;
Car il en eſt, des Avortons en Proſe
Ainſi qu'en Vers, Gens qui laiſſant la choſe
Courent aux mots: Inſipides Rhéteurs,
Et de clinquant chétifs diſpenſateurs,
Tels qu'autrefois ta ſatirique audace
Les immoloit aux ſiflets du Parnaſſe,
Quand chaque jour quelque nouveau ſuccès
Juſtifioit tes cauſtiques accès.
Que de projets alors s'évanoüirent!
Que de lauriers devant toi ſe flêtrirent!
Que de Heros, que d'Auteurs couronnés,
Que de grands noms au mépris condamnés!
L'Amour du VRAI fit ta gloire & leur peine,
Il fut le Dieu qui dirigea ta veine,
Et ſous ſes coups leur orgueil abbatu,
De la *Raiſon* éprouva la vertu.

On

On crut alors que par tes ſoins vengée
On la verroit du cahos dégagée ;
Tout l'annonçoit aux COTINS déſolés.
Stérile eſpoir, jours trop-tôt écoulés!
Déja le *Faux* rétablit ſon empire,
Il ne craint plus l'impuiſſante ſatire,
Elle te ſuit dans la nuit du Tombeau,
La Parque éteint ſon utile flambeau,
Et tel frapé des traits de ſa lumiere
Eprouveroit le deſtin de LINIERE,
Qui voit priſer ſes biſarres Travaux
Et ſifle en paix HORACE & DESPREAUX.
En vain ce VRAI, tes plus cheres délices,
Regne en tes Vers, y combat nos caprices,
Nous mépriſons tes généreux efforts :
A peine es-tu deſcendu chez les Morts
Que nous doutons ſi tu nâquis Poëte,
Si tu reçus l'*influence ſecrete*,
Ou ſi tes pas forcés par l'*éguillon*
N'ont ſçu tracer qu'un *pénible ſillon*.
ROUSSEAU piqué d'une injuſte cenſure
Prit ta défenſe & vengea ton injure ;
Auteur exact, Poëte ſans défauts,
Fléau conſtant du *Frivole* & du *Faux*,
Jamais aux yeux de ce Juge équitable
Rien ne fut *Beau* s'il ne fut *Raiſonnable*.
Mais quand fécond en ſolides Beautés
Il décrioit les fades Nouveautés,
Inſtruit chez toi, guidé par ton génie,
Quand il frondoit la moderne manie,

Quel

Quel fut le prix de ſes mâles accens?
Il défendoit la cauſe du *Bon ſens ;*
Sourds à ſa voix & fiers de ſon abſence,
Nouveaux COTINS outrérent la licence.
Depuis ce tems leur goût accrédité,
Dans ſes progrès n'eſt plus inquiété,
Tout Ecrivain exige qu'on l'admire,
Le fade encens remplace la ſatire,
Et tous les jours l'*Ariſtarque* diſcret
Loüe en public ce qu'il blâme en ſecret.

Or, c'eſt ainſi que l'aimable *Antitheſe*
Chez nos Auteurs fructifie à ſon aiſe;
Ainſi FRONTIN découpeur de Portraits
Se compte au rang des Ecrivans parfaits,
Ainſi CHRYSALDE eſt l'Orateur qu'on loüe
Comme paſſant de tout point BOURDALOUE.
Sans doute un jour le *Bon Goût* rétabli
Condamnera leurs Talens à l'oubli;
Mais, cependant, gardons-nous bien de croire
Que la cenſure oſe entamer leur gloire,
Et n'allons pas, guidés par tes Ecrits
Cher DESPREAUX, divulguer nos mépris,
Ni relevant ta clarté, ton ſublime,
Y rappeller ou leur Proſe ou leur Rime.
On blâmeroit ces détails affligeans,
Et de quel droit choquer ainſi les gens?

Donc, ſi tes Vers charment ma ſolitude
Quand dégagé d'une pénible étude,

Loin

Sächsische Landesbibliothek – Staats- und Universitätsbibliothek Dresden http://digital.slub-dresden.de/id362549893-17550000/126 gefördert von der Deutschen Forschungsgemeinschaft DFG

Loin de la Ville & libre d'autres ſoins,
Je vais encor ſans fâcheux, ſans témoins,
Sur le gazon de nos Rives fleuries
Me dévoüer à tes œuvres chéries,
Que diroit-on, ſi j'étois ſoupçonné,
Humble Lecteur, à l'hommage borné,
D'oſer ici, ſans nom, ſans caractere,
Verſifier un diſcours trop ſincere
Et combattant les flots d'Admirateurs,
Te dénoncer nos modernes Auteurs?
Contraignons-nous: Jadis la Politique
N'excluoit point une ſage critique,
Mais aujourd'hui, tendres pour le Prochain,
Nous careſſons l'ennuyeux Ecrivain,
Et du Torrent ſuivant le cours rapide
Nous le traitons de PLAUTE, d'EURIPIDE,
Nous encenſons ſes Talens affichés,
Et ſes Ecrits du Badaut recherchés

Bon, diras-tu, qui peut donc vous contraindre
A les loüer au lieu de vous en plaindre?
PHOEBUS a-t-il par quelque Edit nouveau
Reglé ce point ſur le ſacré Côteau,
Et quarante ans ont-ils vû du Parnaſſe,
Malgré mes ſoins, changer ainſi la face?
Expliquez-vous.... Oüi, je vais en deux mots,
Cher DESPREAUX, confirmer mon propos.

Interrogeons ce Théâtre à la mode
Où, ſans égards pour l'antique méthode,

Mauvais Romans au Cothurne ajuſtés
Sont accueillis d'éloges répetés:
Où le clinquant des modernes merveilles
Fait oublier le vieil Or des CORNEILLES,
Où tel PRADON cenſurant leurs Ecrits
Veut que des ſiens on exalte le prix:
Oſerions- nous de ces Drames frivoles
Blâmer tout haut les froides hyperboles,
Et ſoutenir que leurs Vers bourſoufflés
Seront un jour publiquement ſiflés?

Interrogeons ces modernes Comiques,
Diſtillateurs de propos dogmatiques,
Reſtaurateurs du ſtile précieux,
Qui plaiſantant ſur le ton ſerieux
Et compliquant une plaintive intrigue,
Ont mérité, par adreſſe ou par brigue,
L'honneur de voir les nombreux aſſiſtans
Se ſéparer ennuyés & contens:
Oſerions-nous de leurs ſcenes pleureuſes
Ne pas goûter les graces langoureuſes,
Et préférer à leur triſte jargon
Les jeux badins de l'Auteur d'HARPAGON?

Interrogeons ceux dont la maladie,
Eſt de haïr l'antique mélodie,
Gens dévoüés aux harmoniques ſons,
Maîtres dans l'Art de combiner les tons,
Qui de LULLY Cenſeurs géométriques
Veulent qu'épris des Nouveautés lyriques,

Nous

Nous préferions à ſes Accords touchans
Le goût forcé de leurs biſarres chants:
Oſerions-nous renverſer les Trophées
Que l'on éleve à ces nouveaux ORPHÉES
Leur remontrer que le *Caprice* & l'*Art*
Laiſſent chez eux la *Nature* à l'écart,
Qu'on veut en vain que la raiſon docile
Ne trouve *Beau* que le ſeul *Difficile*
Quand frappant l'air par de baroques ſons
On les promene & par ſauts & par bonds,
Tant que leur bruit, las d'étourdir l'oreille,
Expire enfin ſans que le cœur s'éveille?
Mais à quoi bon exalter les LULLYS?
Peut-être, helas! trop de cœurs amollis
Aſſurent-ils leur funeſte victoire:
Plaignons plûtôt une coupable gloire,
N'inſultons point à leurs foibles Rivaux,
Et raiſonnons encor, cher DESPREAUX;
Car, après tout, je puis ſans imprudence
De mes chagrins te faire confidence,
Et dans mes Vers du Public ignorés,
Porter envie à ces Tems éclairés
Où les PRADONS exilés du Parnaſſe
Auroient en vain ſollicité leur grace,
Mais pouvoit-on percer dans l'avenir?
Malgré tes ſoins ils ont ſçû l'obtenir,
Ils ſont vengés, & les Loix Poëtiques
N'arrêtent point les abus dramatiques.
L'Auteur du *Cid* pour toujours eſt vieilli,
L'Auteur de *Phédre* eſt à peine accuëilli;

Et ne dis pas qu'Hiſtorien crédule
J'adopte à tort un propos ridicule,
Du nouveau goût tu croiras les excès
En apprenant ſes rapides ſuccès,
Et par quel ſort tes leçons contredites
Chez nous enfin ſont aujourd'hui proſcrites;
Si ce récit eſt propre à t'affliger,
Supporte-moi, je promets d'abréger.

En vain ROUSSEAU, fidele à ta maxime,
Voulut qu'au *Sens* on aſſervît la *Rime*,
Et que l'eſprit ne fût jamais frapé
D'un prompt éclair à l'inſtant diſſipé.
En vain PHOEBUS, pour remplacer HORACE,
Lui confia le Sceptre du Parnaſſe,
Un ſort fatal arrête ſes progrès:
Fameux objet de nos juſtes regrets,
Il fuit: il cede au coup qui l'humilie,
Il va traîner une mourante vie;
Et, pour ſurcroît, un ingrat Ecolier,
A ce grand Maître enviera le laurier.
Puis, par dégrés rafinant ſa chimere,
Voudra s'aſſeoir à la droite d'HOMERE;
Puis, bien plus haut: Puis enfin que ſçait-on?
N'ira-t-il point défier APOLLON?
A ſon ardeur la victoire eſt promiſe,
Il doit charmer la SEINE & la TAMISE,
Il touche enfin au plus beau de ſes jours
Et les Echos répetent ce diſcours.

Que

Que tout conſpire à célébrer ſa gloire!
Il va regner au Temple de Memoire:
Rendons hommage à ſes divins Ecrits;
Que de beautés en relevent le prix!
Le jugement n'y gêne point la verve.
Qu'a-t-il beſoin d'APOLLON, de MINERVE?
Leurs Favoris connoiſſent des égaux,
Il n'en a point: & jamais DESPREAUX
N'auroit parlé de SOPHOCLE & d'ESCHYLE,
S'il eût prévû ſon Dramatique ſtile.
Uniſſons-nous: Adorons un Auteur
Qui du Parnaſſe atteindra la hauteur:
Qui du Cothurne épuiſant les merveilles,
Doit ſurpaſſer RACINE & les CORNEILLES;
Il nous l'aſſure: & ſa Proſe & ſes Vers
Déjà cent fois l'ont dit à l'Univers.

A ce propos, que ſuit un doux murmure,
TREVOUX ſourit & plaiſante l'Augure,
Mais le Heros, malgré ce ris moqueur,
Conſerve encor le maintien d'un Vainqueur;
Il voit s'offrir, pour venger ſa querelle,
D'Adorateurs une troupe nouvelle,
Et tel qui ſeul ne s'y fût pas prêté,
S'y trouve joint, par la foule emporté.

Oui, je t'ai vû, profanant ton ſuffrage
Préconiſer ſon plus biſarre Ouvrage,
Fameux DAMON, & docile à ſes Vœux
Le proclamer *au nombre de tes Dieux*,

Toi, partagé du plus juſte genie!
Toi, qu'adopta le Dieu de l'Harmonie!
Toi, qui chanté par l'immortel ROUSSEAU,
Eterniſas les jeux de ton Berceau,
Quand puiſant l'Art au ſein de la Nature,
Tu *dérobois à* VENUS *ſa Ceinture*?
Or apprens-nous quel charme ſeducteur
Vint t'abaiſſer au rang d'Adulateur,
Comment, *trois fois*, des lauriers d'EURIPIDE
Tu couronnas une Fable inſipide,
Et quel Démon ennemi du bon-ſens
Pour cet Ouvrage alluma ton encens.
Te connois-tu? Le Ciel te fit-il naître
Pour devenir le Flateur ou le Maître,
Et de ton Nom qui t'auroit cru jaloux,
Lorſque l'Auteur te vit à ſes genoux?
Mais ſuſpendez un zele téméraire,
Me dira-t-on, votre goût ſolitaire
Doit du Public reſpecter les Arrêts
Et lui cacher d'inutiles regrets.
Vous fatiguez en vain votre Pupître,
Nouveau Cenſeur, terminez votre Epître,
Ces vieux talens autrefois ſi priſés,
Qu'offrent-ils donc que des charmes uſés?
Vous exaltez RACINE & les CORNEILLES,
Vous préférez les antiques merveilles
Au nouvel Art qui leur fut inconnu;
Or le Public une fois prévenu
N'a pas beſoin de conſulter HORACE
Pour décerner les honneurs du Parnaſſe,

Un autre Eſprit y regne, & c'eſt par lui
Que le VRAI-GOÛT y domine aujourd'hui.
Vit-on jamais la plus ſaine critique
Décourager ſon ardeur Dramatique?
Vit-on jamais; les plus ſenſés diſcours
De ſon bonheur interrompre le cours?
Ah! Pourſuivez, Compoſiteur fertile!
Charmez toujours & la Cour & la Ville;
Chez nos Neveux ſoyez, tel qu'aujourd'hui,
De notre ſcene & l'honneur & l'appui.
Que vos leçons, juſques au dernier âge,
Servent de loix à ce Peuple volage
Chez qui déjà tant de Drames divers
Ont eſſuïé de ſi triſtes revers!
Fixez ſon goût par vos doctes Préfaces,
Triomphez-y de l'Auteur des HORACES,
Sous vos lauriers étouffez ſes Travaux.
Puis, de RACINE éclairant les défauts,
Dégoûtez-nous de ces GRECS inſipides
Qu'imprudemment il choiſit pour ſes guides,
Trop-tôt ſéduit par ces vains Préjugez
Qu'heureuſement vous avez négligez.
Mais concluons qu'il ſeroit aſſez juſte
Que l'on gravât déjà ſous votre Buſte.
„Tel eſt l'Auteur à qui nos Beaux-Eſprits
„Toujours en vain diſputerent le prix.
„Il s'aſſuroit le Dramatique Empire
„Lorſqu'à *Polyeucte* il oppoſoit *Alzire*.
„Bien-tôt Paris dédaignant *Bajazet*,
„Courut en foule admirer *Mahomet*.

',En moins de rien, *Semiramis*, *Oreſte*,
„Furent vainqueurs d'*Electre* & de *Thieſte*.
„On vit alors pour la vingtieme fois,
„Le Spectateur pleurer au *Duc de Foix*
„Et le Public adoptant ce ſuffrage,
„Combla d'honneurs & l'Auteur & l'Ouvrage,
„En attendant que des ſuccès nouveaux
„Vinſſent encor étonner ſes Rivaux.

A ces raiſons, dont je ſens l'importance,
Cher DESPRÉAUX, cédons ſans réſiſtance,
Et s'il eſt vrai qu'en tous lieux, en tous tems,
Par le ſuccès on jugea des Talens,
Suivons l'exemple, aimons ce qu'on admire,
Ou, puiſqu'enfin le ton de la Satire
Ne produiroit déſormais aucun fruit,
Soïons diſcrets & murmurons ſans bruit.

Ainſi du Ciel la diverſe influence.
Aux goûts divers donna toujours naiſſance:
Les froids eſſais du ſiecle d'ENNIUS
N'annonçoient point VIRGILE & VARIUS;
Et chez LUCAIN la penſée & le ſtile
Ne m'offrent plus le ſiecle de VIRGILE.
Jadis, chez nous, la Farce à juſte prix
Charma long-tems les Gothiques Eſprits:
D'un TRIVELIN les rencontres groſſieres
Valoient alors les REGNARDS, les MOLIERES,
Et le Parterre, en ce ſiecle engourdi.
Daigna pleurer aux Drames de HARDI.

Le

Le jour parut, on vit à ſon Aurore
Les Dons du Ciel, les Richeſſes de FLORE,
D'heureuſes mains ſçurent les aſſortir;
D'un long ſommeil le *Goût* voulut ſortir;
Déjà les Dieux promettent à la SEINE
Un autre AUGUSTE, un HORACE, un MECENE,
L'Oracle eſt ſûr, on le voit accompli,
Paris triomphe *& ſon ſort eſt rempli.*
O Tems heureux! où l'aimable *Nature*
Brilloit ſans *fard*, charmoit ſans *impoſture*,
Où tout cédoit aux Talens reconnus,
Tems fortunés, qu'êtes-vous devenus?
Dans ces beaux jours une jalouſe intrigue
S'oppoſe en vain au ſuccès de RODRIGUE,
L'Auteur vengé s'éleve juſqu'aux Cieux,
Il entretient les Héros & les Dieux,
Et confident du Maître du Tonnerre,
De ſes Décrets il informe la Terre,
Le grand Arbitre a remis dans ſes Mains
Le ſort des *Grecs*, des *Parthes*, des *Romains*.

Non moins ſublime, & plus touchant encore,
Que de beautés ſon Rival fit éclore!
Majeſtueux dès ſon premier eſſai!
Toujours exact, toujours grand, toujours vrai,
Tel que toujours on ſe plut à l'entendre,
Parfait enfin, s'il eut été moins tendre.
Ainſi brilla le Cothurne François.

THALIE auſſi ſe ſoumit à des Loix.
Bien-tôt MOMUS combla ſon eſpérance,

Il ranima les cendres de TERENCE,
Il épura sa morale & ses jeux,
Il présenta des Sujets gracieux;
De traits plus doux il arma la satire,
De ses défauts lui-même il osa rire;
On ne vit point chez lui THALIE en pleurs,
De MELPOMENE usurper les douleurs,
Et, de long-tems, l'Ecole Dramatique
Ne fut livrée au *larmoïant* Comique:
MOLIERE alors bisarrement vêtu,
En grimaçant enseigna la vertu.
Tel qui pourtant cherche à la mieux connoître,
Fuit cette Ecole & prend un autre Maître.
Ce Siecle aimable en forma de parfaits.
Siecle enchanté, digne de nos regrets!
Par quel Destin ce solide avantage
Ne peut-il donc s'étendre d'âge en âge?
Fameux Auteurs du Siecle de LOUIS,
Les vrais Talens sont-ils évanoüis,
Ou pense-t-on que PHOEBUS les appelle
A parcourir une route nouvelle,
Et qu'en quittant les antiques sentiers,
On les verra cueillir plus de lauriers?
Or, puisse un jour le bonheur de la France
ANÉANTIR LA FATALE EXISTENCE
Des *Concetti*; des Traits Sophistiqués;
Des *Riens* pompeux; des Drames efflanqués;
Et dans ces lieux que le charme fascine
Les immolant aux manes de RACINE,
Nous ramener ces jours délicieux

Où le Cothurne.... Y penſai-je? Quels vœux!
Quoi! j'aurois vû ce Maître de la Scene,
Y renoncer, rompre avec MELPOMENE,
Lui reprocher PHEDRE, BRITANNICUS,
Proſcrire ORESTE, AGAMEMNON, PYRRHUS,
Et je pourrois, eſclave du Théâtre,
A ces Heros rendre un culte idolâtre?
Non, du Poëte adoptant les regrets,
Oſons ſouſcrire à ſes derniers ſouhaits,
Heureux qui penſe à ſe les rendre utiles!
Qui ſçait aimer des plaiſirs plus tranquilles!
Il voit, il plaint dans ces tendres Auteurs,
L'Art de cacher le poiſon ſous les fleurs,
Il s'en éloigne & craignant ſa foibleſſe
Il cherche ailleurs des leçons de ſageſſe.
Vous les offrez, dans ces Tableaux divers
Où ſe dévoile à nos yeux l'Univers,
Sage DAMIS, vos précieux Ouvrages
Réüniront à jamais les ſuffrages.
Puiſſions-nous voir nos Faſtes, nos Journaux,
N'enrégîtrer que de pareils Travaux!
Puiſſe CLEON, choiſiſſant un tel guide,
Au *Pétillant* préférer le *Solide*,
De la Nature étudier le ton
Et renoncer au moderne jargon!
Tandis qu'HYLAS, Rival de LA BRUYERE,
Aux *Préjugés* oppoſe une Barriere,
Qu'EUDOXE en Vers par APOLLON dictés,
Nous reproduit les antiques Beautés;

Que

Que POLEMON, chéri des Deſtinées,
Pourſuit ſa courſe, & vainqueur des Années
Enchante encore aujourd'hui les Neveux.
Dont autrefois il charma les Ayeux.

MAIS terminons l'eſſai de notre zele;
A d'autres ſoins la ſaiſon nous rappelle;
POMONE fuit: THEMIS réprend ſes droits.
Quittons les Prés, les Fontaines, les Bois.
Diſparoiſſez, amuſement ſtérile,
Fruit du loiſir: Allons changer de ſtile,
Et nous courbant encor ſous le Fardeau,
Revoir LOUET allongé par BRODEAU.

Neque enim concludere verſum
Dixeris eſſe ſatis. Horat.

Remarques hiſtoriques & critiques ſur quelques peintres allemands.

La peinture eſt un de ces arts, qui ne tarde gueres à paroitre dans les païs où la politeſſe des mœurs, les connoiſſances de l'eſprit & le gout commencent à prendre la place de la barbarie, de l'ignorance & de cette inſenſibilité pour le *beau*, qui ſemble être naturelle aux nations barbares. Un peuple inſenſible aux charmes de cet art, ne ſauroit être un peuple policé. C'eſt là ſans doute la raiſon qui rend les nations auſſi jalouſes de leurs artiſtes, que portées à les élever au-deſſus de tous les autres.

La nation allemande, auroit tort de rougir des reproches de quelques étrangers trop prévenus contre elle; c'eſt bien ſans raiſon, qu'on lui ſuppoſe peu de gout pour la peinture, & qu'on regarde comme médiocres les progrès que cet art a fait en allemagne. On y trouve des cabinets comparables aux meilleures collections de Rome, de Veniſe, & de Paris; & par rapport aux artiſtes que notre patrie a vû naitre, ou qu'elle a nourris & honorés, ils

ne ſont ni en ſi petit nombre, ni ſi obſcurs, qu'il ne ſoit aiſé de les mettre en parallele avec ceux de toutes les autres nations.

Un nouvel ouvrage, * que nous avons lû avec plaiſir, donne des preuves bien ſenſibles de ce que nous venons de dire. Un amateur de la peinture ** aïant formé peu à peu un cabinet, plus conſidérable par le choix des piéces, que par le nombre des tableaux, on en donne dans cet ouvrage un catalogue raiſonné; les éclairciſſemens hiſtoriques & critiques qu'on y trouve ſont aſſurément d'un grand connoiſſeur: nous ſommes ravis de le voir ſaiſir l'occaſion de parler plus particulierement des peintres allemands & de leurs ouvrages, & nous allons rendre compte à nos Lecteurs de ce qu'il nous apprend à ce ſujet.

L'auteur commence ſes remarques par examiner le reproche fait aux anciens peintres & gra-

* *Lettre à un amateur de la peinture, avec des éclairciſſemens hiſtoriques ſur un cabinet & les auteurs des tableaux qui le compoſent. Ouvrage entre-mêlé de digreſſions ſur la vie de pluſieurs peintres modernes.* à Dresde chez Walther 1755. 8vo.

** On nous dit que c'eſt Mr. de Haguedorn, conſeiller d'ambaſſade de ſa M. Polonoiſe & frère du celébre Poëte que l'allemagne a perdu l'année paſſée. Cette collection de tableaux eſt à vendre.

Sächsische Landesbibliothek – Staats- und Universitätsbibliothek Dresden http://digital.slub-dresden.de/id362549893-17550000/140 gefördert von der Deutschen Forschungsgemeinschaft DFG

& graveurs allemands, ſur le gout gothique qui regne dans leurs ouvrages; reproche fondé ſurce qu'ils n'ont pas imité la nature dans ſon *Beau* & ſur la ſechereſſe des plis dans les draperies, qui tiennent plus du papier que de l'étoffe: reproche, dit notre auteur, qu'ils doivent au moins partager avec bien d'autres peintres contemporains; ſi les étrangers ſe ſont corrigés de ce défaut en ſuivant les grands modèles que l'Italie leur a fournis, pluſieurs peintres & graveurs allemands en ont fait autant. Il ne faut pas les juger tous ſur quelques morceaux d'*Albert Durer*, de *Lucas van Leyden* ou de leurs dévanciers. La plupart des eſtampes de *George Pens* reſpirent le vrai gout de *Raphael*; *ſes arts liberaux*, ſa *groupe d'Abraham* & de *Lazare* accompagnés d'anges dans l'eſtampe du *mauvais riche*, & ſon tableau qui repréſente N. S. dormant dans le bateau en ſont des preuves.

Il eſt difficile d'être entierement impartial. On critique avec raiſon le mauvais gout dans les draperies: Mais d'où vient, dit notre auteur, que les peintres exempts de ce défaut, participent ſi rarement aux louanges des ariſtarques de la peinture? On taxe *van*

der Werf d'avoir deſſiné en grand, lui qui dans le cas dont il eſt queſtion n'avoit cherché d'autre gloire que celle d'obéir à l'Electeur ſon maitre. On critique encore ſon coloris, & on ſe tait ſur l'extréme beauté de ſes draperies. Dira-t-on que la draperie n'eſt qu'un acceſſoire, & qu'on ne juge les peintres en hiſtoire que ſur l'eſſentiel, ſur la diſpoſition & ſur le deſſein des figures? Soit; mais alors il faut faire grace des mauvaiſes draperies aux peintres, qui ont ſatisfait à l'eſſentiel. C'eſt le cas d'*Aldegraf*. Son deſſein eſt mâle & ſoutenu, ſa profonde intelligence, ſa grande connoiſſance de l'Anatomie nous rappellent les perfections de *Michel Ange* ſon contemporain. Les gladiateurs d'*Aldegraf*, & les Bacanales de *Jacob Bink* ſeroient certainement plus du gout d'un *Michel-Ange* ou d'un *Jules Romain*, que pluſieurs productions modernes, où le gout de la mode a prévalu ſur la noble & majeſtueuſe ſimplicité de l'antiquité.

A prendre l'expreſſion de *gout gothique* dans un ſens général, il faut dire que ce défaut conſiſte proprement dans la reſſemblance de la petite manière & dans les ornemens ſur-chargés. C'eſt dans ce ſens que le gout des enjolivemens peut inſenſi-

ble-

Sächsische Landesbibliothek – Staats- und Universitätsbibliothek Dresden http://digital.slub-dresden.de/id362549893-17550000/142 gefördert von der Deutschen Forschungsgemeinschaft DFG

blement tourner en gothique au milieu même de Paris, & à la ſource des beaux arts. *Aldegraf* & *Jacob Bink* ſont à couvert de ce défaut. Quand on conſidere que l'une des Bacanales du dernier eſt de l'année 1529, un an après la mort d'*Albert Durer*, on eſt embaraſſé de ſcavoir, ſi c'eſt le progrès de la peinture dans un ſi court eſpace de temps, qui doit nous étonner le plus, ou bien ſon *retardement* dans les ſiècles ſuivants: ſiècles dans lesquels on ne vit naître que de loin à loin un *Holbein*, un *Jean de Calchar*, un *Henri Golzius*, un *Chriſtophle Schwarz*, un *Jean Rotenhamer*, un *Heins*, un *Jean van Achen*, un *Screta*, un *Charle-Loth* avec *Daniel Saiter* ſon Eleve, un *Willman* un *Schœnefeld*, un *Dufſeit*, un *Bertolet Flemael* & un *Gerard Laireſſe* (tous trois peintres liégeois) un *Strudel*, un *Rothmayer*, un *Raphael Mengs*.

Si l'on vouloit examiner les choſes ſans préjugé, on trouveroit que ce grand *finiment*, commun aux ouvrages des anciens peintres & graveurs allemands, n'étoit pas moins eſtimé alors en Italie qu'ailleurs, & que cette Nation en avoit peut-être donné l'exemple. La perſpective, choſe ſi eſſentielle pour produire l'illuſion néceſſaire aux tableaux, étoit très bien obſer-

obſervée par nos anciens artiſtes. Les Livres qu'*Albert Durer* a fait ſur la perſpective étoient alors la ſource principale, où l'on alloit puiſer des regles, que l'on obſervoit ſi exactement, qu'on peut citer les eſtampes des Anciens peintres & graveurs comme autant de modeles, ſur tout ceux d'*Aldegraf* & de *Hans Broſamer*.

C'eſt ainſi que notre auteur fait voir que le gothique, ou plutôt le mauvais gout, n'eſt ni particulier aux anciens peintres allemands, ni auſſi généralement repandu parmi eux que le prétendent certains auteurs prévenus.

Les académies de peinture, de ſculpture & d'Architecture établies en quelques endroits de l'allemagne, prouvent viſiblement le gout de la nation pour ces beaux arts. Notre auteur parle de ces établiſſemens dans un de ſes chapitres. Les Académies d'*Augsbourg* & de *Nuremberg* ont formé de bons ſujets. On ſcait ce qu'on a fait à cet égard à *Berlin* & à *Dresde*. L'académie de peinture de la derniere de ces deux villes fut établie en 1697. Si elle n'eſt pas auſſi riche en tableaux que celle de *Vienne*, la gallerie royale y ſupplée, & ce treſor étant tous les jours ouvert aux amateurs de l'art, ceux qui ont deſſiné à l'académie d'après le mo-

Sächsische Landesbibliothek – Staats- und Universitätsbibliothek Dresden http://digital.slub-dresden.de/id362549893-17550000/144 gefördert von der Deutschen Forschungsgemeinschaft DFG

modèle, peuvent achever de ſe former le gout ſur les chef-d'œuvres des plus grands maitres. L'avantage dont les Capitales de l'Eſpagne * du Dannemarck ** & de l'Ecoſſe *** ne jouiſſent que depuis peu, & que *Londres* ſouhaite encore, eſt réel, dès que les arts ceſſent de languir. L'Empereur *Charles VI.* érigea à *Vienne* une Académie en 1726. *Jaques van Schuppen* en fut le premier Directeur.

En 1751, après la mort de ce peintre, cet établiſſement prit une nouvelle face. Sa conſtitution approche en quelque maniére de celle de l'Académie de Paris, ſi ce n'eſt que tous les trois ans il ſe fait à *Vienne* une nouvelle élection, & que la charge de Recteur y eſt alternative comme celle des autres Académiciens. L'académie a trois Profeſſeurs, qui dans le cours de chaque quartier ont chacun leur mois pour donner des leçons de peinture; il en eſt de même pour la ſculpture. Le profeſſeur d'architecture

* L'Académie de peinture, de ſculpture & d'architecture à Madrid fit ſa première ouverture en 1752.

** La fondation d'une pareille académie commencée en 1738. fut achevée à Copenhague en 1754.

*** L'établiſſement fait à Edimbourg ſous les auſpices du Duc de Hamilton a été publié par les gazettes du mois de Juillet 1754.

Sächsische Landesbibliothek – Staats- und Universitätsbibliothek Dresden http://digital.slub-dresden.de/id362549893-17550000/145 gefördert von der Deutschen Forschungsgemeinschaft DFG

chitecture enseigne dans tout le cours de l'année. C'est à l'occasion de cette Académie, que l'auteur parle de la vie & des ouvrages de quelques célébres artistes qui en ont été membres. Les noms de *Raphael Donner* & de *Baltasar Permoser* sont d'une celebrité trop connue, pour que l'auteur ne s'arrete un moment sur l'histoire de leur vie & de leurs ouvrages.

Les statues du grand jardin de Vienne, comme par exemple celle qui represente la Charité, la Peinture & la sculpture qui s'embrassent, celle d'une moresque avec son enfant, & surtout celle du more qui tient un poisson prouvent assez l'habileté de *Balthasar*: Il étoit ainsi que Donner fort supérieur à un sculpteur étranger * d'ailleurs assez habile, qui eut ensuite le bonheur de faire agréer ses talens à la Cour Palatine. Parmi les ouvrages de *Raphael Donner* on admire surtout la belle fontaine qui est dans la nouvelle place: monument infiniment plus précieux par sa noble simplicité, que ces pyramides surchargées d'ouvrages, que personne ne sauroit bien distinguer; ces mêmes pyramides destinées a décorer les grandes places, ne devroient offrir aux passans que des grou-

pes

* Grupello.

pes distinctes & sensibles à la vûe. La statue de l'Empereur *Charles VI.* qu'on voit à *Breitenfurt* proche de *Vienne* est un morceau également exquis dans son espèce. On diroit que le marbre s'est amoli sous le ciseau de l'excellent sculpteur.

Raphael Donner naquit à *Esling*, village de la Seigneurie d'*Erkertstau* en Autriche, sur les Frontieres de la Hongrie; il mourut a *Vienne* en 1740. âgé de 60 ans ou environ, ses progrès dans la sculpture sont d'autant plus étonnans, qu'il n'avoit vû l'Italie que pour y acheter du marbre. Mais la reputation de *Balthasar Permoser* l'engagea à faire un tour en Saxe pour voir ce fameux artiste, & ses ouvrages alors inconnus à *Vienne*. La belle statue du Prince *Eugene* conservée dans le Jardin du Fauxbourg est de ce dernier. On nous apprend que quelque grand que fut ce genie, il avoit tous les caprices d'un artiste médiocre: à la moindre critique il s'effarouchoit & alloit detruire les productions de son ciseau. Il étoit né à *Cammer* en Bavière l'an 1650 & avoit pris à *Salzbourg* les principes de son art qu'il porta bien loin par les divers voyages qu'il fit en Italie. Après y avoir demeuré plus de 14 ans,

il vint s'établir à *Dresde* du tems de l'Electeur *Jean George III.* & y mourut en 1732.

On parlera longtems des beaux ouvrages de *Sluter*, ſi eſtimé à *Berlin* *, & de ceux de *Rauchmuller* connu à *Breslau.* Plus on a de gout pour l'antiquité plus on doit eſtimer ces artiſtes allemands, qui ne l'ont jamais perdu de vûe.

Les réflexions générales de notre auteur ſont entre-mêlées d'un grand nombre de digreſſions ſur les vies & les ouvrages de pluſieurs peintres modernes ou allemands, ou établis en allemagne. Nous allons en faire connoitre quelques uns.

Le zêle que les allemands ſe permettent pour conſerver à leur nation les peintres nés dans les terres de l'Empire, pourroit s'étendre jusqu'aux peintres nés à *Trente.* Cette ville nous rendroit alors ſon P. *Pozzo* né, établi, & mort en allemagne. Du moins nous appartient-il d'auſſi bon droit que *Rubens*, qui né de parens flamans n'a paſſé que ſon enfance à *Cologne.* Malgré cela *Pozzo* eſt cenſé Italien, & l'Ecole de

* La ſeule ſtatue équeſtre de bronze du grand Electeur, placée ſur le grand pont, ſuffiroit pour immortaliſer cet artiſte.

Sächsische Landesbibliothek – Staats- und Universitätsbibliothek Dresden http://digital.slub-dresden.de/id362549893-17550000/148 gefördert von der Deutschen Forschungsgemeinschaft DFG

de *Rubens* eſt cenſée flamande. *Houbrachen* range parmi les artiſtes flamands *Gaſpar Netſcher* né à *Prague*, *Jean Lingelbach* & *Abr. Minjon* nés à *Franckfort*, *Jean Lys*, né à *Oldenbourg*, *Rubens* né à *Cologne*, *Gerard Laireſſe* né à *Liege*, *Gou. Flinck* né à *Cleve*, *Ludolf Bakhuiſen* & *Fred. Moucheron* nés à *Emden*, *Erneſt Stuven* né à *Hambourg*. Pluſieurs peintres allemands ont eu de la réputation en angleterre : comme par exemple *Pierre van der Faes* connu ſous le nom de *Lely*, Weſtphalien, *Cloſterman* de *Hanovre*, *Ferg* de *Vienne*, *Zincke* Saxon & G. *Knelles* de *Lubec*.

Mais indépendamment de ces artiſtes, qui ſe ſont établis dans les païs étrangers, l'allemagne ne manque pas de grands maitres nés, établis & morts dans ſon ſein. Nous renvoyons nos Lecteurs à l'ouvrage même dont nous parlons, pour y puiſer une connoiſſance plus complette de ces hommes célébres, nous nous contenterons de leur donner ici une échantillon de la maniere dont notre auteur fait connoitre ces artiſtes.

Pierre *Strudel*, fameux peintre en hiſtoire établi à *Vienne* ſous l'Empereur *Leopold*, étoit Tirolien, il naquit à *Khloes* ou *Clez*. Il paſſa fort jeune à *Veniſe* : & travailla d'abord ſous *Charles-*

Loth

Loth dans le tems que *Rothmayer* y étoit encore. L'Empereur le fit Baron. Le chateau de Sa Majeſté Imperiale fut rempli des ouvrages de *Strudel*, qui ont beaucoup ſouffert par les changemens qu'on a faits à ce batiment. Son coloris eſt extrémement fort, mais ſouvent trop égal. *Strudel* excelloit à peindre des enfans nuds. On voit de lui de belles bacanales dans la Gallerie de *Duſſeldorp*. Il mourut à Vienne en 1717.

Son premier rival & ſon compagnon d'étude étoit le fameux *Jean Francois Rothmayer*, nommé Baron de *Roſenbrunn*, originaire de *Salzbourg* & mort à *Vienne* vers l'année 1727. Les égliſes de *Vienne* & de *Breslau* ſont remplies de ſes ouvrages. Il avoit véritablement la verve pittoresque. Si l'on trouve des ouvrages où il s'eſt viſiblement négligé, c'eſt qu'il en a fini étant fort mécontent.

Raphael Mengs nâquit à Dresde l'an 1728 ſon pere eſt un fameux peintre en mignature & en émail, Danois d'origine & établi à la cour de Dresde dont il eſt penſionnaire. Le jeune *Mengs*, après avoir apris de ſon pere la peinture en émail & au paſtel, & après l'avoir ſuivi en Italie en 1740, en revint pour don-

donner dans un âge, où les autres ne font que promettre, des preuves d'une très grande habileté. Il jouit de la charge & de la penſion de premier peintre du Roi. Retourné à *Rome* il y acheve des tableaux qui feront l'éloge de l'auteur comme on en peut juger par des esquiſſes, qui ont étonné les connoiſſeurs autant par le bel accord de toutes les parties, que par l'eſprit de vie répandu dans les moindres traits. Le Pape vient de nommer cet artiſte à la place de Directeur de la nouvelle académie des Peintres, établie au Capitole en 1754. Il excelle dans le paſtel comme dans la peinture en huile. Son chef d'œuvre eſt un portrait de ſon auguſte maitre.

Francois Ferg eſt né à Vienne en 1689. Il avoit presque achevé ſes claſſes quand ſon pere *Pancrace Ferg*, peintre médiocre le mit entre les mains d'un de ſes confreres. Le choix du pere ne tourna guere à l'avantage du fils. Après avoir paſſé ou plutôt perdu quatre ans chez ce maitre, on le deſtina à peindre en grand des ſujets d'hiſtoire. Mais le jeune *Ferg* préféra l'étude d'après *Callot* & *Seb. le Clerc*. Il ſe perfectiona quant aux figures ches *Hans Graf* peintre eſtimé à *Vienne*, &

quant

quant aux païſages chez *Orient* fameux païſagiſte. L'envie le prit de voyager: Il partit de *Vienne* en 1718, & après avoir ſéjourné dans pluſieurs villes de l'allemagne il paſſa à *Londres*. Le malheur lui en voulut, dérangé dans ſes affaires domeſtiques, il ne put rien faire de bien conſidérable: Il y eſt mort en 1740.

Chretien Hulfgott Brand. L'eſtime que les connoiſſeurs étrangers accordent aux ouvrages de ce peintre, dont ils ont même exercé le pinceau, prouve, que la juſte célébrité des artiſtes eſt plutôt le fruit d'une mûre réflexion, que celui du préjugé national. Sa famille eſt originaire de *Franckfort* ſur l'*Oder*, où il nâquit en 1695. Après avoir achevé ſes claſſes à *Hambourg*, où ſon pere vivoit du négoce, il paſſa à *Ratisbone* ches ſes parens maternels, qui eurent le credit de le faire recevoir dans quelque bureau où il s'attacha aux affaires de la diète. Mais la connoiſſance qu'il y avoit faite du fameux *Agricola*, l'engagea à s'appliquer à la peinture, ou plutôt l'inclination qu'il avoit pour cet art prévalut ſur toutes les autres vûes, qu'il pouvoit avoir. Il s'établit en 1720 à *Vienne*, & il y cultiva

cultiva les artiſtes les plus diſtingués. La nature ſe dévoila au peintre qui oſoit la conſulter. Ses ouvrages furent recherchés avec empreſſement. Les voyageurs les admirent dans le Dannemark comme dans les Etats du Roi de Sardaigne, les miniſtres de l'une & de l'autre cour ayant occupé ce peintre.

Les premières piéces de *Brand* étoient un peu ſombres, mais il ſe corrigea bientôt. L'aménité & la fonte des couleurs caractériſent ſes derniers tableaux. Ses compoſitions ſont moins chargées que dans pluſieurs païſages d'un gout héroique, cependant la nature n'y a rien perdu. Il régne dans ſes païſages de ces verds indécis dont les teintes approchent de celles de *Swaneveldt*, quoique je ſois très perſuadé, dit l'auteur, que le peintre n'a point penſé à l'imiter. Tant il eſt vrai que puiſant dans la même ſource, les peintres obſervateurs de la belle nature & ſusceptibles des mêmes ſenſations, doivent rencontrer au moins dans le coloris ce beau vrai, qui ſeul rend les imitations heureuſes. Peu de païſagiſtes allemands l'egalent dans la repréſentation des eaux tranquiles & des vapeurs que le ſoleil diſſipe. La ſimplicité dans la compoſition & la variété

dans

dans les teintes le caractérisent. Cette simplicité ne lui fait pas omettre le *second plan*, comme quelques païsagistes le hazardent en opposant *l'avant fond* à des *lointains*: manière assez facile de se tirer d'affaire à peu de fraix. Mais le peintre s'aide quelquefois des accidens ou des ombres suppoſées, qui sur un belle plaine produisent de nouveaux *sites*, arbitraires mais conformes aux effets journaliers du soleil & au mouvement des nuages.

Nous nous sommes un peu étendus sur cet article afin de faire connoître en même tems à nos lecteurs la critique fine & sensée de notre auteur.

Joachim François Beich n'a pas fait moins d'honneur à la patrie que le précédent. Il naquit en 1665. à *Ravensbourg* en Soüabe d'un pere géometre, qui s'amusant à peindre, lui donna quelques leçons de peinture. S'étant ensuite attaché à la cour de *Munich* il a peint toutes les Batailles que l'Electeur *Maximilien Emanuel* a données en Hongrie, avec la situation des lieux. Il est mort en 1748. C'est faire le plus grand éloge de ce peintre que de dire que le fameux *Solimene*, qui avoit vû de

ſes

ſes païſages, en fut ſi enchanté, qu'il en copia pluſieurs au rapport de Dominici. *

La païſage eſt la partie de la peinture, qui a été la plus cultivée en Allemagne. Aux grands païſagiſtes dont nous venons de parler, l'auteur ajoute *Thiele*, né à *Erfort* en 1685. Il étoit né peintre, l'éducation n'y avoit rien contribué, dans ſa jeuneſſe il prit le parti des armes. Il eſſaya dans la ſuite de peindre en *détrempe*, tantôt pour copier les païſages *d'Agricola*, & tantôt pour les imiter. La connoiſſance qu'il avoit faite de ce peintre & quelques bons conſeils qu'il en reçut, ſecondérent ſes heureuſes diſpoſitions. Mais il n'y avoit que *Manyoki*, qui le put déterminer à peindre en huile. Le ſuccès répondit aux préceptes, & aux lumières dont *Thiele* s'avouoit redevable à cet habile peintre, acoutumé à deſcendre dans tous les détails, lorſqu'il s'agit d'examiner l'*harmonie* d'un tableau.

Etabli à *Dresde* & honoré du titre & de la fonction de peintre de la cour, il fut chargé de tirer d'après nature les plus belles vues de la

* V. vite de pittori &c. di Bernardo de Dominici in Napoli 1745. T. III. p. 618.

la Saxe. Ses tableaux ſont autant de Topographies par l'étendue du païs qu'il a ſû exprimer. Il étoit parvenu à un aſſez haut degré de perfection dans l'imitation de la nature, lorsque la mort l'enleva en 1752.

Notre auteur s'étend fort au long ſur le chapitre du célébre *Manyoki*. Il naquit à *Szokolya* près de *Novigrad* en Hongrie en 1673 d'une famille noble. A l'age de 12 ans il paſſa en Allemagne. Un auditeur général des troupes de Brunswic-Zell, nommé *Doelfer*, l'y mena de *Comorra*, où les parens du jeune *Manyoki* s'étoient alors réfugiés. *Doelfer* n'ayant point d'enfans leur promit de ſe charger de l'éducation de leur fils, & de le faire étudier, promeſſes qui n'aboutirent qu'à lui laiſſer le choix d'un autre metier. Il ſe décida pour la peinture. Un deſſinateur de *Zell*, nommé *Schiller*, lui donna, pendant quelques mois, les premières leçons du deſſein. Quant au maniment du pinceau & à l'application des couleurs il profita encore quatre mois des inſtructions d'un peintre de portraits, nommé *Andre Scheitz* fils de *Matthieu Scheitz* qui lui même avoit profité de *Phil. Wouwerman*. *Manyoki* dut le reſte à ſes diſpoſitions naturelles, à une attention ſui-

vie

Sächsische Landesbibliothek – Staats- und Universitätsbibliothek Dresden http://digital.slub-dresden.de/id362549893-17550000/156 gefördert von der Deutschen Forschungsgemeinschaft DFG

vie & à l'étude qu'il faiſoit des ouvrages des premiers maitres de l'art. Il choiſit le portrait & dans le commencement il ſaiſit le gout de *Largillière* dont il vit d'excellens portraits à *Salzdahlen* & puis à *Berlin*, où il arriva en 1703.

Le feu Roi de Pruſſe, pour lors Prince Royal, l'honora de ſa viſite. Il fut obligé de travailler en préſence de S. A. R, qui lui ordonna enſuite de peindre les officiers de ſon régiment. La Princeſſe de *Ragotzi*, étant alors à *Berlin* l'engagea en 1707 ſur le pied de gentilhome, au ſervice du prince ſon époux. Vers la fin de l'année 1709 ſon maitre jugea à propos de l'envoyer en Hollande, accompagné du malheureux Clement avec lequel il paſſa par Berlin, ou il revint en 1710.

Deux ans après le prince lui ordonna de le venir trouver à *Dantzig*, & il le recommanda à quelques Seigneurs Polonois. Cet artiſte ſe diſtingua dans cette occaſion par de ſi beaux portraits, que le Grand-Maréchal de la Couronne *Bielinski* en parla au feu Roi de Pologne, qui l'appella à Varſovie en 1713, & qui lui donna l'année ſuivante la place de peintre & de penſio-

naire de la Cour, il vit encore avec la reputation d'excellent Coloriſte. Une longue expérience & une recherche des plus curieuſes lui a appris à connoitre le *produit* des différentes couleurs tant par rapport à leur préparation, qu'à l'égard de l'effet & de la durée. C'eſt un ſecret de l'art que de faire valoir par le voiſinage, de ſimples traits ainſi que les grandes maſſes. *Manyoki* avoue qu'il n'a pas trouvé à cet égard d'artiſte ſupérieur à Mr. *Pesne*.

Nous finirons cet extrait pas l'article de *Chrétien Guillaume Erneſt Dietrich* célébre peintre de *Dresde*. Il naquit à *Weimar* en 1712. Son pere, établi à *Dresde*, lui donna les premiers principes de l'art, & le plaça en 1727. chez Alex. *Thiele*: obligé de peindre ſous la direction de cet artiſte, il ne le copia pas, mais il joûta contre l'original. Les hommes à talens s'annoncent dès leur plus tendre jeuneſſe, à l'âge de dix huit ans *Dietrich* montra aſſez de genie pour mériter une penſion de 400 écus, que lui donna un Seigneur qui le prit à ſon ſervice: Il demeura quatre ans dans cette avantageuſe ſituation; au bout de ce temps il forma le deſſein de voyager en Hollande, & partit

en

en 1734: Avec un goût né pour les beaux arts il se perfectionna dans l'espace d'une année au point de mériter à son retour l'honneur d'entrer au service du Roi; on vit déjà en 1739 dans la gallerie royale, quelques unes de ses pieces. En 1743 il fit le voyage d'Italie.

La connoissance qu'il acquit dans sa jeunesse par les tableaux de *Claude*, de *Jean Both*, de *Berchem*, de *du Jardin*, d'*Everdingen*, de *Poelembourg* & d'*Elzheimer* fut pour ainsi dire le germe des différentes maniéres de peindre & d'un certain gout petillant qu'on découvre dans ses ouvrages. L'étude des principes généraux lui rendit l'imitation des grands maitres fort aisée, quoique cette imitation n'entra pas dans son étude principale. *Rembrand* prévalut chez lui, ce fut lui surtout qu'il tacha d'imiter. Il réussit dans ce gout, soit que la scene du tableau suppose un lieu fermé, soit qu'elle présente une campagne. Dans le dernier cas cependant notre peintre s'en éloigne un peu, & le talent qu'il a pour le païsage lui fait mêler dans ses sujets d'histoire des perfections, qui échapent à beaucoup d'autres.

Les touches larges & moëlleuſes caractériſent non ſeulement ſes tableaux en général, mais ſurtout ſes figures dans le païſage, qui tiennent du gout de *Berchem*, indépendamment des compoſitions où il fait entrer des animaux. Le gazon & les plantes ſur le devant du tableau ont ce détail, & cette couleur riante que *du Jardin* donna à ſes plus beaux morceaux. Les maſures & les ruines, dans des ſujets ou des bergères gardent leur troupeaux, ſont dans le gout de *Poelembourg*. C'eſt le Peintre que *Dietrich* a étudié avec prédilection. Sans s'être jamais déterminé pour les *Watteaux* il en a ſaiſi tous les agrémens. Le genie de *Salvator Roſa* aidera cet habile peintre à nous mettre dévant les yeux ce fameux Vallon, & les ondes précipitées & écumantes de la rivière apellée la *Sorgue* *; il le mettra à portée de preſenter ces rochers par bancs & par lits feuilletés & le grès & ſes crevaſſes, d'un caractère qui eſt peut-être le plus diſtinctif de *Dietrich*, & il ne manquera pas d'y lier quelque tapis de verdure où il ſemblera que *du Jardin* ou *le Claude* auront mis la derniere main.

Mais

* V. *Jac, Phil. Tomaſini Petrarcha redivivus. p. 75. Patavii* 1601. 4to.

Sächsische Landesbibliothek – Staats- und Universitätsbibliothek Dresden http://digital.slub-dresden.de/id362549893-17550000/160 gefördert von der Deutschen Forschungsgemeinschaft DFG

Mais en voilà assez pour faire comprendre à nos lecteurs que l'Allemagne a des artistes capables d'exciter la curiosité des plus grands connoisseurs, & que l'ouvrage que nous avons annoncé contient des faits & des réflexions qui ne peuvent qu'intereſſer les amateurs d'un art, auquel toutes les nations policées ont donné un des premier rangs.

❀ XII. ❀

Réfléxions politiques sur le commerce des grains.

On a dit, il y a long temps, que l'erreur eſt plus nuiſible que l'ignorance : les préjugés font plus de tort aux hommes, que le manque de connoiſſances. Quand on ignore ce qui peut nous être utile, la verité, même foiblement apperçue, eſt un flambeau qui commence à nous guider, mais elle ne ſert de rien lorsque les préjugés nous dominent : On ne ſauroit donc avoir trop d'obligation à ceux, qui cherchent à les détruire, ſurtout lorsqu'il

s'agit du bien public: C'eſt le but qu'un auteur anonyme vient de ſe propoſer. Perſuadé par l'expérience & par de ſolides réfléxions qu'on eſt imbû de certains préjugés ſur le commerce des grains, & ſur l'agriculture, il a cherché à les combattre, & l'a fait avec ſuccès. L'ouvrage * qu'il vient de publier, mérite de ſe trouver dans la bibliotheque de tous les bons citoïens; nous allons en ſuivre les idées

* Eſſai ſur la police générale des grains, ſur leur prix & ſur les effets de l'agriculture. Berlin (Paris) S. p. 4;5. L'auteur a dédié ſon ouvrage à Monſieur le Préſident de Maupertuis: l'épitre dédicatoire eſt un morceau achévé; il y peint les ſentimens du public. L'ouvrage eſt compoſé de trois eſſais, le premier ſur la police des grains, le ſecond ſur les prix, & le troiſieme ſur l'agriculture. Il eſt bon de remarquer, qu'il s'agit toujours ici de ce qui convient à la France, tous les païs de l'Europe ne lui reſſemblent pas aſſez, pour admettre la même police dans les grains. J'ajoute, que ſi l'on ne ſauroit être aſſuré de la juſteſſe des calculs de l'auteur, ſurtout lorsqu'il s'agit des poids, des méſures, & des monnoyes des anciens, cela ne fait rien au fond de l'ouvrage. Nous aurions pu oppoſer quelques raiſonnemens à ceux qu'on y trouve, mais nous avons préféré de rendre compte de l'ouvrage, & de nous réſerver dans d'autres occaſions la liberté de dire ce que nous penſons.

Sächsische Landesbibliothek – Staats- und Universitätsbibliothek Dresden http://digital.slub-dresden.de/id362549893-17550000/162 gefördert von der Deutschen Forschungsgemeinschaft DFG

idées, & les liant enſemble préſenter au lecteur une esquiſſe, qui puiſſe le faire juger des lumieres ſupérieures de notre auteur.

Quelle peut être la raiſon, * qu'un Royaume le plus propre à fournir à ſes habitans une ſubſiſtance aiſée, ſoit presque celui qui ait le plus de beſoin du ſecours des étrangers? Eſt ce faute de culture, ou bien les réglemens & la police ſont ils en effet oppoſés au bien public? Tous ces obſtacles concourent, quoi qu'inégalement, à ſupprimer une partie des grains, que la France pourroit recueillir & vendre à l'étranger au lieu de lui en acheter. Les françois, plus occupés des productions de l'art, ſemblent avoir negligé celles de la nature; ils ont quitté les richeſſes réelles pour acquérir celles de convention, premiere faute; On a voulu remédier aux diſettes & chertés, empêcher les monopoles, on a fait des réglemens qui ont géné les commerçans & inquiété les laboureurs, ſeconde faute. Ce ſeroit une queſtion à examiner, ſavoir s'il n'eſt pas bien plus utile de n'avoir aucune police pour les grains, & de laiſſer une pleine liberté aux ſujets, que de veiller avec ſoin à entretenir

* *Réglemens.*

Sächsische Landesbibliothek – Staats- und Universitätsbibliothek Dresden http://digital.slub-dresden.de/id362549893-17550000/163 gefördert von der Deutschen Forschungsgemeinschaft DFG

une certaine abondance ; Les peuples qui n'ont point de police à cet égard, tels que les Hollandois & les Barbares de l'Afrique, ne manquent jamais de grains, & les premiers qui n'en recueillent presque point chez eux, en revendent à l'Espagne & à la France : la Barbarie en fournit constamment à la Provence. En France on ne trouve aucun reglement avant le XVI^me siècle : Charles IX. fit publier une ordonnance dans un tems de disette, c'est la premiere dont on ait connoissance : au lieu de chercher ce qui pouvoit convenir à la nature du sol, au nombre des habitans, & aux circonstances où l'on se trouvoit, on recourut au Digeste, pour y puiser un nombre de loix, que les Empereurs romains avoient fait publier sur l'administration des grains. Le chancelier de l'Hopital, qui rédigea cette ordonnance, auroit bien dû penser, que le Roïaume de France étoit bien différent de l'Empire Romain. A Rome il étoit de l'intérêt des Empereurs & des Magistrats de veiller seuls à l'administration des grains, c'étoit le moïen le plus sûr de s'attacher le peuple, que l'arrivée d'un vaisseau chargé de bled mettoit au comble de la joïe. Il n'en falloit pas d'avantage pour lui faire oublier la tyran-

nie

nie de ſes maîtres. Les réglemens ſur la police des grains ont encore un défaut eſſentiel, c'eſt d'être une ouvrage de la néceſſité. Ce ſont les calamités qui les font naître, & alors on écoute plus facilement les cris de la multitude, & on n'a pas le courage de ſe roidir contre les préjugés. L'esprit des loix romaines ne pouvoit être celui des loix françoiſes, la France n'avoit pas beſoin de la politique romaine; ce fut donc contre ſes intérêts, qu'elle adopta les loix rigoureuſes, que Rome avoit faites contre les particuliers, qui faiſoient des magazins de grains, & qui ne trafiquoient pas au nom & ſous l'autorité de la république.

Pour remédier* aux diſettes & aux chertés, on a crû en France qu'il falloit des magazins publics, qu'on pût ouvrir dans les tems de calamité. Ce moïen eſt ſujet à bien des inconvéniens: lorsque l'Etat achete, il eſt à craindre, que les dépenſes qu'il fait pour amaſſer une grande quantité de bled, pour le conſerver, pour le diſtribuer, jointes au déchet & à la perte cauſée par les grains qui ſe gâtent, ne renchériſſent ſi conſidérablement le pain, que le peuple ne ſe trouve point ſoulagé dans des tems

* *Magazins.*

Sächsische Landesbibliothek – Staats- und Universitätsbibliothek Dresden http://digital.slub-dresden.de/id362549893-17550000/165 gefördert von der Deutschen Forschungsgemeinschaft DFG

tems de diſette. Lorsque ce ſont des entrepreneurs qui achetent, on eſt expoſé à païer de mauvais grains fort chers, ces gens trop intéreſſés à gagner parcequ'ils risquent toujours, épargnent ſur les dépenſes néceſſaires pour la conſervation des grains, ils cherchent toutes ſortes de moïens pour ne pas perdre ceux qui ſe ſont gâtés, & ils uſent de leur droit excluſif pour rehauſſer le prix des bleds. Tous les magazins publics ſont dangereux: les pourvoïeurs, lors qu'il s'agit de les remplir, achetent à la hâte, & le plus près qu'il eſt poſſible de l'endroit où ils ſont, ils appauvriſſent bientôt une province, ils arrachent ſouvent le peu qui reſte, & cauſent toujours une cherté, du moins momentanée, dans les années qui ne ſont pas extrêmement abondantes: Il n'y a que des particuliers, qui puiſſent enmagaziner utilement pour l'Etat, pour les ſujets, & pour eux mêmes. Un nombre de marchands répandus dans le roïaume, n'épuiſent aucune province en raſſemblant des bleds, ils le font à meilleur marché que l'Etat, ils n'oſent point vendre de grains gâtés à cauſe de la concurrence, ils en font venir à tems des païs étrangers, ils transportent leur ſuperflu. Les achats qu'ils font,

n'étant

n'étant pas ſenſibles, & étant repartis dans différentes provinces ne font pas renchérir les grains; il en eſt bien autrement lorsque des entrepreneurs acheteent une quantité conſidérable: enfin les marchands achetent à meilleur prix, ils ont plus d'œconomie parce qu'il eſt de leur intérêt de n'être pas obligé de vendre trop cher; un entrepreneur ne craint pas la même choſe, il ſe repoſe ſur le defaut de concurrence, & ſur ce qu'on a beſoin de lui.

La liberté * eſt le premier mobile du commerce. L'expérience le prouve: La France & l'Eſpagne qui ont gêné les marchands de grains, manquent perpetuellement, & ont beſoin de l'étranger: l'Angletterre, la Hollande, la Barbarie qui ont laiſſé pleine liberté à leurs ſujets n'ont point manqué, & fourniſſent aux contrées les plus fertiles des biens, qui pourroient y abonder. La liberté fait naître la concurence, & celle-ci eſt ſeule capable d'introduire un taux avantageux au public.

C'eſt bien à tort **, qu'on a invectivé les marchands de grains; le gain qu'ils ont fait, quelque modique qu'il ait été quelquefois, a

été

* *Liberté.*

** *Marchands.*

Sächsische Landesbibliothek – Staats- und Universitätsbibliothek Dresden http://digital.slub-dresden.de/id362549893-17550000/167 gefördert von der Deutschen Forschungsgemeinschaft DFG

été regardé comme un fardeau, que les ſujets ne pouvoient porter; tant il eſt facile de s'aveugler: on n'a rien dit des dépenſes inutiles que l'Etat fait néceſſairement, s'il établit des magazins; & des profits bien plus conſidérables que font les entrepreneurs, on s'éleve contre les petits gains que font quelques marchands: la concurrence cependant les empêchera toujours de gagner trop; car dèsqu'ils ne ſont pas en petit nombre, ils ſont obligés de vendre au meilleur prix poſſible. S'ils ont la liberté de tranſporter leurs grains, ils les vendront avant qu'ils ſe gâtent, & en acheteront d'autres; ils auront des magazins qui ſe vuideront & ſe rempliront tour à tour: le laboureur pourra ſe défaire de ſon ſuperflu, quand il voudra, ſans attendre & ſans craindre de garder ſes grains; il ne lui en reſtera que ce qui lui paroitra néceſſaire: les marchands ſeront trop nombreux pour s'entendre, & d'ailleurs l'appas du gain les défunira toujours pour le bien public: ils pourront peut-être faire rehauſſer le prix des bleds, en les achetant plus chers dans les marchés, mais peuvent ils ſoutenir une pareille entrepriſe? Dès que la liberté eſt établie, les marchés ont plus de vendeurs, lorsque les

grains

grains commencent à y devenir plus chers, & le nombre des vendeurs oblige bientôt le marchand à ſonger, qu'il doit vendre lui même: Enfin ſi les marchands ſoutiennent en général les bleds à un certain prix, c'eſt un bien: un prix trop bas décourage le laboureur, & fait languir les campagnes; il empêche l'abondance parce qu'il la fait craindre. Il eſt utile pour l'Etat, que le marchand vende à l'étranger dans les années abondantes; dans les diſettes il ſçait où il peut en avoir au meilleur prix poſſible. Le marchand travaille plus pour la ſociété, que pour lui même, ſi l'on conſidere ſon travail dans les effets qu'il produit.

L'abondance * nuit ſouvent au laboureur: le bas prix des bleds emporte ſon profit, bientôt il ne cultive que mal, ou ne cultive point: il déſire une mauvaiſe recolte. Une mauvaiſe adminiſtration rend la miſere publique avantageuſe au cultivateur. Il eſt donc de l'interêt d'un état de faire tourner l'abondance au profit de celui qui cultive. La ſortie des grains eſt le ſeul moïen à choiſir dans cette occaſion. L'expérience a prouvé que les plus grandes diſettes ont ſuivi les années les plus abondantes.

Dans

* *Abondance.*

Dans les diſettes * ce ſont les particuliers, qui ſont le plus en état de juger & d'agir. Le marchand n'achete que ce qu'il faut, il le fait au meilleur marché poſſible, & le plus promptement qu'il peut. L'entrepreneur, ainſi que l'état, eſt obligé de s'en rapporter à des commiſſionaires ou ignorants ou infideles, quelquefois l'un & l'autre. L'arrivée de quelques batteaux ſuffit pour faire baiſſer le prix des grains, des magazins immenſes, quand ils ſont à l'Etat ou à des entrepreneurs, n'y ſuffiſent pas: on a acheté à grands fraix, on ne veut pas perdre. Dans les anciens temps ** il étoit permis de transporter des grains hors du Roïaume: cela ne dura pas. Quelques ſiécles après on commença à croire en France, qu'il falloit du moins donner des permiſſions, lorsqu'une année abondante pouvoit mettre les grains à trop bas prix ***. Ces permiſſions ſont inutiles, & très ſouvent dangereuſes: inutiles en ce qu'elles viennent toujours trop tard pour le cultivateur indigent, qui a déjà vendu: dangereuſes en ce qu'elles

* *Diſette.*

** *Permiſſion.*

*** Il y a un traité dans le *détail de la France* imprimé en 1695. qui s'étend beaucoup ſur l'utilité de la ſortie.

qu'elles obligent ceux qui les ont obtenues à acheter le plus qu'ils peuvent, à transporter à la hâte, & à vendre au premier venû: elles ſont toujours la proïe des plus adroits. Aujourd'hui on a fait un pas de plus, on a permis le commerce intérieur, & la ſortie des grains par quelques ports du Languedoc. Il ne reſte * plus qu'à achever cet ouvrage ſi heureuſement commencé: il eſt de l'intérêt de l'Etat ** de permettre la ſortie des grains: ce n'eſt pas la garde de ces biens qui nous alimente, mais leur production ſucceſſive, il faut animer

* *Sortie.*

** En général c'eſt un préjugé de croire qu'il faille défendre la ſortie des denrées. Plus il paſſe de marchandiſes &c. à l'étranger, plus la quantité en augmente au dedans. Les Atheniens mettoient au nombre des crimes le transport des figues, non pas par la crainte qu'elles pourroient leur manquer, ou qu'elles devinſſent trop cheres, mais par je ne ſais quelle ſotte envie d'avoir quelque choſe de particulier. On peut juger combien ils étoient rigoureux ſur ce ſujet, en faiſant réfléxion que c'eſt de là qu'on a appellé les Delateurs des *Sycophantes*, mot qui ſignifie receleur de figues. Les nations qui défendent la ſortie de l'argent ne penſent pas, que cette défenſe ne ſert qu'à faire hauſer le change contre elles, & à occaſioner toujours une plus grande Sortie.

animer le laboureur, & on n'aura pas de diſette à redouter. La ſortie n'eſt defendue nulle part, que dans des cas extraordinaires. S'il en ſort trop, les marchands en feront bientôt revenir: la France peut elle craindre qu'il en ſorte trop, elle qui a mis des droits ſur l'exportation, droits qui étant rehauſſés, diminués, ou ſupprimés peuvent tenir la ſortie dans une juſte balance.

Monſieur de *Vauban* * a ſupputé, que la France contenoit 30000 lieues ** quarrées, chaque lieue 4688 arpens *** 82 perches. En contant 345 de ces arpens pour les chemins, les eaux, les marais, les hayes, les places & les batimens, 236 pour les terres vagues, 600 pour les bois, 300 pour les vignes & 500 pour les près, il reſteroit 2707 arpens pour les terres labourables. De ces terres il y en a tous les ans un tiers en jachéres: des deux autres tiers la moitié eſt emploiée pour les bons bleds, l'autre pour les menus grains: il y a donc chaque année 900 arpens deſtinés au froment; il

* *Calcul.*

** Cinq lieues de France font à peu près trois milles d'Allemagne.

*** Un arpent contient 100 toiſes, & une toiſe a 20 pieds. Dans ce calcul on n'a point compris la Lorraine. Voïes le *Projet de la dixme Roïale.*

Sächsische Landesbibliothek – Staats- und Universitätsbibliothek Dresden http://digital.slub-dresden.de/id362549893-17550000/172 gefördert von der Deutschen Forschungsgemeinschaft DFG

il faut 600 ſeptiers * de graines pour les enſemencer, & l'on conte qu'une terre priſe l'une dans l'autre rapporte trois & demi pour un, les ſemences déduites ou remplacées. Une lieue produit donc 2625 ſeptiers de grains propres à la nourriture des hommes, en ajoutant aux 2100 ſeptiers de bled le quart, c'eſt à dire 525 en orge, qui ſont pris ſur les 900 autres arpens ſemés de menus grains. On conte que chaque habitant conſomme en général trois ſeptiers de bled par an, ainſi chaque lieue de France peut nourir 875 habitans, mais comme il ſe perd beaucoup de grains, ne mettons que 850: ſur ce pied la France peut nourir 25 millions cinq cent mille ames, c'eſt à dire plus d'un tiers de ce qu'elle a d'habitans. On prouve par un autre calcul qu'à la rigueur la France peut nourrir 31 millions d'habitans; nous verrons plus bas par un raiſonnement bien juſte, qu'en améliorant ſes terres & en encourageant ſes laboureurs, elle pourroit en nourrir 35 millions. On a remarqué que dans le courant de dix années, il y en a une mauvaiſe, deux fort médiocres, cinq ordinaires, & deux abondantes; dans cette ſuppoſition, & en ſui-

* Un Septier péſe 240 livres de 16 onces ou 32 lots.

vant le calcul, qu'on vient de faire, il y a année commune un excédent de sept cent cinquante mille muids [*] de bled, ce qui fait la consommation de deux mois [**]: cet excédent se dissipe soit par le déchet, qui augmente après une longue garde, soit parce qu'il se gâte, la plus petite partie sort du roiaume, & les mauvaises années ne se ressentent pas des bonnes, par les raisons que nous avons détaillées: Si au contaire la sortie étoit permise ce surplus auroit été vendu à temps, & en ne mettant le muid qu'à 120 *livres*, ce qui est un prix très modique, la France gagneroit par an 80 millions de *livres*. Ce qui prouve encore, qu'elle n'a pas besoin même dans les mauvaises années du secours des étrangers, c'est que dans celles de 48, 49 & 50 malgré l'administration peu avantageuse elle n'acheta des Anglois que 42 mille muids de bled, ce qui fait 14 mille muids par an, un peu plus que la consommation d'un jour.

Mais

* Un muid contient douze Septiers: c'est à dire 2880 livres. On le taxe ici 120 livres argent de France, c'est à dire, à 32 écus d'Allemagne. Quatre-vingt millions de livres font près de 21 millions quatre cent mille écus.

** Pour tout le Roïaume.

Sächsische Landesbibliothek – Staats- und Universitätsbibliothek Dresden http://digital.slub-dresden.de/id362549893-17550000/174 gefördert von der Deutschen Forschungsgemeinschaft DFG

Màis * tous ces raiſonnemens & ces calculs ne ſuffiront peut être pas à déraciner des préjuges, établis depuis ſi long temps: il faut alleguer des expériences, & prouver par des exemples, ce qu'on peut regarder comme démontré. L'Angleterre peut nous inſtruire: On y permit en 1660 la ſortie des bleds, quand le *quarter* ** ne vaudroit que 24 *ſchelins* ***. On ſe trouva ſi bien de cette ordonnance, que trois ans après on en permit la ſortie, quand le prix du *quarter* n'excéderoit pas 49 *ſchelins* ****, & on chargea le bled étranger d'un droit de 5 *ſchelins* 4 *deniers*. En 1670. on fit monter ce droit jusqu'à 16 *ſchelins*, & en 1689 on accorda cinq *ſchelins* de recompenſe par chaque *quarter* de bled qu'on exporteroit, lorsque ſon prix n'excéderoit pas 48 *ſchelins*. Depuis cette époque on n'a point éprouvé de cherté en Angleterre.

* *Exemples.*

** Le quartre vaut un peu plus de deux Septiers de France, c'eſt à dire 512 livres.

*** Un Schelin vaut à peu près 7 gros. Il faut 20 Scheins pour une livre Sterling. Vingt quatre Schelins valent 6 Risd. 20 gr.

**** C'eſt à dire, 13 écus 16 gros.

Sächsische Landesbibliothek – Staats- und Universitätsbibliothek Dresden http://digital.slub-dresden.de/id362549893-17550000/175 gefördert von der Deutschen Forschungsgemeinschaft DFG

Le prix commun du bled pendant quarante trois ans avant l'année 1689 étoit de 2 *livres* 10 *fols* 11 *deniers Sterlings*, c'eſt-à-dire environ ſeize écus d'Allemagne, il a baiſſé depuis de plus d'un cinquiéme *, quoique l'exportation ait été très grande, car pendant 20 ans (depuis 1725. jusqu'à 1745.) la dépenſe pour les gratifications a paſſé deux millions de France, ce qui prouve qu'il eſt ſorti de ce roïaume pendant ce temps 750000 ſeptiers de bled, & peut être un million de toutes ſortes de grains. Il faut ajouter à cela, qu'on a remarqué, que le prix des bleds eſt tombé à meſure qu'il en eſt ſorti **. Les faits conſtatés engageront peut-être les françois à revenir d'un préjugé, qui leur eſt auſſi dèsavantageux; qu'ils ſongent, que la main d'oeuvre eſt exceſſivement chere en Angleterre, que la terre y a beſoin de beaucoup d'engrais, & que le mauvais ſuccés des ſorties momentannées & gênées prouve en faveur d'une ſortie perpetuelle & libre.

Les

* Et depuis l'année 1731. il a bien plus baiſſé, car le bled n'a pas été à la moitié du prix, où il a été les 43 années avant 1689.

** Depuis 1745. jusqu'à 50. il eſt ſorti du Roïaume 5290000 quarters, c'eſt à dire, pour près de 46 millions d'écus de bled.

Sächsische Landesbibliothek – Staats- und Universitätsbibliothek Dresden http://digital.slub-dresden.de/id362549893-17550000/176 gefördert von der Deutschen Forschungsgemeinschaft DFG

Les francois regleront facilement la sortie *, on païe en France pour l'exportation d'un muid vingt & deux *livres* de droit : Ce seroit assez dans des temps de disette. Quand même la sortie seroit trop forte, on la repareroit bientôt, les marchands y sont intéressés, & le gouvernement a toujours le moïen d'arrêter l'exportation, sans paroître gêner le commerce.

L'interêt ** est le premier mobile des hommes, faut il en chercher un autre chez le marchand? c'est lui qu'il faut animer, pour faire fleurir le commerce. Or ici l'intérêt du marchand n'est point différent de celui de l'Etat: Si les grains sont à bon marché, il fera des magazins, qu'il vendra à l'étranger, & qu'il rependra dans les marchés du roïaume, au cas qu'il puisse y gagner, c'est-à-dire si les grains commencent à renchérir. Le citoïen achétera toujours à meilleur prix, que l'étranger parceque les frais d'exportation sont assez considérables; l'étranger n'est que le *pis-aller* du marchand: pour peu de profit qu'il puisse esperer il ouvre ses magazins. L'Entrepreneur au contraire vend quelquefois à l'étranger à très bas prix,

* *Droits.*

** *Commerce.*

Sächsische Landesbibliothek – Staats- und Universitätsbibliothek Dresden http://digital.slub-dresden.de/id362549893-17550000/177 gefördert von der Deutschen Forschungsgemeinschaft DFG

la grande quantité qu'il a amaſſé l'inquiéte, & il ne peut voir que volontiers les bleds ſortir du roïaume; c'eſt un moïen de vendre plus cher.

Ces conſidérations prouvent, que la liberté du commerce empêche les mauvais effets du bas prix des grains, engage les cultivateurs à défricher & à améliorer leurs terres, & procure à l'Etat des richeſſes réelles. Mais il faut aller à pas contés, les grands changemens, quand ils ſont ſubits, ſont ſouvent dangereux.

Cham-

Sächsische Landesbibliothek – Staats- und Universitätsbibliothek Dresden http://digital.slub-dresden.de/id362549893-17550000/178 gefördert von der Deutschen Forschungsgemeinschaft DFG

*Chanſon Nouvelle**

I.

Trompeuſe philoſophie,
Qui viens nous faire eſperer
Que des peines de la vie
Tu ſauras nous délivrer,
Tu proſcris avec audace
Les jeux, l'amour & le vin:
Que mets tu donc à leur place?
Rien Rien
Qu'ennuy, que triſteſſe & chagrin.

II.

De Platon & de ſa ſecte
Je parcours les profondeurs,
L'obſcurité qu'il affecte
Ne couvre que tes erreurs:
Tu proſcris &c.

III.

Ton Seneque moins myſtique,
Et pourtant tout auſſi vain,
D'un ton trop melancholique
Vante le ſouverain bien:
Tu proſcris &c.

IV.

* Cette chanſon, qui eſt ſur un air allemand très connu, nous eſt tombée entre les mains, & nous a paru mériter d'être plus repandue.

Sächsische Landesbibliothek – Staats- und Universitätsbibliothek Dresden http://digital.slub-dresden.de/id362549893-17550000/179 gefördert von der Deutschen Forschungsgemeinschaft DFG

IV.

Si je veux de l'étendue,
Chercher les propriétes,
Euclide n'offre à ma vue
Qu'inutiles verités:
Tu proſcris &c.

V.

Aprés ma mort Pythagore,
Rempli de tes viſions,
Renferme mon ame encore
Dans de nouvelles priſons:
Tu proſcris &c.

VI.

Salomon qui de la vie
Sçut mieux l'uſage & la fin,
Partout avec énergie
Nous repete ce refrain
Rempliſſons ce court eſpace
De jeux d'amour & de vin,
Que mettroit on à leur place?
Rien Rien
Qu'ennuy, que triſteſſe & chagrin.

Con-

Conſeil

A une jeune Perſonne.

Votre légéreté, Philis, me déſeſpere,
Quoi! rien ne peut fixer le cours de vos déſirs?
Ce qui dans un moment aura fait vos plaiſirs.
L'inſtant d'après ne ſaura plus vous plaire?
Et vous croirez que cette humeur légere
Epargne d'ennuyeux ſoupirs?
Qu'il faut pour varier de fatigans loiſirs,
Par de nouveaux objets chaque jour ſe diſtraire?
Qu'on évite par là de mortels déplaiſirs?
Y penſez vous eſt-ce à nos âges
Qu'il ſied bien d'affecter des ſentimens volages?
Et croyez-vous ainſi jouïr du vrai bonheur?
Non, non: d'un ſentiment plus pur & plus flateur
Naît la félicité ſuprême.
Scavoir aimer autant que l'on nous aime,
C'eſt-là le ſeul objet qui doit toucher un cœur:
Vous brilleriez d'une beauté nouvelle,
Les Dieux auroient ſur vous épuiſé leurs bienfaits,
Philis, ſi vous n'aimez jamais,
Jamais vous ne paroîtrez belle;
C'eſt ce ſeul ſentiment qui doit vous enflammer:
Vous auriez vainement tout l'eſprit en partage;
Ce rare, mais foible avantage,
N'eſt rien ſi l'on ne ſait aimer.
Ces ſoins que vous prénés d'orner votre parure,
D'ajouter chaque jour à vos divins appas,
N'eſt-ce en vous que l'effet de la vanité pure?

Croyez-

Croyez-vous que l'amour ne les anime pas?
Ah! pourquoi faut-t-il donc que votre cœur ignore
Qu'il eſt des biens plus doux, plus ſéduiſans encore
Que ceux que vous promet votre légéreté?
Vos jours touchent à peine à leur premiere aurore;
Connoiſſez tout le prix de la félicité.
Gardez-vous de fermer les yeux à la clarté,
Qu'Amour pour vous ſe plaît à faire éclore;
Songez qu'il n'eſt qu'un pas du printems à l'été,
Qu'on ne voit point toujours regner l'aimable Flore,
Et que c'eſt faire outrage enfin à la beauté.
De ne ſouffrir point qu'on l'adore.

Réfléxions politiques sur les prix des denrées. *

Le ſecond eſſai ** de notre auteur n'eſt pas moins intéreſſant que le premier, nous tacherons de ne rien omettre d'eſſentiel, & de ſuivre pas à pas les idées lumineuſes qu'on trouve dans cet ouvrage.

C'eſt une queſtion parmi les politiques, qui n'eſt pas encore décidée, ſçavoir ſi le prix des denrées eſt en proportion de la quantité d'argent, qui eſt dans un païs: notre auteur eſt pour la négative. L'or & l'argent ne ſont point les arbitres du prix, mais ils le repréſentent: l'abondance ou la rareté de ces denrées en décide: il eſt vrai cependant que l'augmentation conſidérable de ces métaux précieux, & le changement des monnoies a cauſé quelque différence, mais elle n'eſt pas conſidérable pour le néceſſaire. Ceux qui ont cherché à prouver la réalité de cette proportion, ont vû qu'il y avoit une infinité de cas, qu'ils étoient obligés d'excepter, & ils ont crû que nos beſoins aïant

* Suite de l'article XII. ** *Eſſai ſur les prix.*

aïant multiplié, & que le luxe & les décorations aïant introduit beaucoup de choſes de fantaiſie & de convenance, les dépenſes ſuperflues ont empêché que le néceſſaire augmentat de prix. On a penſé que la maſſe des métaux étant augmentée, il étoit naturel de chercher à faire valoir cet argent, qu'on a acheté des terres, que la concurence en a fait augmenter le prix, que les fermes ſont montées, & par conſequent les denrées: que dans les villes les maiſons ont coûté d'avantage, que l'ouvrier, qui a plus dépenſé, a demandé qu'on augmentat ſon ſalaire, & que finalement le laboureur a vendu ſon bled plus cher. Ces raiſonnemens, quoìque ſpécieux, ſurtout lorsqu'ils ſont préſentés ſous certains points de vûe, ne paroiſſent point concluans à notre auteur: il remarque qu'en France le prix des bleds a été plus haut ſous le regne de Louis XIV, ſans qu'on puiſſe dire qu'il y ait eu autrefois plus d'argent, qu'il n'y en a aujourd'hui. Ce ſont les choſes ſuperflues qui ſe mettent de niveau avec la quantité d'argent: le prix du néceſſaire dépend de la quantité de terres & de travail emploie à la production, & de l'abondance de cette même production.

Le

Le ſuperflu ſe perdroit ſi les acheteurs manquoient ; il augmenteroit de prix ſi une plus grande quantité d'argent, répandu parmi le peuple, en augmentoit le nombre ; ce qu'elle fait toujours. Le néceſſaire n'eſt jamais ni plus ni moins acheté, il y a toujours même nombre d'acheteurs, la quantité d'argent n'influe pas ſur ce nombre ; il y en auroit, n'y eut-il jamais eu de métaux précieux, au lieu que c'eſt l'abondance de ces métaux, qui augmente les acheteurs, lorsqu'il s'agit de ſuperfluités. La commodité de l'argent dans les trocs eſt très grande, mais c'eſt le luxe qui en a le plus de beſoin. Il faut cependant avouer, que les richeſſes de l'Amerique ont engourdi bien des bras : moins de mains emploïées à la culture des terres ont fait quelque changement, il eſt à craindre que l'oppreſſion dont le cultivateur ſe plaint ne faſſe d'avantage : L'argent a centuplé depuis la découverte du nouveau monde, quelques denrées ont hauſſé de prix depuis, un plus grand nombre a baiſſé, & beaucoup ont diminué. Ce ſentiment eſt encore prouvé * par l'hiſtoire : la Grece entretenoit une armée conſidé-

* *Digreſſion.*

rable, pour s'oppoſer a *Mardonius* General de *Xerxes*. *Ariſtide* taxa ſon païs à 460 *talens* * de contribution: il eſt vrai qu'on en donna bientôt après 600, & qu'enfin les contributions montérent à 1300. Mais *Plutarque* nous apprend dans la vie de *Pericles*, que ces ſommes ne furent pas toutes emploïées à la guerre, & qu'il en reſta beaucoup entre les mains des Atheniens. En ſuppoſant que 600 ** *talens* y euſſent été deſtinés, il n'y auroit eu que 25 écus de France *** pour chaque tête, car les Grecs avoïent 40000 hommes tant en Infanterie, qu'en Cavalerie, & en ſoldats de vaiſſeau: Les denrées étoient donc alors à très bas prix, quelque riche que fut la Grece. Sa richeſſe ſe prouve par les ſpectacles pompeux qu'elle donnoit au peuple, par les batimens, & enfin par un fait que nous rapporte *Plutarque*; il s'agit d'une Statue de *Minerve* faite par *Phidias*, & qui

* Un *talent attique* valoit ſix milles *dragmes*, & une *mine* en valoit cent. Un *talent* valoit donc argent de france 4687 livres, ou 1250 écus.

** 600 *talens* valoient 750000 écus. On ne conte point ici les autres frais de la guerre, on les prend ſur les 700 autres *talens*.

*** 20 écus d'allemagne.

Sächsische Landesbibliothek – Staats- und Universitätsbibliothek Dresden http://digital.slub-dresden.de/id362549893-17550000/186 gefördert von der Deutschen Forschungsgemeinschaft DFG

& qui pesoit 40 *talens* d'or. * On jugera encore mieux du bas prix où les denrées étoient alors en Grece, si l'on réflechit sur ce que la republique ne donna qu'une *dragme*** par jour, pour la nourriture de deux parentes d'*Aristide* leur Général, qui étoit mort sans laisser de quoi païer ses funerailles. *Cornelius Nepos* nous apprend, que *Pomponius Atticus*, qui étoit fort riche & qui avoit une très bonne table, ne dépensoit à *Rome* que deux cent quarante livres par mois.*** *Tacite* rapporte que sous *Neron*, où toutes les richesses du monde étoient pour ainsi dire concentrées dans l'Empire Romain, les bleds étoient à très bas prix. **** *Ce n'est point*, dit notre auteur, *à la multiplicité des métaux, que l'on doit attribuer le renchérissement arrivé en Espagne depuis la découverte du nouveau Monde. C'est à sa politique, qui a occasioné une cessation de travail dans son peuple, & la dépopulation de ses Etats. Ses maximes*

* Un *talent* d'or valoit dix *talens* d'argent, c'est à dire 12500 ecus d'allemagne. Il y avoit donc pour 500000 ecus d'or dans la statue.

** Une *dragme* valoit cinq gros & demi.

*** C'est à dire 65 écus.

**** Voïes l'excellent ouvrage de M. *Wallace* sur le nombre des hommes.

Sächsische Landesbibliothek – Staats- und Universitätsbibliothek Dresden http://digital.slub-dresden.de/id362549893-17550000/187 gefördert von der Deutschen Forschungsgemeinschaft DFG

intolerantes expulserent une partie de ses habitans; ses pieux établissemens trop riches, & trop nombreux absorberent une portion considérable de ses sujets, & des revenus de la couronne; ses franchises multipliées firent tomber tout le poids des impositions sur les hommes les plus utiles & les plus laborieux. Tandis qu'elle méditoit une domination trop étendue, elle troqua ses hommes contre des lingots, elle aima mieux moissonner des métaux que des grains. Enivrée de ses richesses, les arts utiles furent méprisés, la pésanteur des impots les écrasa, & son peuple découragé se livra à la vaine gloire & à l'indolence. Sa terre féconde lui refusa ses dons: ses manufactures tomberent accablées par la mauvaise administration des taxes, & son peuple diminua en même tems que ses travaux. Bientôt elle n'eut plus assez de bras pour porter ses trésors: privée des choses les plus nécessaires, il ne lui resta qu'un sterile métal; & elle n'eut plus assez d'argent pour païer l'industrie de ses voisins. On dit communement, que la cherte des vivres en Angleterre s'est accrue à proportion de ses richesses, mais on se trompe: son crédit exorbitant, ses dettes accumulées jusqu'à 80 millions de *livres Ster-*

Sächsische Landesbibliothek – Staats- und Universitätsbibliothek Dresden http://digital.slub-dresden.de/id362549893-17550000/188 gefördert von der Deutschen Forschungsgemeinschaft DFG

*Sterlings** donneront la veritable raiſon du ſurhauſſement des denrées : Cette ſomme à trois pour cent fait deux millions 400000 *livres Sterlings* ** de rente, levées ſur le produit des terres & ſur les conſommations au-de-là des autres dépenſes annuelles de l'Etat, tant ordinaires qu'extraordinaires. C'eſt une très bonne inſtitution des anglois, que celle du *Cadaſtre*, ou du Regiſtre public, où l'on trouve l'eſtimation des terres de tout un Canton : il a été fait ſur la déclaration de chaque particulier, il fixe pour toujours l'impôt qu'on eſt obligé de donner, & cette fixation eſt cauſe que le ſujet ne craint point d'améliorer ſes terres, & de les défricher, au contraire en augmentant ſes fonds il augmente ſes revenus ſans courir le risque de voir réhauſſer la taxe, qu'il porte ainſi plus facilement. Lorsque l'impôt eſt à raiſon de la valeur des terres, & qu'on taxe l'induſtrie, on arrête les travaux du cultivateur, qui ne ſe ſoucie pas de travailler pour l'Etat. Pour la Hollande la cherté y eſt cauſée par la nature du ſol, qui ne produit rien.

L'auteur a raſſemblé dans une table *** les

* Quatre cent ſoixante ſix millions d'écus d'allemagne.

** C'eſt à dire, environ 14 millions 300000 écus.

*** *Tableau.*

prix du bled en France depuis 1202 jusqu'à préſent. Il réſulte de ces obſervations qu'avant les ordonnances de *Charles IX* la guerre, & les calamités de l'Etat étoient les ſeules cauſes de la cherté, que dans les années même médiocres, pourvû quelles fuſſent tranquiles, le prix du bled étoit très bas; l'on vit des tems où il étoit vingt fois plus cher qu'ordinairement. Depuis 1716 jusqu'en 1746 le bled a couté année commune 18 livres le *ſeptier* *. Ce ſeroit en obſervant ainſi le prix des marchés, qu'il ſeroit facile de juger des cauſes de la cherté, & de remédier a des inconvéniens très dangereux.

On objecte contre la ſortie (à laquelle notre auteur revient ici pour raſſembler toutes ſes raiſons, & en faire ſentir la force) qu'il ** eſt à craindre que les étrangers n'acheterent une trop grande quantité de bled, & qu'ils n'enmagazinent pour vendre enſuite à tel prix qu'il leur plaira. Cela ſeroit peut-être poſſible dans les ſorties momentanées, mais cela ne l'eſt pas dans celles qui ſont perpetuelles: les étrangers n'auront garde d'acheter des grains, que lorsqu'ils

* C'eſt à dire 240 livres de bled pour cinq écus.

** *Objections.*

qu'ils ſeront à bas prix, & alors le marchand en ſera autant. D'ailleurs la conſommation de deux mois leur couteroit au moins cinquante millions argent de France, & ſi les bleds ne ſont pas à très vil prix, comment ſeront ils en état de faire un achat fort conſidérable? Dans aucun port les marchands ne laiſſeront à l'étranger la liberté de tout acheter, qu'ils n'aïent de gros magazins; ils ne ſe repoſeront pas ſur la liberté d'en aller chercher au dehors, ils ne ſont pas accoutumés à prendre l'incertain pour le certain; qu'on les laiſſe faire, ils ſçavent mieux que perſonne ce qui eſt de leur intérêt, & comme nous l'avons déjà dit, leur intérêt, dans le cas préſent, n'eſt point différent de celui de l'Etat. A-t-on éprouvé en Angleterre, que de pareilles craintes fuſſent fondées? Dès que l'étranger achete peu à peu il n'y a rien à redouter de ſa concurence. S'il y a quelque choſe à craindre, c'eſt le défaut de vendeurs, la reforme de la police & la liberté peuvent ſeules les augmenter: ce n'eſt pas en gardant ce qu'on a, mais en augmentant ce qu'on peut avoir, qu'on ſoulagera les peuples. On veut les bleds à trop bas prix, cela eſt dangereux à l'Etat & au peuple, à l'Etat parce qu'un prix trop

vil dégrade ſes terres, & en empêche la culture ; au peuple, parce qu'il tombe alors dans l'oiſiveté & dans l'indolence. La ſubſiſtance trop aiſée fait à la longue des mendians, on travaille peu parce qu'un travail médiocre ſuffit à la vie. Le cultivateur qui eſt riche ne travaille que peu, il néglige un très petit profit, & jette ſes vûes d'un autre côté, le cultivateur pauvre ne travaille qu'autant que le beſoin le demande. Une mauvaiſe adminiſtration a fait que pour une année, où le bled a été à un très bas prix, il y en a eu quatre où il a été cher, & une au moins ou il a été exceſſivement cher : au lieu de ces variations incommodes il vaudroit bien mieux que le pain fut toujours à un prix raiſonnable. Poſons qu'on le vende un *denier** par livre plus cher, qu'il ne le ſeroit ſans la ſortie, cela fait (en contant 16 millions d'habitans & trois livres de pain par bouche) deux cent mille *livres* par jour, & 73 millions ** par an répandus parmi les marchands & les laboureurs ſans que le peuple en ſouffre : L'abondance dans une mauvaiſe adminiſtration ruine l'Etat.

Mais

* Moins que la troiſieme partie d'un ſenin.

** Dix neuf millions cinquante mille écus.

Mais, dit-on, la main d'oeuvre deviendra du moins plus chere, ſi le bled augmente de prix. Point du tout, l'ouvrier travaille alors avec plus d'activité & ſe paſſe du ſuperflu. Ce préjugé vient d'un autre, qui nous perſuade que le prix du ſalaire eſt augmenté par l'abondance des métaux. En 1256 on donnoit neufs *ſols* * par jour à un ouvrier, dans pluſieurs provinces on n'en donne aujourd'hui que dix. La main d'oeuvre eſt bien en quelque proportion avec la cherté des alimens, mais ce qui en décide le plus, c'eſt le nombre des ouvriers. Le ſurhauſſement des denrées fait ſouvent qu'on travaille à meilleur prix: l'ouvrier craint de manquer, & celui qui fait travailler ſe paſſe des ſuperfluités. En Angleterre la main d'œuvre eſt chere, parce que l'ouvrier prend ſon thé avant que d'aller au travail, qu'il mange beaucoup de viande, & que naturellement groſſier il exige plutôt qu'il ne demande de travailler: L'Hollandois uſe de ſa liberté pour ſe faire païer ſon eau de vie. La France enfin a une raiſon de plus pour ſouhaiter, que les bleds aient un prix ſtable: les Munitionaires des troupes feroient un meilleur marché pour l'Etat,

* 10 gros.

l'Etat, s'ils étoient assurés que les bleds restassent au même taux; ils iroient le chercher, ils l'achéteroient, ils le vendroient de la manière la plus utile pour le peuple, si la liberté du commerce étoit introduite, & si les variations des prix du bled ne les obligeoient pas à des manœuvres, contraires au bien de l'Etat, mais néceſſaires pour qu'ils ne perdent pas dans un marché fait sur l'incertain.

Ceux qui objectent, que la France n'auroit pas de debit de son superflû, ne pensent pas, qu'elle peut fournir des bleds à bien meilleur prix que l'Angleterre, & la Hollande.

❀ XVI. ❀

*Essais Philosophiques sur l'Entendement humain.**

** Les sciences mathématiques ont un avantage qui les met bien au dessus de la Métaphysique & de la Morale: c'est de n'employer que des idées précises, dont les moindres différences se font sentir, & peuvent être peintes aux yeux

* Second Extrait. Voyés le premier p. 49 & suiv.

** Essay VII. *Sur l'idée du pouvoir ou de la connexion nécessaire*, P. 1.

yeux & à l'imagination. L'hyperbole ne ſe confond jamais avec l'ellipſe: nous discernons bien plus clairement le triangle *Iſocele* du *Scalene* que le juſte de l'injuſte ou le vice de la vertu.

Cependant la Géometrie, la Géometrie ſublime ſur-tout, eſt ſujette à un inconvénient qui contrebalance, en quelque façon, ſes prérogatives; je parle de la longueur du chemin qu'il faut parcourir, & de la diſtance des extrêmes que l'eſprit doit réünir pour paſſer d'une vérité à l'autre, & pour ſaiſir la juſteſſe des réſultats. Le défaut de la Méraphyſique & de la Morale vient de l'obſcurité des idées & de l'ambiguité des termes. Et ce qui retarde le progrès des ſciences naturelles n'eſt peut-être que la diſette des expériences, qui ſouvent dûes au hazard ne ſe prêtent que rarement à nos beſoins.

Si cette compenſation n'eſt pas exacte, il faut convenir que le désavantage eſt pour les ſpéculations méraphyſiques. Ce ſont donc elles, qui demandent à être maniées avec le plus de ſoin; mais le mérite de l'exécution croît avec la difficulté de l'entrepriſe.

Il s'agit d'attacher un ſens précis aux termes de *pouvoir*, de *force*, d'*énergie*, de *connexion*

nexion néeeſſaire, termes auſſi obſcurs que leur uſage eſt fréquent & inévitable dans les discuſſions philoſophiques. Comme ils doivent repréſenter une idée ſimple, il ne nous reſte qu'à chercher l'*impreſſion* qui en eſt l'archétype. On a vû ci-deſſus l'utilité de cette méthode *; elle eſt, en effet, la vraie *optique ſpirituelle*, elle nous fournit une eſpece de microſcope au travers duquel les idées les plus délicates, s'agrandiſſent, & deviennent ſenſibles à l'entendement. Fouillons donc dans toutes les ſources, d'où il ſeroit poſſible que les idées que nous examinons euſſent été tirées.

Nous ſavons d'avance qu'elles ne nous viennent point des objets extérieurs qui frappent nos ſens. Il n'exiſte pas un ſeul cas où nous découvrions une connexion néceſſaire entre ce qu'on nomme *cauſe* & *effet*. A la premiere vûe d'un objet on ne dévine pas même l'effet qui en réſultera. Toutes les qualités ſenſibles, la ſolidité, l'étendue, &c. ſont complettes en elles même, & l'eſprit ne voir rien au-de-là. La ſcene de l'univers, aſſujettie à des fluctuations perpétuelles, ne nous préſente que des phénomenes ſuivis d'autres phénome-

nes

* P. 58. 59.

nes, tandis que la puiſſance qui produit cette ſucceſſion ſe dérobe à nos regards.

Monſieur *Locke* prétend, que chaque nouvelle production, qui ſe fait dans la nature, nous prouve l'exiſtence d'un pouvoir producteur. Mais n'a-t-il pas nié lui même que le raiſonnement puiſſe faire naître en nous des idées ſimples? Il tombe donc dans une contradiction manifeſte.

Mais l'idée du pouvoir ne devroit-elle pas ſon origine à des *impreſſions internes*? à un ſentiment par exemple, qui accompagne les opérations de la volonté, ſoit qu'elle s'exerce ſur les organes du corps, ſoit qu'elle ſe déploye ſur les facultés de l'entendement? On va prouver que cela n'a lieu dans aucun de ces deux cas.

1. Qu'y a-t-il de plus myſtérieux que l'union de l'ame avec le corps? Comment la penſée la plus ſubtile peut-elle mouvoir la maſſe la plus groſſiere? Si je pouvois, au gré de mes déſirs, tranſporter des montagnes ou arrêter les aſtres dans leur courſe, je ne verrois rien en ceci, ni de plus ſurprenant ni de plus inconcevable. Mais ſi je me ſentois ce pouvoir moteur; je le connoîtrois ſans doute, je connoîtrois ſa liaiſon avec l'effet qui en découle,

&

& j'appercevrois distinctement comment le corps tient à l'esprit.

Nous ne voyons pas plus clair dans la nature des idées : nous ne savons ni comment l'ame les produit, ni comment elles se produisent réciproquement. Connoitre ce pouvoir ce seroit voir la circonstance qui met la cause en état d'agir. Donc on ne peut ni le sentir, ni le connoitre, ni le concevoir.

2. Nous ne commandons pas, avec la même autorité, à tous nos organes? D'où vient que nous ne pouvons pas disposer du cœur ou du foye, comme nous le faisons des pieds & des bras? Si nous connoissions le pouvoir que nous avons, nous devrions connoître la raison de ses limites. Un homme frappé d'apoplexie fait plusieurs efforts pour mouvoir ses membres paralytiques : il se sent le même pouvoir qu'il se sentoit autrefois; or le sentiment ne trompe jamais, donc il ne s'est jamais senti ce pouvoir.

L'empire que l'ame exerce sur elle même n'est pas moins borné, que celui qu'elle exerce sur le corps, & elle n'ignore pas moins ce qui le borne. Cet empire varie selon les tems & les conjonctures : il est plus grand dans la ma-

matinée qu'après le repas, en ſanté qu'en maladie; & qui ſe vantera de pouvoir aſſigner la cauſe de ces variations?

3. Enfin, pour ce qui eſt des mouvemens ſpontanés, l'Anatomie nous aprend que l'ame n'agit point ſur les organes mêmes qu'elle veut mouvoir, mais ſur des muſcles, ſur des nerfs, ſur des eſprits animaux, peut-être ſur quelque choſe de plus délié & de plus inconnu encore. Nous voulons un effet; & il s'en produit, à notre inſçû, un autre tout différent, ſuivi d'un troiſième, d'un quatrième &c; ce n'eſt qu'au bout d'une longue ſuite d'effets que ſe trouve celui que nous déſirions. Comment donc nous ſentirions nous un pouvoir de remuer nos membres, tandis que nous n'aurions que celui de remuer le fluide nerveux, & cela d'une maniere que nous ne pouvons ni ſentir ni comprendre?

On a voulu ſubſtituer le ſentiment du *Niſus* ou de l'effort que nous employons pour vaincre les réſiſtances à celui du pouvoir. Mais que faire, dans cette ſuppoſition, de la puiſſance de l'être ſupreme, & de celle que la volonté déploye ſur nos organes, puiſſances à qui rien ne réſiſte? que faire enfin des forces matériel-les réſidantes dans des ſujets qui ne ſont pas

même ſuſceptibles de ſentiments? Pour ne pas dire que nous ne voyons aucune liaiſon entre ce *niſus* & l'événement qui lui ſuccede.

Il faut donc en revenir à l'expérience; c'eſt elle ſeule qui nous enſeigne que nos *volitions* ſont ſuivies de certains événemens; encore faut-il, pour nous en aſſurer, des expériences ſouvent réiterées.

Le peuple s'imagine voir les forces agiſſantes dans tous les événemens qui n'ont rien d'extraordinaire, & avec leſquels une longue habitude l'a familiariſé: il ne faut pas moins que des prodiges ou des phénomenes bruyans pour lui arracher l'aveu de ſon ignorance. Mais que fait il pour y remédier? Il appelle la divinité à ſon ſecours, & tranche le nœud qu'il déſeſpere de dénouer.

Les philoſophes ont eu recours au même expédient, mais ils y ont été conduits par une autre voye. Ils ont obſervé que l'on ne connoiſſoit pas mieux les cauſes des phénomenes les plus communs que celles des événemens les plus rares & les plus frappans: ils les ont donc cherchées toutes indiſtinctement dans l'action immédiate du ſouverain être. L'influence même de la volonté ſur nos organes a été

été regardée comme un effet de l'action de Dieu: & enfin on en eſt venu juſqu'à transporter nos ames dans l'entendement divin, pour leur faire puiſer, dans cette ſource immenſe, leurs idées & leurs perceptions. Ainſi la nature, dépouillée de toute activité propre, devient une maſſe inerte, que la divinité anime à chaque inſtant.

Ces idées ne rabaiſſent-elles pas la gloire du maître du monde au lieu de la rehauſſer? N'y auroit il pas plus de puiſſance à pouvoir en communiquer une portion aux créatures qu'à opérer pour elles? N'y auroit il pas plus de ſageſſe à monter la machine de l'univers une fois pour toutes, qu'à être obligé d'y toucher ſans ceſſe? Mais voicy une refutation plus philoſophique des opinions, que combat notre auteur.

1. Mr. Hume trouve à l'hypotheſe qu'il rejette un certain air magique. Il lui ſemble qu'en la ſuivant nous ſommes dans le pays des fées, avant que d'avoir fait le dernier pas dans la carrière du raiſonnement. Or dans ce païs-là, les meilleurs Logiques ne prouvent rien, & les concluſions, d'ailleurs les plus juſtes, ne ſervent qu'à nous faire déraiſonner.

2. Si nous ne voyons pas comment la matiere peut agir ſur la matiere, ou les idées ſur les idées, ou la volonté ſur toutes les deux; voyons nous mieux le comment des actions qui émanent de la puiſſance divine? Ce que nous ſavons, à tous ces égards, c'eſt que nous ne ſavons rien.

On n'examine ici ni la force d'inertie, ni celle de la gravitation. Il eſt conſtant, ſelon notre auteur, que ces termes ne déſignent que des phénomenes dont nous ignorons les cauſes.

* De tout ce qu'on vient de voir, il réſulteroit que nous n'avons aucune idée de la connexion des cauſes avec leurs effets, vû que tous les efforts que nous faiſons pour en découvrir l'origine n'aboutiſſent à rien, ou n'aboutiſſent qu'à des chimeres. Cependant il reſte encore un moyen à tenter.

Nous obſervons une *conjonction* conſtante de deux ou de pluſieurs objets; & dans tous les cas où nous avons occaſion de les revoir, nous les retrouvons enſemble. De là notre eſprit eſt porté naturellement à les croire inſéparables, à attendre le ſecond à la vûe du premier, & à les lier ainſi dans l'imagination.

Dans

* Eſſay VII. *ſur l'idée du pouvoir* &c. P. 2.

Sächsische Landesbibliothek – Staats- und Universitätsbibliothek Dresden http://digital.slub-dresden.de/id362549893-17550000/202 gefördert von der Deutschen Forschungsgemeinschaft DFG

Dans tous ces cas on a nommé *cauſe* l'événement qui précede, *effet* celui qui ſuit, & leur *ſucceſſion* a été revêtue du nom de *cauſalité* ou de *connexion néceſſaire.*

Comme cette idée ne nous vient qu'après avoir fait un certain nombre d'obſervations uniformes, ſon origine doit conſiſter dans la circonſtance qui diſtingue une ſeule obſervation de pluſieurs obſervations ſemblables. Or cette circonſtance n'eſt autre choſe que le paſſage habituel d'un objet à l'autre, qui ſe forme dans l'entendement après une certaine quantité d'expériences.

On peut donc nommer cauſe *tout objet ſuivi tellement d'un autre objet que tous les objets ſemblables au premier ſoient ſuivis d'objets ſemblables au ſecond*, ou bien *tout objet tellement ſuivi d'un autre objet que la vûe du premier excite toujours l'idée du ſecond.* Ces définitions ſont priſes de quelques rapports extérieurs ; mais on doit s'en contenter, puisque ce ſont les ſeules poſſibles.

* Il n'y a jamais eu de diſpute plus célebre & plus embrouillée que celle qui regarde la *Liberté* & la *Néceſſité.* Il ne faloit que quelques définitions intelligibles pour l'étouffer dans ſa

* Eſſay VIII. *Sur la Liberté & la Néceſſité.* P. 1.

naiſſance; & depuis vingt ſiecles qu'elle dure, on a pris toutes les peines imaginables pour ne pas s'entendre. Mr. *Hume* ſe propoſe de faire voir qu'on n'a fait que vetiller ſur les mots, & que pour le fond de la controverſe, tous les hommes, les ſages auſſi bien que les ignorans, ont toujours été du même avis.

L'action que les corps exercent les uns ſur les autres, eſt la vraye origine de l'idée de la *Néceſſité*: tout le monde convient que cette action eſt néceſſaire: il n'eſt pas plus impoſſible que le choc de deux corps donne l'être à une créature vivante, qu'il ne l'eſt que ce même choc produiſe un mouvement différent de celui qui en réſulte.

Mais cette néceſſité, priſe à la derniere rigueur, n'eſt autre choſe que la conjonction conſtante de certains événemens, & l'habitude où nous ſommes d'inférer l'un de l'autre. Si donc ces deux circonſtances ont lieu dans les opérations de la volonté & dans celles de l'entendement: il ne ſe peut rien de plus pitoyable que ces longues & violentes querelles qui ont été excitées ſur le ſujet de la liberté.

D'abord c'eſt un fait univerſellement reconnu, que la nature humaine ne s'eſt point écartée

tée jusqu'icy de sa route ordinaire. Les mêmes motifs produisent encore les mêmes conduites : l'histoire ne nous apprend rien de neuf sur ce chapitre ; son utilité consiste, au contraire, à recueillir les expériences qui nous mettent en état de regler le présent sur le passé. Le feu, l'air, & les autres élémens, examinés par Aristote & par Hippocrate, ne ressemblent pas d'avantage à ceux de nos jours, que les hommes décrits par Polybe & par Tacite ne ressemblent à ceux qui occupent actuellement la scene du monde.

Un voyageur me parle d'une contrée dont tous les habitans sont justes, sobres, désintéressés, sans passions, & uniquement dévoués au bien public ; il ne m'auroit pas plus clairement convaincu de la fausseté de sa rélation, s'il l'avoit farcie de dragons & de centaures.

D'où viennent les avantages d'une longue vie & d'une grande expérience dans l'usage du monde & dans le manîment des affaires ? Cette expérience nous fournit des maximes générales : elle nous enseigne à interprérer les motifs des hommes par leur conduite & leur conduite par leurs motifs : elle nous donne, en un mot, la clef de l'esprit humain. Et comment

cela ſe pourroit-il, ſi toutes nos expériences étoient équivoques & pleines d'irrégularités ? Il en eſt de ceci comme de l'agriculture : ſi le vieux laboureur ſurpaſſe le jeune dans cet art, ce n'eſt que parceque le ſoleil, la pluye, les ſaiſons, & la nature du terroir ont ſur la production des végétaux une influence réglée, qu'une longue routine lui a fait connoître.

Si les caracteres, les prejugés, les opinions, ſi le ſexe, l'âge, & d'autres circonſtances mettent de la variété dans les actions humaines ; cette variété ne fait que multiplier nos maximes, ſans déroger à leur certitude.

Il eſt vray que nous voyons ſouvent des conduites auxquelles nous ne ſaurions ſuppoſer aucun motif ; mais cela prouve-t-il que ce motif n'exiſte point ? C'eſt au vulgaire à juger ainſi ; le philoſophe, qui réfléchit ſur la multitude & la ſubtilité des reſſorts que la nature renferme, ne s'étonne point de ces irrégularités apparentes : les ſymptomes ordinaires trompent l'attente du médecin ; il ne va pas s'imaginer que les principes qui préſident à l'économie animale aient ceſſé d'agir comme ils faiſoient autrefois. Si nous nous piquons de raiſonner conſéquemment ; il faut dire la même

choſe

chose des volontés & des actions qui nous paroissent les plus bizarres; elles ne le paroitroient jamais si nous connoissions la situation de l'agent: un homme d'ailleurs poli vous fait une réponse brusque; mais c'est qu'il a mal aux dents, ou qu'il n'a point diné. Sommes nous en état de rendre raison de tous les changemens de notre atmosphere? Cependant quelqu'un nie-t-il que ces changemens n'ayent leurs causes & ne soient sujets à des loix invariables?

La conjonction des actions humaines avec les motifs n'est donc pas moins uniforme que celle des effets physiques avec leurs causes. On verra bientôt qu'il en est de même des raisonnemens par lesquels nous appliquons le passé à l'avenir.

En observant ce qui arrive dans la société, on aura bien de la peine à y concevoir une action tellement isolée & complette en elle-même qu'elle n'ait aucun raport à celles de quelques autres hommes. Un pauvre artisan se flatte, lorsqu'il travaille dans son attelier, de jouir paisiblement, sous la protection du magistrat, du produit de son travail, il espere de trouver des acheteurs & de pouvoir échanger l'argent qu'il aura gagné contre des denrées nécessaires à sa

ſubſiſtance : le manufacturier compte autant ſur l'aſſiſtance de ſes ouvriers, que ſur les outils qu'il employe. Les hommes les moins philoſophes tirent cette conſéquence : & les philoſophes même ſuivent en ceci l'opinion du peuple : que deviendroient l'hiſtoire, la politique, la critique, & la morale, ſi on leur ôtoit cet échaffaudage ? La pratique & la théorie crouleroient également ſous ſa ruine.

On diſtingue myſtérieuſement entre néceſſité morale & néceſſité phyſique, diſtinction frivole s'il en fut jamais. Ces prétendues deux ſortes de néceſſité ſe réuniſſent, en mille rencontres, pour ne former qu'une même chaine de raiſonnemens ; & l'eſprit paſſe d'un anneau à l'autre ſans y appercevoir la moindre différence. Un priſonnier, qui n'a ni argent ni crédit, voit l'impuiſſance de s'échapper autant dans l'inflexibilité de ſes gardes que dans les murs & dans les grilles qui l'environnent : il tentera plûtôt ſur le fer & ſur la pierre que ſur le cœur barbare de ſon géolier : et marchant au ſupplice, il ne lit pas moins la certitude de ſa mort prochaine ſur le front des ſoldats qui l'eſcortent, que dans l'inſtrument meurtrier ſuſpendu ſur ſa tête : la ſérie effrayante des idées que ſon ame parcourt

eſt

eſt mêlée de cauſes phyſiques & morales, ſans qu'il lui ſoit poſſible de diſcerner les unes des autres. Et en effet, dès qu'une ſuite d'événemens ſe trouve liée dans notre eſprit, qu'importe que les nœuds s'apellent motifs & volitions, ou bien figure & mouvement ?

Tous les hommes profeſſent, dans la pratique, la doctrine de la néceſſité, telle qu'on vient de l'établir : les philoſophes la ſuppoſent tacitement dans toutes leurs théories ; quel caprice les empêche donc de trancher le mot, & de l'avouer tout haut ? On peut imaginer deux raiſons de leur répugnance à le faire.

On s'opiniatre à vouloir trouver, dans les opérations de la matiere inanimée, quelque choſe de plus que dans les actes de la volonté : on croit y appercevoir un je ne ſais quoi .... comme qui diroit *connexion néceſſaire*. Mais n'eſt il pas ridicule de s'entêter ainſi d'un être de raiſon, dont on n'a pas même d'idée, & qui ne donne aucun indice de ſon exiſtence ?

Une fauſſe lueur d'expérience nous confirme dans cette erreur. Nous ſentons nos actions aſſujéties à la volonté, & nous nous imaginons de ſentir que la volonté n'eſt aſſujétie à rien. Cette ſenſation illuſoire d'un état indiférent

vient

vient de ce que la volition, en ſe déterminant d'un côté, produit encore ſa propre image, que l'on nomme *velléité* dans les écoles, du côté oppoſé à ſon choix; or nous nous figurons qu'il ne tiendroit qu'à nous de finir ce mouvement ébauché, puisque nous pouvons le faire en effet dans un ſecond eſſay. Mais prenons garde que le déſir fantasque de faire parade de notre liberté devient alors préciſément le motif qui nous détermine: un ſpectateur impartial de notre conduite le remarquera ſans peine.

En définiſſant la liberté, nous devrions être attentifs à accorder nos définitions avec des faits évidens, & à les accorder avec elles-mêmes. En obſervant ces deux regles la ſeule définition raiſonable qu'on puiſſe en donner, eſt de dire qu'elle eſt un *pouvoir d'agir ou de ne pas agir qui eſt dépendant des déterminations de la volonté.* Perſonne ne nie que nous n'ayons ce pouvoir; ainſi point de diſpute ſur cet article.

Rien n'exiſte ſans une cauſe de ſon exiſtence, c'eſt de quoi tout le monde convient; quelques philoſophes prétendent qu'il y a des cauſes *non-néceſſaires*: c'eſt à eux à définir, s'ils peuvent, le terme de cauſe & à tracer diſtinctement l'origine de l'idée peinte dans leur définition ſans y fai-

y faire entrer la *conjonction conſtante* & *l'induction habituelle*; & s'ils ſe trouvent embaraſſés à ces deux égards; il ne leur reſte autre choſe à faire qu'à renoncer à leurs belles chimeres & à ſe rendre.

C'eſt ainſi que Mr Hume croit avoir terminé pour jamais la queſtion la plus contentieuſe qui ſe ſoit élevée dans la plus contentieuſe des ſciences. Voyons comment il ſe tirera des terribles difficultés que la morale & la religion oppoſent à ſon ſyſteme. *

Une opinion n'eſt jamais fauſſe par la raiſon que ſes conſéquences ſont dangereuſes: on devroit bannir de la philoſophie ces argumens odieux, qui ne ſont bons qu'à allumer & à nourrir des haines perſonelles. Notre auteur affecte icy un déſintéreſſement parfait: ce n'eſt pas pour lui qu'il parle: loin d'avoir avancé des ſentimens pernicieux, il prétend que ſans eux la religion & la morale ne ſauroient ſubſiſter.

Sa théorie des actes volontaires eſt généralement reçûe dans le monde: elle eſt incorporée dans les ſyſtèmes les plus orthodoxes, prêchée en chaire, enſeignée dans les écoles.

Les peines & les récompenſes ſont la baſe de

* Eſſay VIII. *Sur la Liberté.* &c. P. 2.

Sächsische Landesbibliothek – Staats- und Universitätsbibliothek Dresden http://digital.slub-dresden.de/id362549893-17550000/211 gefördert von der Deutschen Forschungsgemeinschaft DFG

de la législation : on leur suppose donc une influence uniforme sur l'entendement & sur la conduite des hommes.

Toutes nos actions sont passageres de leur nature, & par conséquent elles ne méritent ni louange ni blâme qu'en tant qu'elles émanent d'une cause durable renfermée dans l'intérieur de l'homme. Ceux donc qui refuseroient d'admettre cette *causalité* seroient réduits à soutenir, qu'après nous être souillés des crimes les plus énormes, nous sommes aussi purs que nous l'étions dans le sein de notre mere.

On ne reprend personne pour des fautes commises par ignorance ou par accident, parceque ces fautes se terminent en elles-mêmes, & que le caractere de l'agent n'y est point compromis. On excuse les actions précipitées, parcequ'un esprit prompt n'agit que par intervalle, & que ce défaut n'infecte point le caractere entier de l'homme. La répentance, suivie de la réforme des mœurs, efface le pêché, parcequ'elle détruit les preuves de la corruption interne par des preuves contraires. Or hors de la doctrine de la nécessité nos actions ne font jamais preuve, & par-conséquent ne sont jamais criminelles.

Mais

Sächsische Landesbibliothek – Staats- und Universitätsbibliothek Dresden http://digital.slub-dresden.de/id362549893-17550000/212 gefördert von der Deutschen Forschungsgemeinschaft DFG

Mais voici deux objections, ou plûtôt une objection à deux membres, capable d'effrayer tout autre que Mr Hume.

Les actes volontaires étant ſujets, comme les mouvemens des corps, à des loix fatales & inévitables, je vois une chaine continue de cauſes néceſſaires, qui touchant par un de ſes bouts au trône de la divinité, s'étend, par les autres, à chaque volition que nous formons: Dieu, à proprement parler, fait tout, & nous ne faiſons rien: d'où réſulte un dilemme fort ſcabreux: ou il n'y a jamais rien de criminel dans les actions même du plus grand des ſcélérats, vû la perfection infinie de la ſource d'où elles découlent: ou Dieu, en-tant que premier & ſeul agent, eſt auteur de la turpitude morale qui les rend méchantes & puniſſables: celui qui met le feu à la mine doit répondre de ſon effet; & il n'importe que la mêche ſoit longue ou courte.

Mr Hume ſe flatte de pouvoir répondre, d'une maniere claire & convaincante au premier membre de ce dilemme; ſi j'ai bien compris ſa réponſe, voicy à quoi elle revient. La *moralité* des actions eſt une affaire de ſentiment à peu près comme le plaiſir & la douleur. On ſe moque, avec raiſon, de ces philoſophes charlatans, qui prétendent nous délivrer de nos maux en nous faiſant enviſager la brillante

per-

perfection de l'univers en grand, & en nous rebattant cette consolante vérité que par rapport au *Tout* il n'y a point de mal. Cette extravagance est à peine suportable dans un homme qui se porte bien; mais assurément elle seroit plus propre à donner la fievre qu'à la guérir. Il en est de même des jugemens que nous portons soit de notre propre conduite soit de celle d'autrui: un instinct insurmontable nous détermine à les approuver ou à les blâmer, à les trouver bonnes ou mauvaises. Qu'après cela un spéculateur, monté sur les échasses de la Métaphysique, vienne nous déclamer que les actions humaines ne sauroient être vicieuses, parceque Dieu en est le premier auteur; nous écouterons ses discours transcendans, si tant est que nous lui fassions cette grace, sans changer d'opinion: les dogmes les mieux démontrés, l'éloquence la plus recherchée ne seront jamais capables d'étouffer les sentimens naturels de notre ame.

Il n'est pas si aisé de se tirer de la seconde branche de l'objection. Mr. Hume prend le sage parti de recourir au mystere: il prétend qu'il en faut revenir là, quelque système que l'on embrasse, & qu'il y a bien de la témérité à un chétif mortel de vouloir sonder cet océan de doutes, d'incertitudes, & de contradictions.

De

* De tous les *inſtrumens* de nos connoiſſances l'Analogie eſt le plus utile & le plus eſtimable: non ſeulement elle en étend le champ en transportant la certitude de ſujet en ſujet; mais elle confirme encore, par une vertu retroactive, nos découvertes précédentes en multipliant les cas qui y ſont applicables.

Si la ſtructure du corps des animaux, comparée avec celle du corps humain, nous fait conclure que les ſymptômes procédent de cauſes ſemblables de part & d'autre; leur conduite, analogue à la nôtre, doit nous faire juger qu'elle part des mêmes principes.

Nous les voyons s'inſtruire par l'expérience auſſi bien que l'homme: on diſtingue chez eux l'ignorance de la jeuneſſe, des ruſes & de la ſagacité de l'âge mûr. Un cheval exercé dans la campagne ne hazardera point de ſault qui excede ſes forces: un vieux levrier ſe poſte de la maniere la plus avantageuſe pour couper le liévre.

On dreſſe les bêtes, & l'on dompte leurs penchans les plus forts par l'éducation & par la

* Eſſay IX. *Sur la raiſon des bêtes.*

Sächsische Landesbibliothek – Staats- und Universitätsbibliothek Dresden http://digital.slub-dresden.de/id362549893-17550000/215 gefördert von der Deutschen Forschungsgemeinschaft DFG

la diſcipline: le chien tremble ſous le fouet de ſon maître: il apprend à discerner ſon nom de celui de ſon camarade: le paſſé lui ſert de leçon, comme à nous, pour le préſent & pour l'avenir.

Ce n'eſt pas ſans doute la raiſon, qui dirige les démarches d'intelligences auſſi imparfaites; depuis les enfans & les imbécilles juſqu'aux philoſophes les plus éclairés, tout eſt bête à cet égard. Le principe de l'*habitude* devient donc un principe univerſel: il domine ſur tous les êtres & la vaſte étendue du regne animal flêchit ſous ſon empire.

Si les hommes ſurpaſſent les bêtes, quoiqu'inſtruites par la même habitude; & s'ils ſe ſurpaſſent les uns les autres dans l'art de tirer des inductions; il eſt aiſé d'en rendre raiſon par les circonſtances. Un recueil, plus ou moins vaſte d'expériences réiterées, l'attention qu'on y fait, la facilité de les retenir & de les reproduire, plus ou moins de pénétration & de ſagacité, les préjugés, les paſſions, les livres, le commerce du monde, & mille circonſtances accidentelles, ſont les vrayes ſources de ces différences.

Mais

Mais outre cet inſtinct habituel, que les bêtes ont de commun avec l'homme, elles paroiſſent jouir d'un inſtinct ſupérieur. C'eſt à lui qu'on attribue ordinairement ces productions merveilleuſes qui nous étonnent ſi fort, & qui mettent en défaut les plus hardis raiſonneurs. Cet étonnement diminuera ſi l'on a ſuivi Mr. Hume; au fond l'inſtinct, qui enſeigne aux oiſeaux l'art de l'incubation & de la nutrition des petits n'a rien de plus incompréhenſible, que cet autre inſtinct, qui enſeigne à éviter le feu à tous les animaux, à qui il eſt arrivé de ſe brûler. Ils ſont tous deux également inexplicables.

❀ XVII. ❀

Eſſai ſur l'agriculture. *

Les delices (c'eſt ainſi que notre auteur commence ſon troiſieme Eſſai) *de la vie champêtre firent les premiers plaiſirs du genre humain, & l'agriculture fut longtemps ſon occupation la plus intéreſſante: un charme ſecret nous y rappelle encore: mais bientôt éblouis par le faſte des villes,*

* C'eſt le troiſieme eſſai de Mr. Herbert, & la ſuite des articles 12 & 14.

Sächsische Landesbibliothek – Staats- und Universitätsbibliothek Dresden http://digital.slub-dresden.de/id362549893-17550000/217 gefördert von der Deutschen Forschungsgemeinschaft DFG

& ſeduits par des plaiſirs plus vifs, & des occupations plus diſtinguées, nous perdons aiſement de vûe tous les avantages de la culture, & nous nous contentons d'admirer quelquefois les beautés de la nature dans la ſimplicité, la varieté, & la richeſſe de ſes productions. Les hommes errans à l'aventure attendoient autrefois une nourriture incertaine du hazard & de leur adreſſe: ou vivant avec les troupeaux ils promenoient de pâture en pâture leurs vices & leurs ennuis. La terre infeconde n'offroit qu'une vaſte ſolitude à ſes triſtes habitans: toujours occupés de leurs beſoins, & de leurs craintes ils ſe fuïoient & ſe détruiſoient mutuellement. L'agriculture vint adoucir les miſeres d'une vie vagabonde, & le ſoin de conſerver les hommes, & les fruits de la terre éléva les remparts & batit les cités.

La culture eſt la premiere baſe du commerce, & le moïen le plus ſûr de reléver une nation, que des malheurs ont abaiſſée. On ne peut pas juſtifier le défaut de culture par la mauvaiſe qualité du terroir, quelquefois le plus ingrat rend à la fin ce qu'on lui a donné, & païe au moins aux enfans les ſoins de leurs Peres. Tout tient à ce grand mobile. Une puiſſance qui doit tout à ſon induſtrie, & rien

à la terre qu'elle habite, eſt ſujette à bien des revers: une richeſſe artificielle a des ſources, qui peuvent tarir aiſement. Il faut que le commerce rapporte des revenus immenſes pour ſuppléer à la culture. *Sortons de l'erreur commune, qui accorde ſi aiſement la préférance aux arts agréables, & aux profeſſions les plus relévées. Jettons les yeux ſur la bêche, & ſur la charue & intéreſſons nous à ceux, que le ſort deſtine à manier ces penibles inſtrumens: le bien public & l'humanité le demandent.* Si le dégré d'utilité décidoit du dégré des honneurs, la ſocieté accorderoit les plus grands aux laboureurs.

La population eſt le nerf des Etats, la culture eſt ce qui la favoriſe le plus. Défricher c'eſt agrandir ſon terrein, augmenter le nombre des ſujets, des revenus & le pouvoir de l'Etat. Les obſtacles de la population ſont ou phyſiques, ou moraux, ou politiques; les derniers ont détruit un million de fois plus que les premiers. La peſte & la famine ſont bien moins à craindre, que ces vices intérieurs qui agiſſent inſenſiblement. Au bout de quelques années la peſte même ne laiſſe plus de traces après elle: qui diroit que l'Europe a eu

depuis un ſiecle un ſi grand nombre de guerres, & des guerres ſi meurtrieres? D'ou vient donc que ces maux ſe reparent ſi facilement, tandis que des ſiecles n'ont pas rendu à l'Eſpagne les laboureurs, qu'elle a perdus? Pour encourager les francois à défricher leurs terres, il n'y auroit qu'à exempter les terres défrichées de la dixme, & des autres impoſitions; l'Etat y gagneroit, & le laboureur ſeroit puiſſamment encouragé.

Ce n'eſt pas par les villes, qu'il faut juger de la population d'un Etat: parmi les grands c'eſt la façon de vivre qui nuit à l'augmentation des familles, chez les petits ce ſont des raiſons de politique, qui y nuiſent: ce ſont les campagnes qui peuvent & qui doivent fournir des hommes: malheur aux païs ou le païſan écraſé ſous le poids des impots, tremble d'augmenter le nombre de ſes enfans, & cherche dans des plaiſirs défendus le moïen de ſe paſſer de ceux, qui ſont permis. Après la culture, c'eſt la liberté & l'aiſance qui peuplent les contrées les plus ingrates, de même que le défaut de ces biens dépeuple à la fin les Etats les plus floriſſants. La culture produit des habitans, les habitans font naitre l'induſtrie, qui fait

fait fleurir le commerce: elle eſt la ſource la plus ſure des finances de l'Etat, ainſi que la population eſt ce qui fournit au Souverain le moïen de tirer le plus commodement les ſommes les plus conſidérables: les impoſitions deviennent plus ſupportables, quand la repartition eſt faite ſur un plus grand nombre de têtes.

Il eſt vrai que les effets de l'agriculture ſont lents mais ils ſont ſûrs. Un voïageur attentif examine bien plus les campagnes, que les villes: ce ſont les premieres qui font juger le plus ſurement de la force d'un Etat.

On a conté 4688. *arpens* pour une lieue: il y a donc en France 140, 664, 600 *arpens* de terres, la moitié a été priſe pour les chemins, les eaux &c. ce qui reſte, c'eſt à dire, 70, 332, 300 *arpens* eſt donc en terres labourables; s'il y a ſeixe millions d'habitans, voila près de quatre *arpens* & demi par tête; or les romains n'en donnoit que quatre à toute une famille, & l'*arpent* romain étoit plus petit que celui de France. En contant que cette moitie peut être miſe en valeur, la France peut nourir, dans la ſuppoſition qu'il ne faut conter que deux arpens par tête, 35 millions 161 mille ames,

c'eſt à dire bien au de-la du double de ce qu'elle a d'habitans.

Mr. de *Vauban* a ſuppuré, qu'il y avoit en France 550 habitans par lieue: il en déduit les deux cinquiémes pour les villes, reſte 342 pour les campagnes. Si l'on en conte la moitié pour les femmes, les enfans & les vieillards, il y a 171 perſonnes en état de travailler au labour. Cela ſuppoſé il y a 16 arpens pour un laboureur; or il ne ſauroit les cultiver, la France manque donc d'habitans.

On a dit que le luxe a fait perir les Empires; on a raiſon s'il eſt vrai que le luxe entraine naturellement après lui le défaut de culture, & qu'il tire des campagnes les habitans qui y ſont. Rome s'eſt perdue par là, tous les auteurs romains ſe plaignent qu'on negligeoit l'agriculture: c'eſt là un véritable vice, qui quoique lent dans ſes effets ruine ſurément les Etats les plus floriſſans. Qu'on ne cherche pas après cela dans les arts & dans les ſciences la cauſe des maux, qu'elles ne ſcauroïent produire; autant vaudroit-il comme cet étrange auteur, préférer la compagnie des ours & des tigres à celle des hommes, & s'avilir jusqu'au point de regarder comme une dégradation la poſſeſſion du ſeul bien,

bien, que l'homme ait à l'abris de tous les accidens.

C'eſt l'harmonie dans les differens états de la ſociété, qui en lie les membres. Il ne faut ni mepriſer un laboreur, ni le préférer à ceux qui ne ſont pas directement utiles à l'Etat: le cultivateur demande des recompenſes, que l'homme de lettres n'envie pas, & celui-ci en déſire que le ſoldat & le juriſconſulte ne doivent pas ſouhaiter. Ceux qui veulent eſtimer les hommes à proportion de leur utilité, devroient donner aux laboureurs la préférence ſur tous les états de la ſocieté: mais qu'on ſonge que dans tous ces états ce n'eſt pas le dégré de conſidération, qui peut & qui doit diſtinguer les membres, qui les compoſent: chaque état dans la Societé demande des recompenſes differentes; l'aiſance & la liberté conviennent à tous, les honneurs, les titres, certaines préférences, des privileges &c. ne ſont pas faits pour tous. Qu'on eſtime peu un groſſier laboureur, à la bonne heure, cela ne fait rien, il ne demande pas qu'on liſe ſon nom dans les faſtes de l'hiſtoire; mais qu'on lui procure le moïen de bien vendre ſes grains, qu'on l'anime par l'eſperance d'une plus grande aiſance à

défricher & à amêliorer ſes champs, qu'on l'empéche de redouter une augmentation d'enfans & une année abondante; qu'on aime en un mot aſſez l'agriculture, pour ne pas permettre comme à Rome que d'immenſes jardins couvrent les plaines de *Ceres*, que les campagnes ſoient converties en maiſons délicieuſes, que le citoïen s'enivre de ſpectacles, & qu'on ſe repoſe ſur des contributions: C'eſt là le vrai moïen de tirer d'un païs tout le parti poſſible. Quand Rome en agiſſoit autrement, elle préparoit de loin ſa perte. Le peuple *d'Iſrael* date le commencement de ſa foibleſſe, du moment qu'elle negligea la culture de ſes terres, après que *Salomon* eut été chercher l'or d'*Ophir*. Quand il ſeroit vrai, que l'ouvrier qui travaille pour le luxe gagne dix fois plus que le cultivateur, & qu'il gagne ſur l'étranger, ſi ſon gain ſe fait aux dépens de la culture, l'état y perd: car les richeſſes de convention ne produiſent pas toujours des richeſſes réelles, & les revenus les plus ſûrs ſont ceux qui ſe tirent du neceſſaire.

L'ignorance des détails cauſe ſouvent celle des principes, & produit encore plus ſouvent des principes erronés. Une nation, qui con-

ſerve-

ſerveroit le dénombrement de ſes ſujets, de ſes terres, de ſes productions, & de ſes revenus jugeroit avec certitude des cauſes de ſa grandeur ou de ſa foibleſſe. *Charles IX.* donna en 1571. un Edit, par le quel il ordonna qu'on fit tous les ans un état général des grains, pour ſtatuer là deſſus les reglemens qu'on auroit à faire: cet édit n'eut point d'exécution. *Louis XIV.* demanda un état exact de toutes les provinces: On dreſſa des mémoires dans toutes les généralités, mais ils furent inſuffiſans, ils ne donnoient que des idées vagues. Ce Prince avoit envoïé en 1697. aux Gouverneurs des provinces une inſtruction à ce ſujet; le Duc de *Bourgogne* avoit travaillé à ce projet, & M. le Comte de *Boulainvilliers* redigeat les mémoires, qu'on avoit fourni; ſon *reſumé* ſe trouve imprimé en 3 Volumes in folio, avec quelques autres ouvrages du même auteur.

Un bureau, à qui le ſoin de l'agriculture ſeroit confié, deviendroit fort utile; il s'informeroit de la conſommation des grains, & de la recolte de chaque province, du nombre des terres miſes en valeur, des terres qui ſont à défricher, du nombre des habitans, de leur âge, de leur profeſſion &c. Un ſemblable détail con-

conduit plus ſurement, que des raiſonemens ſubtils: ce n'eſt pas un projet impoſſible, le Cens-Romain n'etoit pas autre choſe. Les Empereurs *Claude* & *Vespaſien* firent un dénombrement des ſujets de l'Empire Romain. L'Empereur *Canghi* le fit faire au commencement de ce ſiecle des habitans de la Chine, plus peuplée que l'Europe: Nous avons parlé du *Cadaſtre* anglois. On connoitroit ainſi les endroits, les plus propres à placer des manufactures, ceux où il eſt neceſſaire d'encourager les ouvriers, les marchands &c. Ce ſeroit une baſe ſur la quelle repoſeroient tous les raiſonnemens politiques.

C'eſt faute de connoitre les détails, que la taille eſt devenue en France un ſujet de plaintes & de beaucoup de maux réels. La taille arbitraire aïant donné occaſion à des animoſités, & à des injuſtices, on l'a changée en taille proportionelle, en droits d'entreé &c. Là où elle eſt reſtée arbitraire elle a fait tomber tous les ans des familles entières dans l'indigence; là où elle eſt proportionelle, la crainte d'être mis à un impôt plus fort enchaine l'induſtrie, on a intérêt de paroitre pauvre. Ainſi le remede trouvé ſeulement en 1737. de pro-

proportioner les tailles n'a fait aucun bien. Ce fut en 1445. que *Charles VII.* les rendit perpetuelles, & depuis la distinction entre les taillables & les non-taillables s'est introduïte. Les Gentils hommes & les Ecclesiastiques firent la derniere classe, mais en revanche ils étoïent obligés d'aller à la guerre. Ces exceptions firent naitre des graces, & bientôt on batit la dessus des droits & des titres : il parut odieux à la noblesse d'etre sujet à la taille, & le bon bourgeois fit tout ce qu'il pût pour devenir noble. Le fardeau tomba sur le pauvre, & les campagnes se dépeuplerent, le bourgois inutile ne songa plus à la charue, il resta dans les villes pour les peupler de mendians. Qu'un financier achete aujourd'hui une campagne, ou il est annobli & ce que sa portion de champs labourés &c. païoit de taille est supprimé, (mais les collecteurs doivent trouver la même somme, ils l'imposent donc sur le total du distric où se trouve cette campagne, & chaque particulier païe pour le nouvel annobli) ou bien il reste généreusement ce qu'il étoit, mais il change ses champs en jardins & en maisons ; Un fermier se charge de ce qui reste de labour.

La

La France a trop de ſortes de privileges, c'eſt un mauvais moïen de financer; il ne lui reſte de *taillables*, que ceux qui ne ſont pas aſſez riches ou aſſez adroits pour ſortir de cette claſſe. Sans de pareilles exemptions, & en mettant tous les ſujets dans la même claſſe, un bureau d'agriculture feroit un très grand bien, on peut en juger par les bons effets du bureau de commerce.

Un ſimple particulier à *Florence* * a conſacré ſes revenus & ſes travaux à l'inſtitution d'une academie d'agriculture. Que n'a-t-on pas fait en Ecoſſe & en Irlande pour encourager la culture & les arts méchaniques? on y a fait croitre du lin & du chanvre qui y étoient inconnus. *Henri VIII.* tira 3000 moutons d'Eſpagne, qui ont donné à l'Angleterre cette bonne laine, dont elle s'eſt ſi bien ſervi depuis; la commiſſion, que ce Prince établit pour les conſerver, ſubſiſte encore. L'academie de *Stockholm*, celle *d'Amiens*, & de *Bourdeaux* ont ſenti cette utilité.

Il faut aimer le bien public, & y contribuer: *Leyde* nous a donné un beau modele à ſuivre: aiant rendu des ſervices importants à la

* En 53.

à la Republique, on lui offrit le droit d'Université, ou une exemption d'impots, pendant plusieurs années; quel qu'avantageux que fut ce dernier offre, elle préfera de concourir au bien public & par une Université, & en continuant de contribuer aux charges de l'Etat. Mais il faut aussi que l'Etat ménage certains particuliers: la taxe sur les mêtiers a fait tomber l'industrie en Espagne, & sa façon de regir les fermes a miné son commerce & ses peuples. Les Provinces de France qui se vantent de quelques exemptions, sont exposées à mille autres inconveniens, car enfin il faut qu'elles contribuent comme les autres.

❀ XVIII. ❀

PORTRAIT DE M....

Un Minois picquant,
Un Maintien sage & tendre,
L'œuil vif & touchant,
Sur tous les cœurs un Ascendant;
L'Esprit juste & fin,
Ne dire rien
Qui ne soit bien;
Avoir enfin
Tout sans rien prétendre:
Le voilà tout fait
De B**** le portrait.

RO-

XIX.

Romance.

Ecoute l'hiſtoire
Du beau Miſis & de Zara.
Jamais leur mémoire
Chez les amans ne perira.
Venez tous m'entendre,
Vous, que l'amour daigne inſpirer:
Quand on eſt bien tendre
L'on a du plaiſir à pleurer.

L'amour dès l'enfance
Venoït badiner avec eux;
Il formoit leur danſe
Et préſidoit à tous leurs jeux:
Mais le badinage
Ne ſervoit qu'à les enflamer,
Au matin de l'âge
Tous deux ſavoient déjà s'aimer.

La tendre jeuneſſe
Eſt l'âge brillant des amours,
La plus douce yvreſſe
Marqua le printems de leurs jours;
Leur ame ravie
Se confondoit à tous momens,
Et toute leur vie
N'étoit plus qu'un enchantement.

De

De rians menſonges
Les amuſoient dans le ſommeil,
Toujours quelques ſonges
Leur faiſoient craindre le reveil.
La naiſſante aurore
Voyoit Zara près de Miſis,
La nuit encore
Les trouvoit toujours réünis.

Voilà cette plaine
Où le matin Zara chantoit,
Voilà la fontaine
Où ſouvent Miſis l'écoutoit.
Ce bocage ſombre
Vit naitre leurs premiers déſirs,
Le Bois ſous ſon ombre
Cacha leurs feux & leurs plaiſirs.

Qui pouvoit prédire
Le changement d'un ſort ſi beau!
L'amour qui ſoupire
Va donc éteindre ſon flambeau.
Helas l'himenée
Devoit bientôt le couronner,
Sa main fortunée
Commençoit à les enchainer.

Sächsische Landesbibliothek – Staats- und Universitätsbibliothek Dresden http://digital.slub-dresden.de/id362549893-17550000/231 gefördert von der Deutschen Forschungsgemeinschaft DFG

C'étoit donc la veille
De ce jour, cet heureux jour,
Que Miſis s'éveille,
Avec lui s'éveille l'amour.
Le ciel ſans nuage
Etoit mille fois plus ſerain.
Amour, quel préſage
Peut deſormais être certain!

Au fond du boccage
Zara devoit trouver Miſis;
La belle peu ſage
L'avoit dit au berger Lyſis.
Une impoſture
A ſurpris le ſecret fatal,
Cet ami parjure
De Miſis étoit le rival.

Pour mieux la ſurprendre
Lyſis dans le bois ſe cacha;
La belle trop tendre
Crut voir Miſis & s'aprocha;
Le ſoleil à peine
Repandoit un peu de clarté,
Et l'ombre incertaine
Aidoit à la témérité.

C'eſt donc vous, dit-elle,
Vous mon amant dans le berceau?
Ma flamme fidelle
M'amenera jusqu'au tombeau.
Oui, je veux te ſuivre,
Rien ne pourra nous ſéparer.
Pour toi je veux vivre,
Avec toi je veux expirer.

Bergere inſenſée!
Miſis l'écoute avec horreur;
Son ame offenſée
Se livre entiere à la fureur;
Un trait vole & frappe.
Quel cri ſuit ce trait inhumain!
Dieux! Lyſis s'échappe
Et Zara ſent percer ſon ſein.

C'eſt toi, qui me tue,
Mais je pardonne à ta fureur.
Mon ame éperdue
T'aimoit jusques dans ſon erreur.
Conſerve ta vie.
Helas! je la perds ſans retour;
Tu me l'a ravie,
Mais c'eſt la faute de l'amour.

D'une voix mourante
Zara fait ainſi ſes adieux,
Et ſon ame errante
N'anime plus ſes beaux yeux.
O douleur mortelle!
Miſis ſe frappe au même inſtant,
Et perce auprès d'elle
Un cœur qui fut toujours conſtant.

Nouvelles Litteraires No. 3.

I.

Il n'y a peut être rien de plus difficile qu'un discours académique, prononcé à la reception d'un nouveau membre. Auſſi n'en voit-on gueres, qui ſoïent généralement applaudis. La plus part tombent bientôt dans l'oubli, quelque célébres que ſoïent les auteurs, qui les ont compoſés. Ceux que nous * annoncons n'ont rien de particulier, & quoique l'illuſtre auteur de *l'Eſprit des Loix* eut pû fournir aux deux Académiciens, l'occaſion de briller par leur éloquence, & d'inſtruire par des rémarques ſolides, ſur les ouvrages de ce grand homme, on n'y trouve gueres que des idées très communes, & peu de ce qu'on avoit lieu d'attendre. Nous avons même été ſurpris de découvrir dans le discours de Mr. de *Chateaubrun*, un ſi grand nombre de fautes contre la pureté de la langue, ſans parler de ce verbiage, que quelques beaux eſprits de ce Siécle ſubſtituent à l'éloquence des auteurs du Siécle paſſé. *Vous avez daigné*, dit M. de C. *couronner de foibles talens, que j'avois conſacrés à l'obſcurité. Que ne m'eſt-il auſſi facile de reconnoître votre bienfait, qu'il m'eſt aiſé de le reſſentir. Mais vous ne vous contentez point d'une reconnoiſſance oiſive, vous m'impoſez en me recevant parmi vous, l'obligation penible de marcher ſur vos traces & de vous reſſembler. Je deviens reſponſable de votre*

* Discours prononcés dans l'Académie francoiſe le lundi 5 Mai 1755 à la reception de M. de Chateaubrun. Paris 4to pages 48.

)(

votre gloire à vous mêmes, à votre ſiecle, à la poſterité. 1) On ne conſacre rien à l'obſcurité. 2) M, de C. étoit deja connu par ſes *Troïennes*, & par ſon *Philoctete*, tragedies qui ont eu l'une & l'autre beaucoup de ſuccés. Ce qu'il dit d'abord eſt de la modeſtie mal exprimée, ce qu'il dit enſuite eſt moins modeſte, car ſi l'obligation *qu'on lui impoſe* n'eſt que pénible, il *reſſemblera* & marchera ſur les traces de ſes confreres: il eſt à ſuppoſer que les confreres du nouveau recipiendaire font tous leurs efforts, pour ſervir utilement la Republique les lettres, & quand on fait, quoiqu'avec peine, tout ce que de très habiles gens peuvent faire, on fait beaucoup. C'eſt à quoi s'engage M. de *Chateaubrun*. Je ne ſcais pas au reſte, comment il ſera reſponſable *de la gloire de l'académie*, eſt ce lui qui s'y eſt placé? en acceptant le choix que l'académie a fait de ſa perſonne, il s'en rapporte plus aux lumieres de ſes confreres, qu'aux ſiennes; s'ils ont fait un choix hazardé, ce que nous n'avons lieu de croire, on ne s'en prendra qu'à eux mêmes, & non pas à l'auteur de *Philocthete*. M. de C. aime les coups de théatre, il cherche à ſurprendre ſon lecteur, qu'on en juge par ce trait. *Dans un Miniſtere fécond en miracles, un moment arriva où Richelieu voulut, que l'ignorance ceſſat d'obſcurcir l'eſprit. . . . . L'académie francoiſe parut & Richelieu fut obei.*

Voici comment l'académicien loue ſon ſiecle. *Mais quoi*, M. M. *le ſiécle de Louis XIV. a-t-il épuiſé l'admiration des hommes? Ne nous reſte-t-il que le ſouvenir de tant de gloire? Et la poſterité en liſant nos annales paſſera-t-elle ſans s'arrêter*

rêtter ſur le ſiécle ou nous vivons? . . . . . Eh quel tableau plus propre à charmer l'avenir, que celui d'un Regne ou toutes les actions ſont moderées, ou les intentions ſont droites & pures, ou la Loi décerne les peines, ou le cœur du Roi diſpenſe les recompenſes & les bienfaits. Il ajoute, en parlant des avantages de ce ſiécle, *on a ſaiſi dans les traductions le génie de tous les peuples, les originaux, quoique rendus fidélement* (& où ſont donc ces belles traductions) *ſe trouvent embellis, & s'applaudiſſent de parler le langage des francois; l'hiſtoire, la poeſie & l'éloquence ont vû naitre des chefs d'œuvre dont les Muſes s'honorent . . . . . Que ne m'eſt il permis d'entrer dans le détail, & tandis que je jouis avec reconnoiſſance & avec transport de la préſence de tant d'hommes célèbres, je n'oſe ni les nommer, ni les marquer par mes regards.*

M. de C. parle enfin de M. de *Montesquieu: Ah,* M. M. dit-il, *quel reſſouvenir vient me frapper... Comment pourrois je ſuffire à faire l'éloge de M. le P. de M. il faudroit ſi j'oſe ainſi parler, méſurer ſon génie & atteindre, comme il a fait, jusqu'aux extremités de l'ame humaine.*

Mais en voila ſuffiſamment pour faire juger du diſcours, que nous annoncons: le reſte n'eſt pas écrit avec plus de pureté, à peine paſſeroit-on à la poëſie le ton ſur le quel M. de C. eſt monté d'un bout à l'autre. La reponſe de M. l'Abbé *d'Olivet* eſt écrite plus purement, c'eſt un discours cenſé,

Sächsische Landesbibliothek – Staats- und Universitätsbibliothek Dresden http://digital.slub-dresden.de/id362549893-17550000/237 gefördert von der Deutschen Forschungsgemeinschaft DFG

mais dans lequel on ne trouve gueres de feu, & d'imagination. Relevons quelques inexactitudes.

Le prodigieux ſuccés, dit-il, (de l'Eſprit des loix) *ne ſe renferma point dans les limites d'une nation. Toute l'Europe fut reveillée en méme tems & par la célebrité de l'auteur, & par l'importance des matieres, qu'il avoit embraſſées.* On dit les limites d'un païs. Je ne penſe pas que l'Europe entiere ait été plongée dans une eſpeçe de léthargie; Mr. l'Abbe *D'Olivet* ne dormoit ſurement pas, ſes ouvrages en font foi. D'ailleurs M. le P. de *Monteſquieu* étoit déja connu par d'excellens ouvrages.

Il étoit bien impoſſible à M. L. D. de parler, ſans faire mention de l'antiquité & de *Cicéron*, auſſi les deux plus *beaux* morceaux de ſon discours y ſont ils deſtinés, voici le premier. *Puiſſe votre exemple*, dit-il à M. de C. *faire impreſſion ſur les eſprits ardents, qui s'élancent dans la carriere des lettres, avant que leur discernement ait muri. Apprennés leur quels ſont les guides, ſans leſquels ils risqueroient de s'égarer. Car enfin ſi d'un côté nous ſavons que ceux de nos écrivains, qui ont eu d'éclatans ſuccès, des ſuccés durables, ont tous été attentifs à marcher de près ſur les traces de la belle antiquité: & ſi d'un autre côté il eſt certain que ceux, qui ont dédaigné la méme route, ne ſont parvenus qu'à faire illuſion pendant aſſez peu de tems, ne faut il pas en conclure, qu'il n'y a donc point deux ſortes de bon gout, que l'unique bon reſide dans ce très petit nombre d'anciens, qui ont pour eux la conſtante admiration de tant de ſiécles. &c,*

Après

Après ces principes détaillées avec autant de legereté, que de ſtile, M. L. d'*Olivet* rapporte un *conte*, que lui fit dans *ſon enfance* le ſavant *Mabillon*, *conte* qu'il a fort bien retenu, & qui devient important pour qui trouve tout dans *Cicéron*. Il s'agit du Conſeil, que donna autrefois le célébre *Arnauld* à un homme, qui le conſultoit au ſujet du ſtile, *Liſez Cicéron*, lui dit le docteur. Si le conſeil eſt bon, le ſtile de M. L. d'*Olivet* doit ſervir de modele aux francois: Nous finirons cet extrait par ce lambeau du même discours.

Que nos écrivains ſoïent donc èmbraſés d'un feu celeſte, ſans quoi nul commerce avec les muſes, & bientôt ils auront trouvé le moïen de braver avec une heureuſe audace les défauts qu'on impute à notre langue, pourvu cependant qu'ils la poſſèdent bien: Car ſemblable aux langues les plus parfaites, elle a ſes difficultés & de toute eſpece: les unes, qu'il eſt beau de vaincre, les autres qu'il eſt ſage d'éviter. Ainſi c'eſt une ſcience, qui ne s'acquiert point ſans travail. Et combien de gens, qui ne ſe doutent pas même, que ce puiſſe être une ſcience? Quoiqu'il en ſoit (M. L. D. doute donc) *craignons de manquer ou de talent, ou d'étude, ou de courage; mais pour notre langue MM. rendons lui juſtice.* Les réfléxions, que nous pourrions faire ſur ce morceau ne donneroient pas beaucoup d'envie à nos lecteurs de ſuivre le Conſeil du Docteur *Arnauld*.

2.

Monſieur L'abbé de *Boismont* aïant ſuccedé à M. l'Eveque de *Mirepoix*, prononça le 5 Octobre paſſé

ſon discours de reception, il n'a pas beaucoup mieux réuſſi que le précedent. Sans entrer dans un trop long examen de cette piece, nous allons en citer quelques lambeaux, propres à faire juger nos lecteurs des talens du recipiendaire. *En effet, M. M. pourquoi lors qu'il s'agit de commander aux paſſions des hommes, dédaigneroit-on le charme le plus puiſſant qui les ſoumette & les captive: j'apelle ainſi cet heureux art d'embellir la raiſon, d'adoucir la rudeſſe de ſes traits, de lui donner une teinture vive et petillante, de la dépouiller de cette ſechereſſe qui revolte, de cette monotonie qui dégoute, de cette peſanteur qui attiedit, & qui fatigue. Que produit-elle ſans le ſecours de cet art? Une attention morte, une conviction froide, un hommage aride & inanimé; quelquefois la tentation de ſe vanger de l'ennui par le doute, & toujours le dépit ſecret de ſentir, que ce qui peut laiſſer encore quelques nuages dans l'esprit, ne ſoit pas du moins protégé par le ſuffrage du cœur. Mettons à part ces touches divines qu'on ne définit point, & qui reſtent dans le ſecret de Dieu.* M. L'abbé de *Boismont* aprés avoir exageré les avantages de l'éloquence & nous avoir appris que les raiſonnemens ne perſuadent gueres, ajoute. *Ce ne fut point par la Majeſté didactique de ſes raiſons, que l'Hereſiarque du XV Siecle ébranla toute l'allemagne; ce fut par la poeſie audacieuſe de ſes portraits: elle embraſa tous les eſprits, & le ciel permit que la verité demeurée ſeule entre des mains peſantes & ſans graces, cedat à ce torrent tandisque l'erreur proclamée par l'imagination s'éten-*

s'étendit, s'accrut & uſurpa tout. Enfin M. l'abbé de B. loue ainſi le regne de Louis XIV. *Ce regne qu'on peut apell r l'hiſtoire même de la gloire, ſemée de merveilles qui élevent l'ame, & de quelques revers, qui parlent à la raiſon, fut rapproché de celui de Louis XV. qui parle par-tout au ſentiment en faveur de l'humanité, la ſolide gloire des Rois.* La Reponſe de M. l'abbé *Alary* n'eſt point écrite dans un ſtile auſſi ſingulier, elle eſt pleine de raiſon & d'expreſſions heureuſes.

3.

L'Academie Roïale des Sciences déclara dans ſon aſſemblée du 27 de Nov. qu'elle mettoit S. E. M. le Grand Chancellier au nombre de ſes Membres honoraires. On y lut la lettre ſuivante, que M. de *Maupertuis* avoit écrite à l'un des Directeurs.

„Comme ma ſanté, Monſieur, ne me permettra „point d'aller aujourd'hui à l'Académie, je vous prie „de repréſenter à l'Aſſemblée qu'il ne convient plus „que M. le Grand Chancellier ait un autre rang „parmi nous que celui de Membre honoraire, où il „ſe trouve une place vacante. C'eſt un titre qu'il „méritoit déjà perſonellement, que ſa modeſtie „l'avoit empêché de déſirer, mais qu'il eſt de la dé„cence de l'Académie de lui conférer. La choſe eſt „ſi juſte que je ne doute pas que tout le monde n'y „applaudiſſe ſur le champ, ſans remettre à la hui„taine comme pour les élections ordinaires. J'ai „l'honneur &c.

De Berlin, ce 27. Nov.
1755.

Sächsische Landesbibliothek – Staats- und Universitätsbibliothek Dresden http://digital.slub-dresden.de/id362549893-17550000/241 gefördert von der Deutschen Forschungsgemeinschaft DFG

4.

La République des Lettres a perdu. encore M. *Brovall* Eveque d'*Abo*. On imprime actuellement une dissertation sur la diminution de l'eau dans la mer Baltique, qui est de lui. M. *Alb de Schwartz* professeur en histoire à *Greyphswald* mourut le mois passé.

5.

Les Magistrats de *Breme* ont fait traduire l'ouvrage de *Kirkpatriks*, & ont ordonné au College de Medécine d'introduire l'usage *d'innoculer* la petite verole.

6.

On a recu de Paris un ouvrage sur les animaux de M. l'abbé de *Condillac*; & un autre sur les plaines de *Memphis* & d'*Heliopolis* par M. *Fourmont*. Nous parlerons de l'un & de l'autre dans la suite de ce journal.

7.

Il vient de paroitre 1) une belle traduction allemande des essais philosophiques de M. *Hume*, 2) un ouvrage intitulé: Les *songes d Epicure traduits du grec*. 3) Les pieces qui ont concouru au prix, que l'Academie Roïale des sciences de Berlin avoit proposé pour cette année: nous en donnerons un extrait. 4) On attribue à M. *Lessing* un petit ouvrage allemand, qui a pour titre, *Pope le Metaphysicien*, il semble que l'auteur ait eu le dessein d'écrire pour le prix proposé par l'Academie.

8.

Nous attendons incessament une nouvelle édition des œuvres de M. de *Maupertuis*, qui se fait à *Lion*.

Fin du Tome Premier.

Sächsische Landesbibliothek – Staats- und Universitätsbibliothek Dresden http://digital.slub-dresden.de/id362549893-17550000/242 gefördert von der Deutschen Forschungsgemeinschaft DFG

TABLE
DES
ARTICLES.

I. Lettres de Louïs XIV. Pag. 12.
II. Démêlé au ſujet de la Bulle Unigenitus. - - 16.
III. Eloge hiſtorique de M. le Baron de Wolf. - - 22.
IV. Sur les faux miracles. - 28.
V. Théorie des ſentimens agréables. - 41.
VI. Eſſais ſur l'entendement humain. - 49.
VII. Les deux Moineaux, Fable - - 78.
VIII. L'interêt & l'amour, Fable - 79.
IX. Bahr - Azang ou les hommes Cages - - - 81.
X Epitre à l'ombre de Despréaux. - 109.
XI. Remarques critiques ſur les peintres allemands. - 125.
XII. Réfléxions politiques ſur le commerce des grains. - 147.
XIII. Chanſon nouvelle. - 165.

XV.

Sächsische Landesbibliothek – Staats- und Universitätsbibliothek Dresden http://digital.slub-dresden.de/id362549893-17550000/243 gefördert von der Deutschen Forschungsgemeinschaft DFG

XIV. Conseil à une jeune personne - 167.
XV. Réflexions politiques sur les prix des denrées: *Suite de l'article* 12. - - - 169.
XVI. Essais philosophiques sur l'entendement humain: *Suite de l'article* 6. - - 180.
XVII. Essai sur l'agriculture: *Suite des art.* 12. & 15. - '203.
XVIII. Portrait de M..... - 215
XIX. Romance - - - 216
XX. Nouvelles litteraires I. II. III.

ERRATA.

Nouv. Litter. N. 1. M. *Bierling* etoit Professeur en Theologie à *Rinteln.*

ibid. *Gutter*, lisez, *Guetther.*

p. 157. note *receleur*, lisez, *deceleur.*

158. note aulieu de *toise*, lisez, *perche.*

Nouv. Litter. N. 2. L'ouvrage de M. Euler sur le calcul differentiel n'a qu'un volume.

10275.

Sächsische Landesbibliothek – Staats- und Universitätsbibliothek Dresden http://digital.slub-dresden.de/id362549893-17550000/244 gefördert von der Deutschen Forschungsgemeinschaft DFG

Sächsische Landesbibliothek – Staats- und Universitätsbibliothek Dresden
http://digital.slub-dresden.de/id362549893-17550000/245
gefördert von der Deutschen Forschungsgemeinschaft DFG

Sächsische Landesbibliothek – Staats- und Universitätsbibliothek Dresden
http://digital.slub-dresden.de/id362549893-17550000/246
gefördert von der Deutschen Forschungsgemeinschaft DFG

Datum der Entleihung bitte hier einstempeln!

III/9/280 JG 162/6/85

SLUB DRESDEN
3 0491491

29. 10. 87
30. 07. 80

Sächsische Landesbibliothek – Staats- und Universitätsbibliothek Dresden
http://digital.slub-dresden.de/id362549893-17550000/247
gefördert von der Deutschen Forschungsgemeinschaft DFG

Sächsische Landesbibliothek –
Staats- und Universitätsbibliothek Dresden
http://digital.slub-dresden.de/id362549893-17550000/248
gefördert von der
Deutschen Forschungsgemeinschaft

Sächsische Landesbibliothek – Staats- und Universitätsbibliothek Dresden
http://digital.slub-dresden.de/id362549893-17550000/249
gefördert von der Deutschen Forschungsgemeinschaft DFG

Sächsische Landesbibliothek – Staats- und Universitätsbibliothek Dresden
http://digital.slub-dresden.de/id362549893-17550000/250
gefördert von der Deutschen Forschungsgemeinschaft DFG